

CAPITAINE DE MAZENOD

LES ÉTAPES DU SACRIFICE

Souvenirs d'un commandant de batterie

(1915-1917)

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADEMIE FRANÇAISE
(PRIX MONTYON)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANDIÈRE - 6^e

—
Tous droits réservés

LES ÉTAPES DU SACRIFICE

CAPITAINE DE MAZENOD

LES ÉTAPES DU SACRIFICE

Souvenirs d'un commandant de batterie

(1915-1917)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE, 6^e

—
1922

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR :

DANS LES CHAMPS DE MEUSE

P R É F A C E

Après les grandes chevauchées de 1914, le 5^e groupe du 44^e avait été prêté à la « Division de marche de Verdun », qui venait de prendre un secteur en Woëvre. La 29^e batterie s'était postée au bord de la grande route de Metz, pour être plus prête à reprendre, un jour, sa marche vers la Lorraine captive. En attendant, elle allait continuer son rude labeur, traquant le boche jour et nuit, lui refusant tout instant de répit. Puis elle allait, ardente et intrépide, poursuivre chacune des étapes, qui devaient se succéder sur la route sanglante.

Hélas, combien devaient tomber en chemin ! Combien devaient manquer à l'appel au soir de chaque étape !

C'est à leur mémoire que je dédie ces pages, qui continuent celles que j'ai déjà écrites, comme leur sacrifice a continué celui de leurs ainés.

— VIII —

Ainsi, par l'invisible chaîne de ses morts, s'est prolongée l'œuvre féconde de la 29^e batterie...

Aux autres aussi, à ceux qui sont arrivés au terme du voyage, je lègue ces souvenirs, où ils retrouveront des coins de paysage, déjà, peut-être, un peu estompés dans leur mémoire, où ils revivront tour à tour des heures douloureuses, et d'autres, où ils ont ri, car la vie n'est qu'une poignée de larmes et de rires...

Canonniers du Linge, de l'Hartmann, de Verdun, du Chemin des Dames, vous avez suivi les grands exemples de vos ainés de la Vaux Marie et de Lacroix sur Meuse, vous avez cogné dur, vous avez, de vos rafales endiablées, aidé nos fantassins et nos chasseurs à culbuter le boche.

Honneur à vous !

La route à parconrir est longue et ardue. Elle est hérissée de dures côtes, dont chacune nous rapproche du sommet à atteindre. De loin en loin, s'offre la détente d'un palier.

Ainsi vont les étapes sur la route sanglante...

Il y a des côtes qui se dressent, toutes droites, dans le ciel torride... Beaucoup tombent en chemin, sur la pente rocallieuse, mais ceux, qui atteignent le faite, voient briller, plus proche, plus radieux, le sommet vers lequel ils s'élèvent.

Ce sont les secteurs où la bataille sévit sans relâche, où il faut tenir plus longtemps que l'ennemi, ceux où s'accumulent les morts fécondes... Puis la pente s'adoucit, de l'ombre s'épand sur le chemin. Ce sont les secteurs calmes, où le soldat reprend des forces pour l'étape suivante, qui, déjà, se dresse à l'horizon.

Ainsi, de ses frais ombrages, le poilu des Vosges, entendant gronder le canon de Verdun, voyait se dresser là-bas, au fond du soir rouge, la côte ensanglantée qu'il lui fallait gravir...

Quelle guerre étrange, au lendemain de la Marne, s'implanta dans le sol de France ! Et quel étonnement pour le monde que de voir cette race légère et frivole tenir pendant quatre ans sous les coups les plus formidables de l'histoire ! puis, alors qu'on la croyait finie, rebondir, sauter à la gorge de ses ennemis, et terminer cette guerre immonde dans la tradition française !

Mais cette tradition ne s'est-elle pas, depuis lors, brusquement élargie ? Déjà, à côté de la « furie française », se dresse devant l'univers le roc français ! Verdun a révélé au monde la vraie figure de la France. Il a doublé notre patrimoine de gloire...

Ah ! les longs contacts avec la mort dans ces secteurs, où tout était organisé pour tuer, où deux

races, séparées par quelques poignées de fils de fer, ne savaient qu'inventer pour se détruire, où le sol lui-même était devenu ce chaos, dont la vie semblait à tout jamais bannie ! Et puis les séjours dans ces secteurs plus calmes, où la mort paraissait apprivoisée, où le soldat se reposait à côté de ses armes chargées, où, pour l'habitant, la vie continuait avec son labeur journalier !

Et partout l'angoissante pensée, qui flottait, comme un voile de crêpe, au-dessus des tranchées, que là s'arrêtait la vie française ! Depuis plusieurs années, les entailles ouvertes dans le sol de France, comme par des coups de sabre, étaient devenues des barrières. Que se passait-il de l'autre côté ? Des heures entières on restait là, blotti contre un créneau, le regard tendu vers ces choses insaisissables. Dans l'immense solitude, comme on épiait les moindre signes de vie, le piéton qui passait là bas, sur la route, le mince filet bleu qui s'élevait d'un toit de chaumière, tous ces riens qui sont autant de frissons pour une âme en deuil...

Ah ! le charme indéfinissable du sol de France !... A mesure qu'on approchait des frontières que, sur ce sol même, la guerre avait dressées, comme ces derniers arpents de terre devenaient sacrés ! Et voici que, tout à coup, on s'arrêtait, le cœur serré,

car, sous les clartés blafardes de la nuit, on avait vu se profiler sur la côte nue comme la déchirure d'un drapeau...

Depuis lors, cet amour du sol nous est resté. Nous avons trop sucé le lait de cette terre, trop vécu dans ses entrailles, pour ne pas porter en nous un peu de sa chair meurtrie et de sa grande âme mélancolique... Et depuis que nous avons vu s'élever tant de ruines, le foyer n'a-t-il pas pris pour nous un sens plus profond ? Ne nous vient-il pas encore, la nuit, de ces cauchemars, où, tout à coup, devant ce foyer, se dresse le spectre d'une tranchée, avec de petits bras qui se tendent vers nous ?...

Ainsi cette guerre nous a marqués pour des générations. Elle a donné son empreinte aux âmes, et toutes ces visions d'horreur, qu'elle a fait jailrir autour de nous, ces corps à corps sauvages, ces éclairs que l'obus nous jetait à la face, toutes ces nuits fulgurantes de Verdun, nous les retrouverons, un jour, dans les yeux de nos fils...

CHAPITRE PREMIER

L'AFFAIRE DU D.A.G.⁽¹⁾ — LES ÉPARGES

3 avril 1915. — Aujourd'hui branle-bas général au groupe du 44. On vient de recevoir l'ordre de déménager de Braquis, de Ville, d'Hannocelles.

Que se passe-t-il ? Depuis ce matin, des officiers étrangers parcouruent les lignes, des cartes à la main, des auto ronflent sur toutes les routes, les bois s'émaillent de taches bleues : les coquelicots sont devenus bleuets. C'est le nouvel uniforme dont on nous a parlé. Quelle ironie de s'habiller d'un pan de ciel, depuis qu'on habite sous terre ! Ici notre petit coin reste voué au rouge, au rouge de la Marne...

On dit que deux corps d'armée viennent pour attaquer. Une attaque par surprise, qui devra partir demain dès l'aube. Demain, le jour de Pâques...

(1) D. A. G. (détachement d'armée Gérard).

Partout des reconnaissances arpencent le terrain ; certaines opèrent en pleine vue de l'ennemi, qui les salue de quelques salves. Les canons, eux, sont restés sur les Hauts de Meuse ; tapis dans les bois, ils attendent, pour sortir, l'heure de la brune, comme des oiseaux de nuit. Un auto s'avance jusqu'au carrefour d'Aulnois. Au-dessus de lui, crève une bordée de 105. Il fait demi tour, et rebrousse chemin. C'est un auto qui a enfreint la consigne : de jour, aucune voiture ne doit dépasser le village de Manheulles. Heureusement, le boche est là pour pour faire appliquer la consigne !...

Parmi les officiers, nous retrouvons d'anciens camarades, que nous pilotons dans le secteur, car nous le connaissons par le menu, ce secteur, depuis cinq mois que nous l'occupons ! Voici un commandant qui vient « voracer » les grands chênes du lieutenant Lamort, pour y installer ses 105. Les vieux coucous devront s'en aller. Place aux jeunes !... C'est le commandant qui doit nous succéder avec son état-major au château d'Hannoncelles. Il habitera la chambre où logeaient les officiers de la 29^e, avec ses glorieux courants d'air. Il nous remercie tout de même, car déjà, à cette époque, les logements sont rares...

Devant cette invasion, le groupe appuie sur la droite. Tandis que la 29^e reste à Aulnois, les deux autres batteries se portent à Bouillon-près-Bois. Il paraît que d'autres troupes vont attaquer

du bois Le Prêtre, et qu'on va faire sauter le saillant de Saint-Mihiel. La division de marche a pour objectif Marchéville.

Marchéville, notre Terre Promise !...

La semaine dernière, le 28 mars, nos troupes, d'un bel élan, sont parties à l'assaut, mais elles se sont brisées sur ses fils de fer ! A ses ronces sanglantes, le groupe, lui aussi, a laissé de sa chair ; le lieutenant Bierge est tombé parmi les vagues d'assaut, frappé en pleine poitrine. Aujourd'hui, il repose dans le petit verger de Ville-en-Wœvre, sous les arbres en fleurs...

4 avril 1915. — L'attaque est remise à demain, car toute l'artillerie n'est pas en place. Et pourtant, toute la nuit, par les routes obscures, que de canons ont roulé vers les lignes ! Ils sont là, prêts à mordre, tapis, comme des roquets, dans le taillis. De temps en temps, l'un d'eux aboie à la lune...

D'un bout à l'autre du secteur, au matin, les aumôniers ont célébré la messe de Pâques, bénissant les baïonnettes frémistantes, et leurs bras se sont tendus vers la grande plaine grise, comme pour bénir aussi nos morts de demain...

5 avril 1915. — Des Hauts de Meuse à la région d'Etain, toute la meute déchaînée hurle à pleins poumons, et, tout à l'heure, les fantassins vont bondir des tranchées. Ah ! cette envolée des captifs ! Se jeter à corps perdu dans l'espace qui

s'ouvre, voir craquer les barrières, délivrer les villages, cueillir à la main, une par une, toutes ces batteries qui nous ont meurtris si longtemps !...

Les villages de première ligne sont bourrés de troupes qui attendent, courbées sous les tirs de riposte qui les déciment. Mais l'enthousiasme ne se tue pas avec des obus, et la victoire est dans tous les yeux, même dans ceux qui se ferment...

Mon observatoire de Pintheville, le seul à peu près de la région, est envahi. On y coudoie des colonels et des généraux, qui, perchés sur des échelles branlantes, braquent leurs jumelles à travers les orifices que les obus ont ouverts dans la muraille ; là-bas, comme une jetée battue par le flot, se déroule la tranchée allemande. Plus loin, c'est la nuit que l'obus éclabousse un peu partout... Tout autour de l'observatoire croisent des cris aigus. Sont-ce nos obus ? Sont-ce ceux de l'ennemi ? On ne sait plus...

Qu'un seul accroche ce grenier, où sont entassés tant de chefs, où aboutissent tant de lignes téléphoniques, et la bataille a les ailes brisées. L'effroyable pensée :..

Dans ce concert sublime, la 29^e jette sa note aiguë, et chacune de ses rafales s'en va mordre, là-bas, le mur crénelé, qui entoure le cimetière de Marchéville.

6 avril 1915. — L'attaque recommence ce matin. Hier, la vague est sortie des tranchées,

rugissante, endiablée, mais elle s'est brisée contre les récifs de la ligne ennemie. Des bois de Braquis à la côte des Hures toute l'artillerie rugit à nouveau, et là-bas, de Parfondrupt à Marcheville, la tranchée allemande n'est, encore une fois, qu'un grand rideau noir tendu en travers de la plaine. L'ennemi, qui a déjà répéré quelquesunes de nos batteries, riposte, ça et là, par de rageuses volées. Une batterie de 150 a pris à parti une pauvre section de 75, tapie dans un verger de Pintheville, au bord de la route. Tout autour d'elle le sol est bouleversé. Déjà, une des pièces, à moitié enterrée, est mise hors de combat; en attendant son tour, l'autre donne de tout son souffle.

7 avril 1915. — Il pleut à torrent, comme il pleut en Woëvre. Sur la route défoncée de Pintheville à Manheulles, c'est un va-et-vient continu de caissons, d'ambulances, de blessés qui, un à un, s'acheminent le long du fossé. L'un d'eux, en passant auprès de moi, lève, pour me saluer, un moignon tout sanglant... Et sur tout ce cortège de misère l'ennemi s'acharne féroce-ment, car la route est en pleine vue de ses lignes. Ne fallait-il pas, quand même, évacuer les bles-sés, ravitailler les batteries, faire vivre la bataille?

Ah ! la grande et belle chose que tous ces hommes qui, sous les obus, sous la pluie, se croisent silencieux, les uns montant vers le sacrifice, les autres en descendant...

8 avril 1915. — La pluie continue, torrentielle, liquéfiant les routes, creusant partout des fondrières, balayant tout le sang répandu... La Woëvre n'est qu'une immense chose grisâtre, où rampent des milliers d'êtres invisibles ; ça et là traîne à fleur de sol un petit nuage gris : est-ce de la vapeur d'eau, ou la fumée d'un éclatement ? Dix fois, vingt fois, prisonniers de la boue, nos hommes se sont rués en assauts inutiles ; et maintenant, exposés au feu des mitrailleuses, ils étreignent éperdument ce limon qui les a vaincus, et se trouve à présent leur sauvegarde. Les vivants comme les morts, tous sont devenus ces petits atomes gris blottis dans la boue. On ne sait pas quels sont ceux que la gueuse rendra...

L'ennemi se cramponne aux lisières de Marchéville ; chaque nuit, devant nos cadavres, se tendent d'autres fils de fer.

9 avril 1915. — Voici des cavaliers à pied, qui viennent relever des fantassins. Ils arrivent, les « gros frères », avec leurs lourdes bottes, qui font jaillir la boue, comme les sabots de leurs chevaux. Eux aussi s'aligneront, là-bas, devant la tranchée qui s'allonge, comme une fosse, eux aussi donneront l'assaut, et dans cet assaut désespéré passera le souffle de la charge... L'un d'eux, passant à côté d'une batterie du 44, jette mon nom dans la nuit. C'est le lieutenant de Padirac, un vieux camarade qui veut me serrer la main avant d'aller là-bas...

11 avril 1915. — L'abbé Enault a célébré la messe dans la petite église de Manheulles. Pendant l'office une rafale de 105 s'est abattue sur le village, et un obus a crevé la voûte de l'église. La messe a continué, comme, l'autre jour, le tir a continué à la section du verger...

12 avril 1915. — La bataille est arrêtée par ordre supérieur. Déjà commence la relève des troupes d'attaque. Ils passent devant nous, ces soldats de boue, les yeux hagards, la face terreuse, les cheveux collés au crâne. Ils s'écoulent en silence à la tombée de la nuit, comme là-haut s'écoulent les nuages gris chassés par le vent. Ils ont trop souffert pour prononcer des mots, et le seul geste qui s'échappe de ces rangs exténués, c'est, ça et là, celui d'une main tendue avec un quart. Etrange ironie, ces hommes, qui ruissèlent d'eau, sont brûlés par la soif. Huit jours durant, ils se sont colletés avec la boue, mais celle-ci a été la plus forte, elle les a ligotés, elle les a aspirés comme une immense pieuvre. Et comme, malgré tout, le paysan de France aime la terre, aujourd'hui le soldat, oublieux, lui sourit encore du coin de l'œil...

16 avril 1915. — Cette fois, ça y est. Nous quittions le secteur de Marchéville pour celui des Eparges, nous quittions la division de marche, notre mère adoptive, pour rentrer dans le giron du VI^e corps, qui nous réclame impérieu-

sement. C'est tout un passé qui s'écroule...

A la guerre, plus encore que dans le courant de la vie, le Français est casanier, il s'attache au coin de terre où il s'est battu. Pas un détail de ce sol qui ne lui soit cher : c'est l'arbre mutilé, qui penche au-dessus du gourbi, et de loin, sert de guide ; c'est la haie amie qu'on longe chaque soir pour rentrer ; c'est la tombe d'à côté, où dort un camarade... On aime son secteur tel qu'il est, avec ses habitudes, son inconfort, ses dangers. On ne voudrait pas le céder à d'autres. Et puis, tout ce qui est là-bas, tout ce que nous devinons de nos créneaux ou de nos observatoires, les découvertes que nous avons payées de notre sang, cet horizon sur lequel chaque jour nous nous sommes penchés, tout cela n'est-ce pas aussi un peu à nous ? Le sang versé ne crée-t-il pas des droits, et, le jour où l'on reprendra la marche en avant, est-ce que ce n'est pas, dans chaque secteur, à ceux qui ont été à la peine d'être à l'honneur ? C'est un sentiment qui a rendu douloureuses les premières relèves de la guerre. Plus tard, le front est devenu une vaste chose anonyme, comme le sacrifice...

Quant à nous, nous étions spécialement affectés de ce déplacement. Pas un homme du groupe qui n'eût désiré être là le jour, tant attendu, où l'on « décollerait », où l'on foulerait enfin cette terre si souvent fouillée de nos lorgnettes... Adieu ce petit coin d'Aulnois, où la 29^e a vécu tant d'heures ardentes, et tant d'autres obscures,

dans la grisaille des jours d'hiver, que les hommes passaient, blottis par petits groupes derrière les pièces ; adieu les grands bouleaux qui, dans la nuit du 12 novembre, pliaient sous la tempête, embrasés par les éclairs de nos canons ; adieu le pauvre château fantôme, autour duquel se faufilaient, le soir, des ombres errantes, glaneuses de fusées ; adieu le petit observatoire, au bout du parc, d'où, la journée finie, on rentrait par les allées de sable rouge, la planchette sous le bras, comme l'ouvrier rentre de son chantier ! Adieu, tout cela, adieu Hannoncelles et ses longues veillées autour de la lampe voilée, où chacun racontait sa journée, et préparait la besogne du lendemain, comme si chacun pouvait compter sur un lendemain !..

17 avril 1915. — Nous voici en batterie au pied des Hures, derrière une arête qui nous défile à peine de l'ennemi. C'est une position qui a mauvaise presse, celle qu'il est convenu d'appeler la position d'invité : sommes-nous des invités, ou de la famille ?

C'est là que nous nous sommes acheminés cette nuit, à travers champs, avec nos lourds caissons, dont quelques-uns se sont embourbés en chemin. Et voici que tout à coup, pendant qu'on les dégageait, des hauteurs d'Hattonchatel, une grande main lumineuse s'est mise à palper la plaine. Un moment, elle est venue nous frôler, puis, d'un bond, elle a regagné le fond de la

plaine. Ensuite, il a fallu hisser les pièces jusqu'à la position, renvoyer les avant-trains, être en place pour le lever du jour.

Et ce matin, nous sommes là, immobiles sous les avions qui croisent au-dessus de nous, attendant le retour de la nuit pour continuer notre installation. De pauvres abris à moitié éboulés gisent ça et là parmi les trous d'obus ; un peu de paille humide, des chiffons de papier, de vieilles boîtes de conserve éventrées, attestent que d'autres ont habité là. A quelque distance apparaît le village de Bonzée, qui donne son nom à la position. Devant nous se dresse la côte des Hures, avec sa parure naissante. Séparée des Hauts de Meuse par un large ravin, elle se détache au bord de la plaine, tel un vaisseau ancré au port. Sous son épais taillis, elle recèle de nombreux observatoires, et même une section de 75, hissée à grand peine, et dont on devine l'emplacement à la tonsure de la colline.

Sur cette position déshéritée la 29^e a pour compagne la 28^e, commandée par le lieutenant Monnot, sympathique camarade nouvellement arrivé.

Depuis quelque temps que de changements au groupe ! C'était d'abord le commandant Carvallo, nommé lieutenant-colonel, qui nous quittait. Ah ! ce départ du chef, c'était bien le plus rude coup que recevait ce groupe depuis son entrée en campagne ! Puis bientôt c'était au tour du capitaine Gillier.

Ainsi la guerre se plaît à disperser ceux qu'elle a unis. Jalouse des affections qu'elle a fait naître, elle les arrache à poignée, les jette à tous les vents de l'immense front. Mais là où tombe la graine, lèvent d'autres affections, et voici qu'à nouveau refleurit, par dessus le champ de bataille, l'immense champ de l'amitié!...

18 avril 1915. — Le groupe fait barrage sur la crête des Éparges devant le fameux point X.

Pauvre point X ! voilà longtemps que tu as fait un plongeon dans le néant, et tu n'es même pas porté disparu ! Tu continues à faire partie des vocables du secteur. On persiste à jeter ton nom, le jour, la nuit, à tous les vents... « Tirez sur le point X », hurlent les téléphones. C'était un métier de chien pour toi ! Et puis, quelle idée de t'avoir placé sur la crête : là haut, tu étais rudement exposé !...

Ah ! l'effroyable chose que les Éparges !... Depuis plus de deux mois, la 12^e division y poursuit une lutte de géants. Depuis deux mois, la crête, disputée jour et nuit, passe de mains en mains. La colline, sorte d'éperon incliné vers la Woëvre, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de lave grisâtre, un résidu de cendre, de ferraille et de chair, un de ces éléments nouveaux que la guerre a créés... Puis, comme pour pétrir cette matière informe, il y a l'immonde boue du champ de bataille. C'est dans cette mixture que vivent ces êtres qui, eux non plus, n'ont pas leurs pareils

dans l'histoire. Impossible de creuser : sur ce sol gélatineux, la pioche n'a pas de prise. Alors, les malheureux, ils sont là, accrochés au flanc de la colline, cherchant à ramper vers l'insaisissable crête... En chemin, comme la pente est raide, ils s'arboutent aux objets qui se présentent. C'est un bras, c'est une jambe, c'est un tibia, qu'on déplace, et qui, tout à l'heure, servira à d'autres, car, dans ce sol fantôme, depuis longtemps il n'y a plus de point fixe. Devant ces naufragés des Éparges, le terrain, lui-même, varie à tout instant, comme le flot devant l'épave...

C'est sur ce sol mouvant, devant le fantassin qui tantôt avance, tantôt reflué d'une brassée, que l'artilleur, doit, à tout instant, diriger son barrage...

19 avril 1915. — J'écris à la porte de mon gourbi, par un bel après-midi d'avril, d'un avril qui, depuis quelques jours, tournait dans le ciel limpide, hésitant à se poser sur le chantier de mort qui nous environne. Ça et là, au fond d'un entonnoir, entre les mottes noircies, brille une petite tache claire : c'est une pâquerette, semée là par les innombrables forces de vie... Au-dessus de nous des avions croisent dans le ciel bleu, et se poursuivent comme des martinets. Plus bas, perçant les airs de leur cri aigu, des alouettes cherchent à s'accoupler. Partout la vie continue...

De loin en loin, dans l'espace engourdi, claque un coup de canon, et là-bas, sur la crête des Eparges, se pose une aile grise, comme une mouette au sommet du flot. Les batteries vérifient leur barrage pour la nuit.

21 avril 1915. — Ce matin, visite aux observatoires des Hures. Notre tournée débute mal : tandis que nous grimpons la côte, Debrouse et moi, soudain, autour de nous, s'abat toute une trombe d'obus. Les coups se succèdent, rapides, serrés, coiffant le sentier que nous suivons. Le taillis vole en éclats. Nous nous jetons sous bois, nous escaladons les pentes abruptes, tâchant de nous éléver au-dessus de la zone battue, nous arrivons, essoufflés, au sommet de la colline ! Là, divers boyaux, munis de flèches indicatrices, mènent aux observatoires. L'un d'eux, que nous suivons, nous conduit à une grande carrière, où nous trouvons des camarades du 46^e d'artillerie. C'est l'observatoire des Éparges. Séparée de nous par un profond ravin, s'étale devant nos yeux la fameuse position. On observe du bord de la carrière, les yeux au ras du sol. Les balles passent par volées : quelquesunes, s'arrêtant dans la carrière, soulèvent, en frappant la pierre, de petits nuages blancs. Plusieurs officiers sont là, les yeux dans leurs jumelles, cherchant à répercer les derniers soubresauts de la ligne ennemie. J'y retrouve le commandant Hardy, un ancien de Saint-Mihiel,

dont le groupe est en batterie dans notre voisinage. C'est lui l'habitant de ces lieux. Il nous montre son P. C., une pauvre cahute, adossée à la paroi de la carrière, et qui a pour toute protection une couche de papier goudronné ! « C'est à l'épreuve des fusées éclairantes ! » dit-il, en souriant. Un peu plus loin, comme nous arrivons à un boyau qui sert, lui aussi, d'observatoire, une marmite s'effondre à quelques pas devant nous : un arbre, fracassé, tombe en travers du boyau, et manque de nous assommer.

Pour finir la tournée, nous nous rendons à l'observatoire de commandement qui est un peu plus loin. C'est alors toute la Woëvre qui apparaît, avec ses oasis de verdure, ses grandes taches brunes aux endroits bombardés, ses villages dentelés, ses grandes routes, toutes droites, qui nous attendent...

Çà et là, un flocon se pose au-dessus d'un clocher, comme un point sur un i, et se dissipe peu à peu, en laissant dans le ciel un petit nuage rose.

23 avril 1915. — Toute la nuit, on s'est battu aux Éparges, et la fusillade ne s'est éteinte qu'aux premières lueurs du jour. Toute la nuit, par dessus le champ de mort, les fusées sont montées comme des flambeaux de vie, attestant qu'il y avait encore dans ce chaos des êtres qui vivaient, qui appelaient... Chaque fois nos tirs de barrage ont répondu à ces appels, martelant

les ténèbres, à peine refermées. Ce matin, les Éparges reposent assoupies, et des fumées traînent à leur flanc, comme il en traîne au cabaret, après les nuits d'orgie...

24 avril 1915. — Aujourd'hui, le boche s'est mis en frais pour nous : il nous a servi du 305, et du meilleur ! Un avion, qui croisait au-dessus des lignes, était le maître des cérémonies. Un par un, les monstres crevaient avec des rugissements féroces. Les coups, d'abord un peu courts, bientôt nous encadrèrent. Dans nos huttes en carton, silencieux, la montre en main, nous comptions les minutes.

Ah ! ces instants tragiques où l'on attendait que l'intervalle fût révolu, et où déjà, dans l'espace, battait un autre souffle !... Et puis, quand le monstre n'avait pas tué, ces courts instants de joie qui suivaient, parce que, n'est-ce pas, trois autres minutes de vie assurées, c'était toujours ça ! Par le temps qui court, la vie, ça ne se livre qu'au détail... Et encore, souvent, il n'y en a pas pour tout le monde !

Soudain l'un des monstres vint s'écraser à quelques pas de nous, dans un abri à munitions, où s'étaient réfugiés quelques hommes : par un hasard miraculeux, il n'éclata pas...

Certes, le boche avait quelque raison de nous en vouloir ! Depuis notre arrivée dans ce secteur, nous avions pris l'habitude de jeter, chaque nuit, plusieurs rafales dans les villages éloignés.

Une artillerie, qui a du mordant, aime à porter la mort dans les coins les plus reculés du champ de bataille. Ah ! il fallait voir nos canons, entre deux rafales sur le point X, se dresser brusquement sur leurs essieux, et allonger leur tir dans la plaine ! Cela, le boche ne nous le pardonnait pas. Il n'admettait pas, non plus, que notre petit 75 eût de semblables prétentions. « Batteries de calibre inconnu », nous avait baptisés, sur sa carte, un officier allemand, récemment capturé, nous marquant d'une croix rouge au point qui correspondait parfaitement à notre position !

Le bombardement terminé, on fit l'inspection des entonnoirs, et, dans l'un d'eux tous les officiers se réunirent pour être photographiés.

25 avril 1915. — Toute la journée le canon a tonné à notre droite, et, ce soir, on apprend qu'une furieuse bataille s'est livrée vers la tranchée de Calonne, où les Allemands ont attaqué en masses profondes. Nos lignes seraient percées, et des batteries seraient prises. On dit même que nos échelons, au carrefour de Bernant, auraient failli être enlevés ! Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Le cuisinier, qui nous apporte ces tuyaux, paraît affirmatif. Mais, au fait, n'est-ce pas un observateur des Hures qui avait signalé hier, sur les routes de Woëvre, d'épaisses colonnes de poussière ? On l'avait traité d'halluciné. Mais le cuisinier précise en-

core : deux divisions de Stosstrupp seraient venues de Metz pour cette attaque, qui allait certainement se développer !

Ah ! ces cuistots, quels stratèges !

27 avril 1915. — Les officiers de la 29^e étrennent aujourd'hui leur nouveau P. C. C'est une cabane en planches, dont l'architecte est le maréchal des logis Moutet. On l'a baptisée « Villa Henriette ». C'est assis devant sa porte, une planche posée sur mes genoux, que j'écris ces lignes. Il est midi. Le soleil tape dur. Des servants ronflent à l'ombre des caissons. De loin en loin, un coup sec claque dans l'air engourdi. L'obus passe au-dessus des dormeurs, sans les réveiller. C'est la 27^e qui cherche sa hausse du jour sur les Eparges. Elle est là-bas, derrière nous, sur la petite route qui tortille dans la prairie. De la couleur du sol, ses pièces sont invisibles aux avions.

Ah ! ce calme ensorceleur qui précède les orages ! A quelques pas de nous, les entonnoirs géants étalement leurs lèvres gonflées de soleil ; là-bas, la crête des Eparges s'étire sous le ciel brûlant... Toute la nature s'est endormie. C'est la trêve de midi.

28 avril 1915. — De l'observatoire de la batterie, une petite tranchée creusée au flanc des Hures, j'aperçois à la jumelle trois cavaliers aux abords d'Hanonville. Ils mettent pied à terre, et,

laissant leurs chevaux à la garde d'un planton, ils montent sur une petite crête, d'où ils se mettent à inspecter nos lignes. On voit à l'œil nu le soleil briller sur le mica de leurs porte-cartes. Sans doute, des officiers d'état-major ? Ils ne vont pas continuer à nous narguer impunément !... C'est loin, il est vrai, mais ne faut-il pas, au moins, tenter de les intimider ? Un coup d'œil sur ma carte : Hanonville, 8.000 mètres. Bigre ! Essayons tout de même. Les premiers coups sont courts. J'allonge, je tire à limite de portée. Soudain, voici que mes trois lascars se jettent à plat ventre, et, comme le tir continue de plus belle, je les vois regagner, en courant, leurs montures, sauter en selle, et reprendre au galop le chemin d'Hanonville ! Un hasard providentiel voulut alors, qu'au moment où ils entraient dans le village, se croyant hors d'atteinte, un obus vint pénétrer dans la maison, auprès de laquelle ils passaient juste à ce moment !

Ah ! cette maudite batterie de calibre inconnu !

Le soir, comme je rentrais de l'observatoire, une violente canonnade s'éleva vers la tranchée de Calonne. C'était le 75 qui menait la danse. Des éclairs jaillissaient de la forêt, comme des déchirures, et, dans le ciel entr'ouvert, montait l'infenal roulement. C'était la bataille qui continuait là-bas... Le cuistot l'avait bien dit : le boche développait son attaque.

29 avril 1915. — Aujourd'hui, visite aux éche-

lons, bivouaqués à Bernatant. C'est un des coins les plus majestueux de la forêt, avec ses grands hêtres qui dressent leurs fûts séculaires au-dessus d'un ravin tortueux, incliné vers la Wœvre. C'est aussi un carrefour de chemins, qui, sous sa futaie mystérieuse, draine toute la circulation de la forêt. Toutes les unités qui montent vers la tranchée de Calonne, tous les ravitaillements passent là. Ah ! cette jolie chose, qu'est le sous-bois d'avril, ainsi profanée, piétinée, saccagée par tous ceux venus y chercher asile !... Cette forêt, qu'ils foulent sans merci, était le temple de la solitude, et le vent qui souffle dans ces grands arbres, dont les chevaux rongent l'écorce, en était la seule musique... Sous l'orgueilleuse futaie, aujourd'hui, de longues cordes sont tendues, autour desquelles sont alignés des chevaux, broutant la verdure naissante, défonçant le sol, faisant de la boue avec des fleurs... D'autres animaux, les rogneux, dessinent autour des arbres des pistes circulaires.

Non, tout cet appareil de guerre n'est pas à sa place...

Là-bas je trouve le lieutenant Schulz, notre sympathique commandant d'échelons, assisté des sous-lieutenants Cordier et Fouace et du vétérinaire François. Ils racontent l'affaire du 25, où le boche, ayant percé nos lignes, avait envahi la forêt. Ah ! oui, les échelons l'avaient échappé belle ! Mais heureusement, dès le lendemain, contre attaquait la 48^{me} division, une de nos meil-

leures unités, appelée en toute hâte ; elle refoulait le boche, et délivrait la plupart des batteries, tombées le 25 aux mains de l'ennemi. Seule, une batterie de 155 restait entre les lignes, sans qu'aucun des deux adversaires pût tirer à lui le matériel.

Le cuistot avait raison, l'affaire avait été chaude...

1^{er} Mai 1915. — Comme ses 305 n'ont pas réussi à nous museler, voici que le boche vient d'amener dans le secteur, à notre intention, une pièce nouvelle, un de ces fameux 130 qui nous avaient fait tant de mal devant la Vaux-Marie. Il a pris à parti la pièce de gauche de la 29^e, sans doute répérée par ses lueurs, et l'encadre étroitement. Il faut voir, dans l'axe de la pièce, tous ces entonnoirs alignés, qui semblent la marquer pour le sacrifice ! On n'entend pas venir l'obus, qui va plus vite que le son, mais on voit le jet de fumée qui marque son départ, car le canon est à la lisière du bois de Warville. Aussi, un guettement, posté à quelque distance, a-t-il pour mission d'avertir la batterie, à chaque départ du coup : vingt secondes environ s'écoulent avant son arrivée. Vingt secondes, de quoi gagner son trou !..

Que n'avons-nous, pour lui répondre, un canon qui porte aussi à 14 kilomètres ? En aurons-nous, au moins, pour la prochaine guerre ?...

2 Mai 1915. — Pauvre Manheulles ! il a reç

aujourd'hui la ration forte de campagne ! Deux heures durant, d'énormes marmites se sont abattues sur le malheureux village avec leurs grandes ailes rouges. Pendant ce temps, d'autres s'en allaient sur Bonzée, et l'une d'elles, tombant dans une grange, y tuait quinze chasseurs. Les unes et les autres passaient au-dessus de nous, mais celles pour Bonzée soufflaient plus fort, car, allant plus près, elles passaient moins haut. Toutes se succédaient avec ce rythme énervant des tirs boches, où, des heures entières, la mort vous est servie au chronomètre. Ah ! quelle école que la guerre pour les gens pressés !...

Nous autres, Français, nous mettons plus de fantaisie dans la mort que nous lançons, et nul, là-bas, ne peut se vanter d'avoir jamais dû son salut à une montre bien réglée ! Affaire de tempérament...

4 Mai 1915. — Cette fois, le boche a eu son caisson ! Il a pirouetté sous l'obus, puis il est retombé en flammes. On s'est précipité pour éteindre le feu, qui gagnait les coffres à munitions. Ensuite le tir s'est reporté sur une autre pièce, et le sinistre laboureur a entamé son 2^e sillon...

6 Mai 1915. — Voici qu'arrive l'ordre de départ. Le groupe doit quitter ce soir ses positions, et se porter vers la tranchée de Calonne, où la bataille continue.

Va, chemineau, reprends ta besace, et pour-

suis ta route. Va, ce sera toujours la dure ! Ici, ils t'ont asséné des coups de 305 : qu'est-ce qu'ils te réservent là-bas ? En route pour l'étape suivante !

Là-bas, il paraît que la vie, non plus, n'est pas rose. Depuis deux semaines, on se massacre, jour et nuit, et la forêt est un vaste charnier. Quant aux lignes, paraît-il, on ne sait pas trop où elles sont... On les suit aux cadavres...

Allons chemineau, prends ton sac, et continue à monter la côte. L'étape sera dure...

CHAPITRE II

LA TRANCHÉE DE CALONNE LE PLATEAU DE LA MORT HUIT JOURS DEVANT SAINT-MIHIEL

7 Mai 1915. — Le groupe chemine toute la nuit, gravissant les Hauts de Meuse, puis atteignant la tranchée de Calonne, grande voie ouverte, au long des côtes, à travers la forêt. Sans cesse, devant nous, se lèvent des lueurs étranges, et la forêt s'ouvre, frémissante, pour se refermer tout à coup dans ses angoissantes ténèbres. Des obus traversent la route de leur cri aigu. En avant, claquent des coups de feu, inquiets, qui semblent des appels.

Où sont nos lignes ? Jusqu'où peut-on aller sur cette route ? Des coups de feu claquent plus fort, et déjà les chevaux commencent à coucher les oreilles.

Ah ! l'énerverement de ces marches sous bois, la nuit, quand on ne sait pas au juste où est l'ennemi, et qu'on va toujours, les nerfs tendus par

tous les bruits de la route ! Plusieurs fois, au début de la guerre, nous avions marché ainsi, toute la nuit, après la bataille, à travers ces mêmes forêts du pays de Meuse, et, comme aujourd'hui, ces hommes sans peur avaient frémi d'une ombre...

A un carrefour de la tranchée, le groupe oblique vers la droite. Cette fois, il longe le front, car toutes les fusées montent à sa gauche. De temps en temps une balle vient siffler au-dessus de la colonne, indiquant qu'on est à portée de fusil des lignes ennemis. Enfin, aux premières lueurs du jour, le groupe débouche sur un plateau nu, au centre duquel s'alignent des formes imprécises, comme de grandes araignées montées sur quatre pattes ! Nous approchons. Ce sont des casemates, huchées sur quatre grands piquets, et destinées à abriter les pièces. De la pluie, je pense... Mais l'ordre étant de les occuper, le groupe y déploie ses canons.

Nous étions sur le plateau de la Mort, ainsi que l'avaient dénommé tous ceux qui s'y étaient succédé. Autour de nous, des bois s'étendaient à perte de vue. Vers le sud et vers l'est, la ligne ennemie traçait un grand arc de cercle, qui nous enveloppait, car nous étions ici au point où s'amorçait le saillant de Saint-Mihiel. Devant nous émergeait du sol, comme un épis, la pointe d'un clocher, laissant deviner quelque ravin au flanc du plateau. C'était le clocher de Mouilly.

Sur ce bled dénudé le groupe s'offrait en hol-

causte, car l'ennemi, à l'alignement des casemates, visibles des avions, ne pouvait ignorer ni l'emplacement, ni même le nombre de ses pièces. Mais ce groupe en avait vu bien d'autres ! Là, comme ailleurs, il défendrait chèrement sa peau, et celle des fantassins confiés à sa garde.

8 Mai 1915. — Les boches n'ont pas tardé à nous souhaiter la bienvenue ! Toute la journée 150 et 105 ont dansé sur ce plateau une sara-bande effrenée, sans cesse bondissant d'une batterie à l'autre, et ne lâchant l'une que pour mieux saisir l'autre...

Sous les coups qui le martelaient, le plateau rugissait, tandis que, de ravin en ravin, l'écho roulaît vers les profondeurs de la forêt. Une épaisse fumée noire tournait dans le ciel comme un vol de corbeaux....

Soudain, se produit une accalmie. Déjà chacun sort de son trou. On va mesurer les entonnoirs, on tire ses appareils photographiques... ! Or, voici que, tout à coup, crève une salve de fusants. « Tiens, s'écrie un loustic, t'as changé ta camelote ! » Et de fait, ça semblait plus petit, mais ça pinçait plus dur. Une autre salve succède à la première, quatre fusants bien alignés, qui cravachent le sol. Quel est ce petit obus rageur qu'on ne connaît pas ? Et chacun rentre en courbant l'échine... Cette fois, on attend un peu pour sortir ; mais déjà, quelqu'un brandit un corps d'obus tout chaud, qu'il vient de ramasser.

« Mince ! du 75 ! ça c'est plus de jeu alors !... »
C'était une batterie de 75 que les boches avaient
retournée contre nous. Eh ! bien, décidément,
on préférait leurs grosses marmites !

Ce soir, aux flancs du plateau flotte une écharpe
bleuâtre, qui se déchire aux lisières de la forêt...

9 Mai 1915. — Ce matin visite aux tranchées.
Je descends dans le ravin de Mouilly, dont le
fond n'est qu'une écumeoire, tant les entonnoirs
y sont serrés, et je pénètre dans le village. Au-
dessus de moi, des balles sifflent et s'en vont sur
le plateau. Je passe auprès du clocher, dont la
pointe, là-bas, apparaissait comme un épi de blé,
et je remarque qu'il est crevé de part en part. Le
ravin franchi, je me retourne pour jeter un coup
d'œil sur le petit village, qui maintenant se
blottit à mes pieds. Il fait bien là-bas, avec ses
petits toits rouges, qui se pressent autour de
l'église, comme des brebis autour de leur berger,
et ses rue désertes, où chaque jour l'obus fait
crouler un nouveau pan de mur...

Quelques instants après, me voici dans la forêt,
à la recherche des tranchées. J'avise un fantassin,
qui porte la soupe dans deux grandes marmites,
suspendues à son cou par une courroie. Tandis
que je lui parle, une rafale de mitrailleuse vient
fouetter les branches au-dessus de nous. L'homme
pose à terre son fardeau, et m'indique mon
chemin en ces termes, que j'ai consignés sur
mon calepin.

« Je vâs vous dire, mon capitaine, suivez ce sentier jusqu'à ce que vous rencontriez un cadavre tout noir; là, tournez à gauche, et marchez pendant deux cents mètres dans le taillis, jusqu'à tant que vous trouviez un autre cadavre. Oh! celui-là, vous le trouverez facilement, parce que, pour sûr, y sent pas bon! Ensuite, vous verrez une petite route, où ce qu'y a une corvée de soupe, qu'a été fauchée cette nuit par un obus, que les copains y sont encore tout chauds... Un peu plus loin, vous verrez une pancarte, qui dit comme ça de ne pas traîner et de se baisser, rapport à un grand chêne, où c'qu'est toujours perché un sale boche qui tire sur la route. Là, vous êtes quasiment à la tranchée... »

Et toi, mon brave, où vas-tu? — « Je vas y porter la soupe, rapport à celle qu'y z'ont renversée! » — « Eh bien alors, nous allons faire route ensemble ». — Je vas vous dire, moi, je peux pas aller ben vite, à cause de mon fourbi, et sur ces méchants chemins, des fois, faut pas lambiner. Ben sûr que les gars y n'ont pas pu se baisser à temps... Alors, mon capitaine, je voudrais pas que pour moi, y vous arrive malheur!... » Le brave garçon, je ne pouvais pas le quitter! Alors, nous faisons route ensemble, et, de temps en temps, je m'arrête pour qu'il se repose un moment. Il me parle du secteur, où son régiment est en ligne depuis les attaques d'avril. « Ah! un méchant secteur, qui n'arrête pas le jour comme la nuit... » Je lui demande comment

sont leurs tranchées. « Des tranchées, mieux dire qu'y en a pas. On a poussé devant nous queq'sacs à terre, et on s'est couché derrière... » « Et les boches où sont-ils ? » — « Y sont sensément à une enjambée devant nous ! Depuis que la feuille a poussé, y en a aussi qui montent sur les arbres, et qui nous fusillent comme des lapins !... » A un moment donné, nous passons devant une pancarte, où on lit : « Commandant du secteur ». Je demande son nom : « Le Général de Guitaut, un bon chef, me répond l'homme ». Tiens, mon parent ! et déjà, me voici dans le petit sentier qui conduit au P. C. J'aperçois le général, l'air soucieux, sur la porte de sa cagna. « Ne restez pas là, entrez vite, me crie-t-il. Il y a quelques instants, un de mes officiers vient d'être tué à la place où vous êtes. Le malheureux a été mis en bouillie par l'obus... » Et, de fait, j'aperçois sur le sol une grande tache rouge encore toute humide... .

Après quelques minutes d'entretien, je demande au général de vouloir bien me prêter un de ses agents de liaison, pour me conduire aux tranchées. Sur la petite route, à l'endroit indiqué par le fantassin, nous trouvons la corvée de soupe, étendue au bord du fossé. Deux malheureux sont là, sur le dos, baignant dans une mare de sang... Il faut maintenant, paraît-il, marcher dans le fossé, car nous approchons. Des balles sifflent autour de nous ; quelques-unes ricochent sur les troncs d'arbre, et continuent leur course

en miaulant. Nous voici dans la tranchée.

Quelques trous, quelques sacs à terre, et, en avant, des branches enchevêtrées de fils de fer ! C'est tout. « Des tranchées, mieux dire qu'y en a pas », avait déclaré tout à l'heure le poilu, et il n'avait pas menti. Courbé en deux, j'avance le long de ce masque étrange ; je marche sur des formes confuses, qui ne remuent pas, et qui, de loin en loin, font entendre un sourd grognement. En maints endroits, le masque est interrompu, et il faut ramper tout à fait. De temps en temps, je heurte un guetteur, qui me regarde passer, sans rien dire. Tous ces hommes ressemblent à des cadavres ; les longues veilles, les combats incessants, le contact glacé du sol, tout ça les a tordus, mais dans leurs yeux brillent, par moment, des reflets d'acier... Et les boches ? Ils sont tapis quelque part devant nous, et, par endroit, ils sont si près, que ce sont les mêmes branches qui servent pour eux et pour nous ! On ne sait pas qui des deux les a mises !..

Un peu plus loin, voici un officier, un fusil en mains ; il cherche quelque chose en l'air. Comme je l'interroge, il me raconte que, depuis ce matin, il a déjà abattu deux boches, qui étaient perchés sur les arbres ; il en cherche un autre, qui vient de tirer dans la tranchée, et qu'il croit sur ce grand chêne, là devant nous... En ont-ils du vice, tout de même ! J'essaie, moi aussi, de découvrir le boche, que je voudrais descendre, mais en vain j'écarquille les yeux. Quel joli coup

de fusil pour un chasseur ! Je donnerais bien dix boches au 75, pour un au Lebel !.. Mais il faut y renoncer pour aujourd'hui, et retourner à mes canons, qui m'attendent.

Pour ne pas me perdre, je repasse par les mêmes cadavres.

10 mai 1915. — La 29^e batterie vient de recevoir un jeune officier, qui arrive frais émoulu du dépôt. Des planches un peu dures pour un jeune premier, que le plateau de la mort ! Mais, déjà le sous-lieutenant Barre a le sourire, qui est de rigueur à la 29^e. On jette en son honneur une brassée de paille de plus dans la cagna, et on le conduit à la popote.

La popote ! Elle continuait, en toutes circonstances, sa tâche traditionnelle : garder à ses membres un moral élevé. Malheureusement, elle venait de perdre l'un de ses plus gais convives, le lieutenant Schultz, détaché par le chef d'escadron au commandement des échelons, mais voici qu'aujourd'hui un titulaire se présentait pour le siège vacant ! Aussi, ce soir, la joie est grande. Desbrosses, notre cuisinier, a mis les petits plats dans les grands, et placé comme milieu de table l'éclat d'obus qui représente le baptême du feu de la popote, emblème qu'il ne sort que dans les grandes occasions ! Le couvert a été dressé en lisière du bois, au pied d'un grand chêne. C'est l'heure où renait un peu de calme, où le plateau reprend des couleurs. En l'honneur du nouveau

convive, et aussi pour fêter la victoire d'Arras, qu'annoncent les communiqués, le chef de popote propose qu'on ouvre une des bouteilles de vin fin, qui dorment au fond de la caisse, en attendant les victoires futures.

L'offre est aussitôt acceptée à l'unanimité, ce qui est toujours le sort réservé à ces sortes de propositions !

Bientôt quelques miaulements se mettent à silloner l'espace. « Il y a des mouches ce soir », dit Desbrosses, en apportant un plat. Les balles venaient claquer sur les troncs d'arbre, autour de nous. En regardant de plus près, on saperçut que tous en étaient farcis ! Tout à coup, une rafale fouetta les airs. « Tiens, la nappe qui passe », s'écrie Desbrosses. « C'est le boche qui fête la victoire d'Arras », répond un poilu gouailleur.

Une balle qui siffle, ça suffit à faire jaillir l'esprit français ! Et à la guerre, quand le soldat rit, c'est qu'il se sent le plus fort...

Un instant après, voici qu'un de ces projectiles pointus vient se planter dans la table, à côté de nos assiettes. « Ils vont me casser ma vaisselle », s'écrie le chef de popote...

13 mai 1915. — Le jour de l'Ascension. La messe est célébrée dans un petit ravin, au bord du plateau. Une planche, clouée sur deux piquets et adossée à un arbre, une gerbe de pâquerettes encore pleine de soleil : c'est l'autel. Après une brève allocution, où l'abbé Enault invoque tous

ceux du groupe qui sont déjà là-haut, la voix d'une petite clochette s'égrène dans le ravin, annonçant qu'un Dieu descend sur nos misères... Et c'est tout. Dans un cadre pareil, il n'en faut pas plus, pour que chacun comprenne la grande leçon... Puis, les hommes retournent à leurs pièces, et la besogne de mort recommence.

14 mai 1915. — Le commandant me charge d'aller reconnaître où sont les boches, à gauche. De ce côté, le bois est tout proche, et il craint qu'une nuit, dans un coup de main, le groupe ne soit enlevé ! Je gagne la tranchée de Calonne, que je longe, courbé dans le fossé. Puis j'arrive à un boyau, où je m'engage. Un peu plus loin, le boyau s'arrête à un carrefour, où veillent deux sentinelles, l'une française, l'autre allemande. A une enjambée l'une de l'autre, tapie chacune dans son trou, elles s'entendent respirer sans se voir. Dès que la nuit tombe, elles sont doublées : c'est un poste pour lequel il faut des nerfs trempés... « J'ai toujours des volontaires ; tenez, ce petit là y passe une partie de sa nuit », me dit un officier, en désignant un enfant maigre et chétit. Et le petit se mit à rougir, comme s'il s'agissait d'un lieu de plaisir !

Au retour la forêt était si belle, que je fis un peu d'école buissonnière. Au mesure qu'on s'éloignait des premières lignes, la vie montait à pleine sève, la forêt tressaillait au souffle printanier. On marchait sur un tapis d'or, et, à votre

approche, les papillons se levaient, titubants, les ailes lourdes, pour se poser sur la fleur suivante. Sur toutes les choses flottait une langueur indéfinissable, comme de la vie qui s'étirait... Oh ! le fluide doré qui coulait dans vos veines ! Oh ! l'étrange pouvoir de toutes ces choses ensorcelées, qui donnaient à la mort, partout présente, je ne sais quelle mystérieuse attirance !... Ainsi, jusques dans ce chantier de mort, s'épanouissaient les forces de vie, celles qui commandent à toute la nature, qui sur la tombe, à peine fermée, font pousser le brin d'herbe... Et aujourd'hui c'était elles qui partout, jusques dans la tranchée, jusqu'à près du petit guetteur, égrenaient quelques rires et quelques pâquerettes...

16 Mai 1915. — Sur le plateau de la Mort, à mille mètres du boche, en avant des canons qui hurlaient à pleine gueule, j'ai reçu ce matin la croix de la Légion d'honneur. Oh ! l'instant où le colonel Bernard éleva son sabre, tandis qu'une brassée plus haut, une volée de balles fauchait les airs ! Oh ! avoir, dans cette minute là, le champ de bataille pour décor, entendre des mots hachés par les obus !... Comme on se sent petit à côté de toutes ces choses ! Il y a dans notre pauvre ciel de ces éclairs qui illuminent toute une vie !...

Puis ce fut toute la batterie qui défila devant le colonel, servants et conducteurs au regard d'acier, lancé dans les yeux du chef. Et pour lui

de tels regards, plantés dans les siens, ce doit être une rude force...

Alors, tandis que le colonel remonte à cheval, je m'approche de mes hommes, je leur balbutie quelques paroles de remerciement, car cette croix, c'est la batterie qui l'a gagnée... Et aussitôt après, tous au même pas, bien alignés, comme ils sont venus, ces hommes s'en retournent à leurs pièces, continuer leur tâche quotidienne.

Ce soir, comme je rentrais me coucher, j'ai trouvé dans ma cagna une magnifique gerbe de fleurs, étendue sur la paille. Elle portait ces mots : « La 29^e batterie à son capitaine, dévouement jusqu'à la mort... »

18 Mai 1915. — Le canon a hurlé toute la nuit. Jusqu'à l'aube les fusées sont montées, jetant leurs lueurs inquiètes, tandis que, là-bas, dans la forêt, les mitrailleuses glapissaient comme des hyènes. Tout à coup, la forêt s'ouvrait, blême, blasarde, des ombres dansaient, des cimes se dressaient, et, subitement, toute la funèbre mas-carade s'évanouissait...

Ah ! ces courses effrenées des cagnas aux pièces, où l'on trébuchait à chaque trou d'obus, ces dos courbés qui se faufilaient au travers des balles, claquant sur les caissons !... Ah ! la danse des agents de liaison, les ordres qu'on vous apporte, les bouts de papier qu'on déchiffre à la flamme des canons, les paroles hachées par l'obus, qui crève à côté de vous !...

C'est l'heure du brancardier qui se faufile dans la nuit, se portant là-bas, d'où monte l'appel du blessé ; c'est l'heure de l'aumônier qui, dans un éclair, apparaît à genoux, penché sur un mourant...

Le jour se lève dans un brouillard qui sent la poudre. Tout le monde s'est assoupi, et, ça et là, du fond des cagnas montent des ronflements sonores. Alors, comme un vol abattu, on voit pendre sur la lande quelques ailes brisées : ce sont des casemates, qui ont basculé, cette nuit, au souffle des obus !... Tout est silencieux. Seule, une petite clochette tinte au bord de la forêt : c'est l'abbé Enault qui dit sa messe...

24 Mai 1915. — Ce matin, au petit jour, les poilus ont arboré, au-dessus des tranchées, de grandes pancartes annonçant aux boches que l'Italie venait d'entrer en guerre. L'ennemi allait-il répondre par un bombardement ?

Il s'est contenté de jouer de la mandoline !..
L'insolent !

30 Mai 1915. — Ce matin, dès la première heure, une auto vient enlever le commandant et les trois capitaines pour les conduire en reconnaissance dans le secteur de Saint-Mihiel, où le groupe, paraît-il, est appelé à prendre position.

Toute la journée, nous circulons dans la forêt des Kœurs et les bois de Fresnes à la recherche des batteries, que nous devons relever. Nous les

trouvons tapies au plus épais de la forêt. Habitées par des hommes rustiques, qui ont repris, pour un temps, l'existence ancestrale, elles sont trois, distantes de plusieurs heures de marche. C'est à peine si un sentier, tracé par les ravitailleurs, y donne accès. Elles ont rarement l'occasion de tirer, et le boche ne s'est jamais inquiété d'elles : comment, d'ailleurs, les eût-il découvertes, alors que nous, la carte en main, avions tant de peine à les trouver ! Leur personnel s'y adonne à de véhémentes parties de manille.

La manille pour le troupier, quel sérum contre le cafard ! Et quel précieux auxiliaire pour le commandement ! Que de fois j'ai vu les hommes jouer sous le bombardement au fond d'une cagna fumeuse, où sans cesse quelqu'un rallumait la chandelle, soufflée par l'obus ! Et ces hommes, que la mort frôlait, n'avaient qu'un souci : celui de ne pas se faire couper leur manillon sec !...

Voilà certes, un genre de secteur auquel le groupe n'est guère habitué ! Quelle cure de repos après les Éparges et « La Calonne » !

Et pour moi quelle cure de souvenirs ! C'est ici que se sont déroulées les premières années de ma vie militaire. Au pied des hauteurs, que nous allons occuper, s'étend la ville de Saint-Mihiel, ma première garnison, dans laquelle aujourd'hui plongent nos observatoires. Les tranchées courent au travers du terrain de manœuvre, au fond duquel se dresse, comme un fantôme, le squelette de mon ancien quartier.

Ce soir nous voici de retour au plateau de la Mort. Ce calme, ce silence, ces grands bois, tout ça s'est évanoui comme un rêve, et voici qu'à nouveau nous étreint la brutale réalité. L'auto nous dépose au bas de la côte, et nous gagnons à pied les batteries. A ce moment, de violentes rafales balaient le plateau, et leur fumée, chassée par le vent, vient nous fouetter le visage. Pour gagner nos P. C., il nous faut opérer de savantes manœuvres !

Décidément, le genre de vie de nos ancêtres avait du bon !

31 Mai 1915. — Ce matin sont arrivés les ordres de départ. Le groupe doit se mettre en route ce soir à 10 heures.

Va bohème, reprends ta besace, et poursuis ta destinée. Mais cette fois l'étape s'annonce moins dure. Ce sera un palier sur ta route...

9 heures du soir. — Le commandant vient d'être évacué. Un refroidissement, attrapé hier en auto après le long footing dans la forêt des Kœurs ! Quelques instants avant notre départ, un fourgon monte sur la position. Le docteur Goiffon, notre sympathique toubib, y étend son malade. Puis le fourgon démarre au trot, égrainant dans la nuit un grand bruit de ferraille.

Je prends le commandement du groupe.

1^{er} juin 1915. — Toute la nuit, le groupe chemine

au clair de lune. C'est d'abord, à Villers, le passage de la Meuse, voiture par voiture, sur une passerelle de fortune ; l'arrêt, au-delà, pour permettre à la colonne égrenée de se réformer. Puis la montée de la côte, le souffle cadencé des attelages, la buée qui danse autour de la colonne ; la pause au sommet de la côte, avec, en bas, la Meuse qui brille comme un ruban d'argent, et, dans le fond, la masse bleutée des bois, d'où, par instants, s'élève la lueur fugitive d'une fusée. La traversée de Récourt, les chiens qui aboient au passage de la colonne, le clair de lune qui ruissèle d'un toit crevé, et s'engouffre dans le trou d'obus. La grand'halte devant l'ancienne abbaye de Benoite-Vaux, aujourd'hui transformée en hôpital, avec sa vieille chapelle, ornée de drapéaux, où déjà des nonnes sont en prière ; et, à ce moment, le jour qui pointe, filtrant au travers des grands fûts, qui se lèvent de proche en proche ; le café qui fume dans les quarts, et ragaillardit les pèlerins de la nuit. La marche qui reprend dans la lumière, les premiers rayons qui dorent les cimes, les chansons qui se lèvent le long de la colonne, de cette colonne qui, depuis longtemps, n'a pu rire son soul, parce que, toujours, elle a cheminé au contact de l'ennemi... Enfin, la sortie des bois, l'arrivée devant Courouvre, où l'on reçoit l'ordre de s'arrêter.

Il est sept heures du matin. On apprend que le groupe doit être passé en revue, tout à

l'heure, entre Pierrefitte et Nicey, et aussitôt l'ordre arrive de procéder à la toilette des batteries. Il faut que les hommes soient propres, le harnachement astiqué, les paquetages réglementaires. Il faut ... mais que ne faut-il pas? Il faut que les voitures de fortune soient abandonnées! Désormais, le groupe devra être une unité civilisée, et jeter au fossé tout le matériel non réglementaire qu'il traîne à sa suite... Adieu les indispensables chariots meusiens, avec leur ventre gonflé et leurs roues grinçantes, adieu les fourneaux de cuisine, orgueil de nos cuistots, les marmites familiales et le tonneau d'eau-de-vie, choyé de tous! Adieu tout ce qui nous a permis de tenir dans la boue de Wœvre, adieu la précieuse charrette du vaguemestre qui s'en allait, par monts et par vaux, porter aux hommes les colis de l'arrière!

C'est donc une guerre de gens du monde, qui va commencer à présent? Je demeure sceptique, et prescris d'abord de graisser les roues traîtresses, qui nous ont fait repérer! Ceci fait, j'envoie clandestinement les voitures suspectes prendre position dans le bois de Courouvre, qu'on aperçoit là-bas, avec mission d'y rester camouflées jusqu'après la revue...

Puis, on procède aux travaux de propreté, on fait circuler les deux ou trois brosses dépilées de la colonne, on jette sur les caissons quelques seaux d'eau bourbeuse, on crache sur les cuirs, bref on fait pour le mieux! Quelques-uns vont

même jusqu'à se raser dans leur quart. Une heure après, tout le monde est prêt pour la revue.

Alors on se remet en marche, on arrive devant Pierrefitte. On veut faire sonner les trompettes, mais on s'aperçoit qu'il n'y en a pas. On s'en passera. Qu'importe, dans la rue du bourg le groupe défile à belle allure. Ces hommes, qui depuis huit mois n'ont pas vu de civils, ni de village debout, écarquillent les yeux. On les voit se pencher pour se montrer une femme qui passe, mais les gestes sont gauches, et ce ne sont plus ces hommes qui, à la mobilisation, par les portières des wagons, jetaient des baisers à pleines mains... Aujourd'hui, ils ne savent plus; la vie civilisée les effarouche. Ils ont des manières brusques, des mots qu'ils lancent gauchement... Sur ces âmes rudes le vernis est fripé. Et puis, toutes ces choses coquettes, qui se pressent sur leur passage, ces villas, ces jardins fleuris, cette petite rivière, ces boutiques ouvertes, tout cela ils le traversent comme un songe, car ils savent bien que, pour eux, la misère continue...

A l'heure dite, le groupe est en place entre Pierrefitte et Nicey, attendant le chef qui doit l'inspecter. Le soleil tape dur. Au bord de la route toute blanche, la colonne engourdie étale son ombre immobile. Il est onze heures, et elle attend toujours... Enfin voici le contre ordre. La revue n'aura pas lieu, et le groupe se rendra

immédiatement à Ville-devant-Belrain, où il cantonnera. Demain, il gagnera ses positions...

J'envoie un cavalier dans le bois de Courrouvre, afin de faire rentrer au bercail les brebis galeuses... La partie de cache cache est terminée.

3 juin 1915. — Aujourd'hui, tournée en secteur et visite des positions, occupées seulement par la moitié du personnel, l'autre moitié restant, par roulement, au cantonnement de Ville-devant-Belrain. Départ à cheval de bonne heure. Poirier, mon fidèle trompette, m'accompagne. Nous arrivons sur la grande route de Bar-le-Duc à Saint-Mihiel, au carrefour de Belle-Vallée. Il y a là une auberge devant laquelle, jadis, les régiments, qui exécutaient leurs marches militaires, faisaient la deuxième pause. On ne manquait pas alors, je me souviens, de montrer aux jeunes soldats une inscription, qu'en 1870 les Allemands avaient laissée sur la porte, quelques noms d'officiers qui avaient logé là... Des éraflures de balles indiquaient aussi que, jadis, la guerre était passée à ce carrefour, mais une autre guerre que celle-ci! Puis, laissant à droite le petit village de Rupt, nous prenons la route qui monte au canton de Pagnevaux.

Ah! cette petite route, combien de fois l'avais-je suivie au temps où j'étais ici en garnison! Je me souvenais, entre autres, d'une manœuvre, qui s'était terminée là un jour, de

l'ordre qui avait été donné de déjeuner sur le terrain, et je voyais toujours, dans la petite clairière au bord de la route, la table dressée par le cantinier. Aujourd'hui rien n'était changé. Il me semblait aller encore, par cette claire matinée de printemps, à quelque manœuvre de garnison. Des grands bois calmes la vie montait à pleine sève; à mon approche des oiseaux effarouchés s'ensuyaient avec des cris aigus. Pas un être humain sur ces sentiers déserts. Où étaient donc les troupes, celles qui, tout à l'heure, la manœuvre finie, allaient, en chantant, s'acheminer vers leurs quartiers? Voici le chemin qu'elles prendraient: cette longue tranchée qui, du canton de Pagnevaux, conduit aux casernes de Chauvoncourt. Puis chaque officier rentrerait chez lui. Oui, c'était à cela que je pensais confusément, quand tout à coup, une sentinelle m'arrêta. « Mon capitaine, on ne va pas plus loin ». — Tiens, pourquoi? — « — C'est rapport à ce que la route est en vue à partir d'ici ». — La route... en vue... Cet homme venait d'abattre mon rêve. Il avait raison, ce n'était pas comme les autres fois... Aujourd'hui, les Allemands étaient là... Et, me rappelant que j'allais visiter la batterie Perrin, je me jetai sous bois... Les hommes faisaient la soupe à côté de leurs pièces, ce qui est la marque des positions privilégiées. Au plateau de la Mort, on allait la chercher au fond d'un ravin éloigné. C'était froid et ça ne valait pas, pour le moral, la bonne

soupe qu'on voit fumer à côté de soi! Pour le soldat, la soupière fumante est restée l'expression du foyer, et la pièce, autour d'elle, retrace le cercle de famille...

Après déjeuner, le capitaine Perrin m'offre la tournée de son secteur. Nous allons, tout en fumant nos pipes, au travers des grands bois, où seuls d'étroits sentiers permettent de circuler. En chemin, mon compagnon, rude chasseur, se met à renifler, flairant des traces de sanglier. « Un cochon de 200 » dit-il, en montrant le pied tout frais de l'animal ! Nous approchons de la lisière. Déjà s'ébauchent des boyaux, qui, à mesure, deviennent plus profonds. Ça et là, une pancarte, annonciatrice du danger, invite à descendre dans le boyau.

Curieux tout de même ce secteur, où il faut des pancartes, pour rappeler qu'on peut être tué ! Aux Eparges, et ailleurs, il y avait du danger, mais pas de pancartes !..

Le boyau, débouchant du Malimbois, nous conduit dans une carrière. C'est le point terminus de nos lignes. Que de fois y étais-je venu faire l'exercice, dans cette petite carrière, toute voisine du quartier ! Aujourd'hui elle s'appelle la carrière I. « L'observatoire est par ici ». dit une sentinelle, en voyant des artilleurs. Nous y entrions.

Alors, devant moi, c'est tout le passé qui défile, dans un grand geste de souffrance...

A droite, c'est le camp des Romain, au som-

met duquel flotte l'aigle allemand, dont le regard de proie nous épie ; c'est la Meuse, qui se traîne parmi les fils de fer, tendus comme pour la ligoter ; c'est la voie ferrée, barrée de chevaux de frise, et devenue la proie des herbes ; plus loin, le canal, au bord duquel s'alignent, comme pour le sacrifice, de petites maisons, qui, toutes, évoquent en moi le souvenir d'un camarade ; c'est la ville de Saint-Mihiel, silencieuse comme un grand cimetière, et, là-bas, ma petite maison d'autrefois, qui semble m'attendre encore... Puis les ruines commencent. C'est le pont, que nous avons fait sauter en 1914, et dont on n'aperçoit plus que quelques moignons informes, émergeant de la rivière ; ensuite, Chauvoncourt, un grand tas de ruines ; enfin, devant nous, les casernes du 150^e, dont la carcasse béante se profile sur la masse sombre de la côte Sainte-Marie... C'était là que j'avais fait mes premières armes, et, par un étrange caprice du sort, c'était la 29^e qui avait été appelée, en 1914, à ouvrir la première brèche dans ces bâtiments !

A nos pieds s'étend le terrain de manœuvre, sillonné de tranchées. Par une curieuse coïncidence, les nôtres passent à l'endroit où, jadis, les régiments creusaient leurs tranchées d'exercice.

Ah ! ce passé meurtri, qui s'étale partout, ce silence complice, toutes ces choses baillonnées qui semblent appeler à leur secours !... Devant nous, au milieu d'un petit cimetière, qui domine

la ville, flottent trois immenses drapeaux : les couleurs de l'Allemagne, de l'Autriche, et de la Turquie. Ah ! les brutes, vouloir même humilier nos morts !...

En quittant l'observatoire, nous rendons visite au P. C. de l'infanterie, et quelle n'est pas ma surprise de trouver dans la tranchée les chasseurs à cheval de Saint-Mihiel ! Ainsi, c'était bien partout la survivance du passé... « Un des nôtres, nous dit un officier, en montrant la ville, a encore sa famille là-bas »... Et tout en m'éloignant, je ne puis m'empêcher de songer à ce drame, le plus poignant, peut-être, que la guerre ait fait naître, celui d'un malheureux qui, de la tranchée, assiste, impuissant, au martyre des siens...

Nous voici maintenant à la recherche de la 28^e batterie. Nous passons derrière les buttes de tir, envahies par une végétation luxuriante, car, pour des buttes de tir, quel bon temps que la guerre, n'est-ce pas ? Nous errons quelque temps. Enfin, voici la batterie, tapie au bord d'une petite clairière. Le lieutenant Monnot nous fait les honneurs de son domaine, nous montre les travaux d'embellissement entrepris par ses hommes, car, bien entendu, on est là pour longtemps ? Qui viendra nons chercher dans ces bois ? Mais il se fait tard. Heureusement, j'ai fait conduire ici mon cheval, et tandis que Perrin regagne sa batterie, je continue seul avec le fidèle Poirier. Il me reste à visiter la 29^e. Elle est

là-bas, sur les hauteurs qui nous font face, de l'autre côté de la vallée. Mais par où la rejoindre ? Je continue le chemin, marqué de deux ornières, qui doit conduire assurément vers un centre, et débouche tout à coup sur une pittoresque cité, qui s'étale sous la futaie. Des huttes, des cabanes, des chalets se pressent les uns autour des autres. Il y a des rues, des allées, qui portent des noms de grands chefs, ou de plus petits, tués à l'ennemi. Une chapelle, agenouillée sous les grands arbres, sert de pasteur à tout ce peuple de cagnas, une des dernières créations de la guerre...

De là, à vol d'oiseau, la 29^e n'est pas loin, mais il faut, au nez du boche, descendre dans le couloir dénudé, que suit le route de Bar, et de là grimper vers le bois de Fresnes, où se trouve la batterie. Peut être, après tout, était-ce l'habitude dans ce secteur?... Alors, nous voilà partis au petit galop. Nous arrivons à la route. Un instant de distraction, et je tournerais à droite pour rentrer au quartier! Mais je me souviens, et pousse mon cheval, qui, d'un bond, franchit la route. Pendant ce temps, les casernes de Chauvoncourt, comme un crâne géant, braquent sur nous leurs orbites creuses... Sans incident, nous atteignons le bois de Fresnes, où un petit ravin nous conduit à la batterie.

Elle est là, au bord du bois, ses pièces braquées vers Chauvoncourt, devant le petit cimetière, où flottent les trois drapeaux. Quelques

trous d'obus, pas plus grands que le képi, apparaissent ça et là devant elle. « De vieux obus de 120, que le boche a trouvés au camp des Romains, et qu'il liquide pour pas cher, » dit un artilleur lourd du secteur, qui se flattait d'envoyer, avec les mêmes canons, de la meilleure marchandise !...

Une heure après, j'étais de retour à mon bureau, où m'attendait tout un tas de paperasses, car, contrairement aux gens, les papiers, eux, vous attendent toujours !... Et plus le secteur est calme, plus il faut fournir de compte-rendu ! Depuis plus d'une heure le colonel téléphonait, pour connaître la physionomie de la journée, le nombre de tirs effectués ou reçus. « Enfin, s'écriait mon adjoint indigné, aux Eparges, à la tranchée de Calonne, on ne demandait jamais ça, et pourtant Dieu sait si on tirait, et si on recevait !... » « Mon brave Barbé, ne vous faites pas tant de bile, et écrivez : tirs exécutés : néant ; tirs reçus : néant ; activité de l'ennemi : néant. A propos, une autre fois, inutile de m'attendre pour envoyer ça... »

6 juin 1915. — Ce matin, à Ville-devant-Berain, j'ai remis les premières croix de guerre arrivées au groupe. Pour donner plus d'éclat à la cérémonie, une prise d'armes a été improvisée sur la petite place de l'Église, où le personnel présent a été réuni sous les armes, en tout une poignée de servants et deux ou trois sec-

tions de conducteurs ! Ma voix tremble un peu, quand je donne lecture des citations, une douzaine de lignes peut-être où défilent, en quelques instants, les plus grandes heures de ce groupe... Dans le cliquetis des baïonnettes résonnent tour à tour les noms du lieutenant Schulz, du sous-lieutenant Debroise, du brancardier Enault, et d'autres...

Puis, après la remise des croix, a lieu le défilé, et c'est la note comique qui commence. Derrière l'unique trompette, qui souffle à pleins poumons dans un instrument cabossé, seul rescapé du groupe, marchent d'abord quelques officiers, en tête desquels le médecin-major Goiffon s'escrime à trouver une cadence. Suivent les canonniers, les cuistots, les infirmiers, le secrétaire du chef d'escadron, le tout entraîné par le souffle irrésistible du trompette, qui tourne en rond sur la petite place, sans que rien ne réussisse à l'arrêter...

11 juin 1915. — Des ordres de relève viennent d'arriver. Le groupe doit être relevé sur les positions dans la journée de demain, et rassemblé ici le soir même. Le lendemain 13, embarquement à la gare de Nançois...

C'était la première fois, depuis la mobilisation, qu'on prendrait le train, qu'on verrait une gare, peut-être des voyageurs ! Cette pensée, irrésistible, suffit à faire envisager sans trop de mauvaise humeur ce nouveau déplacement, le qua-

trième en deux mois ! Et puis, cette fois, au bout, il y avait l'inconnu, ce prestigieux inconnu, vers lequel le soldat, un peu fataliste, se laisse rouler comme vers un sort bienfaisant.

13 juin, 5 heures du soir. — J'écris du train qui nous emporte vers cet inconnu...

Trente kilomètres d'étape et un embarquement, c'est une journée dure pour les jambes et pour les bras ! Qu'importe, les hommes avaient le sourire ! Il fallait voir, sous la poussée des biceps, les lourds meusiens pivoter sur les trucs, comme des jouets d'enfant ! Soudain, tandis que chacun, en bras de chemise, hissait sa carriole ou son caisson, un grand chef apparaît sur le quai. C'est le général Herr, commandant le 6^e corps, qui vient faire ses adieux au groupe, car c'est pour toujours, paraît-il, que nous quittons le corps d'armée. La voix un peu émue, le général remercie son groupe de la Vaux-Marie et de Lacroix-sur-Meuse; puis il s'éloigne du même pas tranquille, qu'au feu, il se portait d'une batterie à l'autre...

J'avais envie de courir après lui, de lui crier : « Mon général, gardez-nous. Trop de souvenirs nous attachent à cette terre de Meuse, que nous avons aimée passionnément, et dans laquelle reposent tous nos morts. C'est au contact de tous ces villages martyrs que se sont tendues nos énergies; c'est sur ces grands plateaux aux lignes harmonieuses, que se sont for-

mées nos âmes de soldat, que s'est orientée notre foi ; c'est dans cet air robuste que se sont purifiées nos souffrances et nos joies, et qu'elles sont montées tout droit, tout droit comme la fumée des ruines... Et maintenant qu'approche l'heure des grands assauts, nous aurions tant voulu, mon général, que nos canons fussent de ceux, que vous jetterez par delà les tranchées emportées, et qui rouleront là-bas, vers la terre lorraine, sœur de celle-ci, qu'il reste à délivrer »...

CHAPITRE III.

L'ENTRÉE EN TERRE D'ALSACE LES ATTAQUES DU LINGE

14 juin 1915. — Vers 4 heures du matin, le train stoppe dans une petite gare. Quelqu'un ouvre la portière du compartiment, et annonce d'une voix sonore que la batterie doit débarquer. « Vous êtes à Laveline-devant-Bruyères ». A ces mots, chacun ouvre un œil, s'étire, saute sur le quai. Et alors, apparaît le cadre majestueux des montagnes, des grandes forêts de pins qui courrent sur les crêtes : « Les Vosges... Les Vosges ! » s'écrient les hommes. « Non, regarde ce que c'est chouette ! » — « Le pays des bat' cantonnements !... » Tous sont dans la joie.

Pendant toute la campagne, ce pays devait exercer sur nos hommes un prestigieux attrait, et, chaque fois que les hasards de la guerre nous y ramenaient, c'était le même enthousiasme. Pourtant, le groupe devait y vivre de

durs moments, mais les hommes aimaient ce pays sain, aux lignes pures, aux horizons calmes, où la vie était facile, et dont les habitants, à l'âme rude et simple, les accueillaient avec une si franche hospitalité...

Une heure après, la batterie roulait vers Bruyères, la petite ville aux toits rouges, qu'on apercevait là-bas, au tournant de la vallée, et qui nous était assignée comme cantonnement. À droite, s'ouvrait une autre vallée, au pied d'un massif qui dominait toute la région. Derrière nous, de hautes montagnes barraient l'horizon. S'élevant au-dessus des autres, un sommet rose formait l'arrière-plan. « Le Hohneck ! » s'écria quelqu'un.

Eh ! quoi, parmi ces montagnes si calmes, dans cette riante vallée, était-ce aussi la guerre ?

Tout à coup, dans le clair soleil du matin, ronronne un avion. Le voici là-bas, il file au-dessus de la vallée, il scintille comme un brin de soleil... Il laisse dans le ciel comme une trainée rose : son aile, en passant, aurait-elle effleuré quelque sommet ? Et soudain résonnent de formidables explosions, dont l'écho court de cime en cime, tandis que là-bas, vers Bruyères, s'élèvent de gros nuages noirs...

C'était la réponse de la guerre...

Quelques instants après, la batterie pénétrait dans les casernes de Bruyères. Un peu plus loin, apparaissait la petite ville, encore endormie, et toute baignée d'or, car, à ce moment, le soleil

émergeait du cercle des montagnes. Ça et là, un bloc de granit rose, sur le fond noir des sapins, semblait un peu de chair à vif; et là, tout près, au-dessus de la ville, se dressait une colline, en forme de pain de sucre, couronnée d'un belvédère qui jetait des rayons de toutes les couleurs.

15 juin 1915. — Ce matin retour du commandant, qui a réussi à nous retrouver au fond des Vosges. Je reprends le commandement de ma chère 29^e.

18 juin 1915. — La troupe a repris la vie de quartier, avec ses appels, ses corvées, ses revues de détail... Elle s'est remise à sauter le mur, comme en temps de paix ! La 28^e, plus favorisée, mène la vie champêtre dans le petit village de Champ-le-Duc, aux environs de Bruyères. Quant aux officiers, ils ont repris, eux aussi, la vie de garnison, et ont installé leur popote à l'hôtel de l'Agriculture, où la patronne est aux petits soins pour eux. Il y a dans un coin un piano et une vieille mandoline, qui font leurs délices. On va aussi chaque soir à la gare, voir passer le train de 8 heures, qui apporte les journaux de la veille.

Jusqu'à quand ça durera-t-il ? Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'on se déplaise ici. Il faut bien être quelque part...

19 juin 1915. — Ce matin, au quartier, présen-

tation des officiers au Lieutenant-Colonel de La Fontaine, qui vient prendre le commandement de l'artillerie divisionnaire. Car il se crée à Bruyères une division, la 129^e, dont le groupe du 31^e, et le nôtre, doivent former l'artillerie. Elle est placée sous les ordres du Général Nollet, et comprend deux régiments d'infanterie, le 297^e et le 359^e, et quatre bataillons de chasseurs, le 106^e, le 114^e, le 120^e et le 121^e, toutes des unités alpines.

Avec un tel chef, et de telles troupes, la division ne saurait être qu'une unité de choc...

23 juin 1915. — Aujourd'hui excursion à Gérardmer avec le capitaine Perrin. Nous voici au bord du lac, par une pluie battante ! Car que faire à Gérardmer, sinon venir flâner sur ces rives ! Hélas ! les montagnes sont tout emmaillotées de brume, et tout ce décor merveilleux baigne dans les nuages... Le lac s'est enveloppé d'une grande écharpe grise, qui cache ses yeux verts...

Comme nous allions rentrer, nous apprenons que les casernes de Gérardmer sont remplies de boches, capturés dans les derniers combats de Metzeral. « Si nous allions les voir ! » proposa Perrin. C'était une attraction comme une autre. Et nous voici partis pour les casernes. Nous pénétrons dans la cour du quartier, où les boches, sans doute, nous prennent pour des neutres, car voici qu'aussitôt quelques-uns affectent des airs

de martyrs, et viennent nous exposer leurs doléances !

Ces messieurs trouvent qu'ils sont mal nourris, et se plaignent de voir gaspiller le pain par nos soldats, du « beau pain blanc », qu'ils n'ont pas chez eux ! « Et dire, ajoute un intellectuel à lunettes, que notre pauvre empereur lui-même ne mange que du pain noir ». — « C'est encore bien bon pour ton cochon d'empereur », fis-je, impatienté, tandis que le « professor » indigné passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel !

24 juin 1915. — Le groupe du 31^e est alerté, et expédié en hâte à la Fontenelle, où les boches viennent d'attaquer, paraît-il. Un bataillon du 359^e vient d'être embarqué en camions, pour la même destination.

27 juin 1915. — On nous appelle là-bas, nous aussi. Il paraît qu'une attaque se monte pour reprendre le terrain perdu. Départ demain, dès l'aube...

28 juin 1915. — Toute la journée le groupe fait étape. Voyage au bruit des sources et des cascades par les vallées profondes, et les routes sauvages ; puis escalade de la forêt de Mortagne, immense solitude drapée sur des sommets ; descente par la Burgonce et Nompatelize sur la vallée de la Meurthe, où le groupe se divise. Tandis que les deux autres batteries se dirigent

vers Hurbache et Denipaire, la 29^e continue vers le Nord. Elle traverse le bourg de Moyenmoutiers, qui mène une vie paisible à 4 kilomètres du boche, et par une petite route, à peine défilée des hauteurs ennemis, s'achemine vers la position qui lui est assignée, et qu'elle a l'ordre d'occuper immédiatement. Il fait grand jour encore quand on traverse le hameau de la Chapelle, auprès duquel on doit mettre en batterie. Pendant que nous passons, des enfants jouent au bouchon sur la place de l'église. Je demande de quel côté est le boche. « Sur cette crête », me répond une femme, en montrant une hauteur située à peine à 1.500 mètres ! Je continue mon chemin, sans « m'en faire », puisque telle est la coutume de ce pays, et arrive à la position, qu'on occupe aussitôt. La nuit commence à tomber.

29 juin 1915. — Drôles de mœurs, tout de même, que celles de ce secteur ! Il paraît qu'à Senones, le vis-à-vis de Moyenmoutiers dans les lignes allemandes, chaque dimanche, il y a musique militaire sur la place ! De la tranchée, nos hommes assistent au spectacle. « Ah mon capitaine, tirer sur Senones, vous n'y pensez pas ! me dit un brave habitant. Aussitôt ils riposteraient sur la Chapelle, ou sur Moyenmoutiers ! Tout le monde, n'est-ce pas, a besoin de sa tranquillité ! »

C'était toute l'histoire de ce secteur. On m'a cité aussi ce trait d'un bon « toto », qui tenait les

tranchées, il y a quelque temps. Un jour, étant en faction du côté de la Forain, il aperçoit un sanglier égaré des bois voisins. L'animal est tout proche. Le brave homme esquisse un geste du fusil, mais, prudemment, repose son arme. « Pourquoi que tu n'as pas tiré ? » lui dit, le soir, le cuistot de la compagnie. — « Té, tu n'y penses pas, pour mettre le feu au secteur !... »

Depuis quelques jours, il n'en va plus de même. Le boche a mis le feu aux poudres, en s'emparant de la hauteur de la Fontenelle. Et aujourd'hui, c'est nous qui l'attisons en montant une attaque. « Les artilleurs vont nous gâcher le secteur », dit un de ses occupants, en entendant nos tirs de réglage.

La 29^e est prête pour l'attaque.

1^{er} juillet 1915. — Coup de théâtre ! Nous sommes relevés, et, au lieu d'attaquer, la 29^e doit se mettre en route demain dès l'aube, pour une étape de 60 kilomètres ! Que signifie cet ordre ?..

Dieu que la guerre est une chose compliquée !...

2 Juillet 1915. — La batterie reprend le chemin par lequel elle est arrivée, défile à nouveau sous les regards de la « Mère Henry » (1), la concierge du pays, repasse à Moyenmoutiers, et descend la vallée de la Meurthe. Comme l'ordre

(1) Hauteur tenue par l'ennemi sur la rive droite du Rabodeau.

est d'éviter Saint-Dié, auquel les passages de troupe pourraient attirer quelques fâcheux marmittages, elle oblique à droite, s'engage dans la pittoresque vallée de Rougiville et de Taintrux, hameaux où vint expirer le flot allemand, en 1914, et, rejoignant à Saulcy la vallée de la Meurthe, poursuit sa marche jusqu'au bourg d'Anould.

Il est midi. Le soleil tire à boulets rouges sur la pauvre colonne poudreuse et harassée. Mon cheval Aulnois marche la tête basse, s'ébrouant de temps en temps, comme pour secouer le soleil qui l'accable. C'est l'heure de la grand' halte. Les hommes s'allongent à l'ombre des caissons, et les pauvres chevaux, qu'on mène boire, foncent tête baissée dans la rivière. Puis la colonne repart, toute titubante. Elle continue sa besogne de misère, se colle à la route blanche qui la fascine, comme le serpent fascine sa proie... Elle ne sait plus quels villages elle traverse, elle a quitté la vallée de la Meurthe, et à présent, elle marche en direction du sud, vers le soleil qui l'aspire. Enfin, voici là-bas quelques maisons, autour desquelles circulent des militaires. Peut être est-ce là ? On approche, on reconnaît des hommes de la 27^e. « Plus loin, la 29^e, nous crie l'officier de logement. C'est vous qui cantonnez à Sachemont ! » J'oubliais que les absents étaient toujours ceux qu'on expédiait le plus loin...

La batterie poursuit sa marche comme un automate. Les bornes kilométriques continuent

à défiler, portant des noms inconnus. Bientôt surgissent des montagnes arides, tout hérissées de roches qui jettent du feu. Seul, un torrent, au bord de la route, éclabousse un peu de fraîcheur dans l'air desséché. Enfin, à un tournant, apparaît un groupe de maisons. Sur un mur flamboie un écriteau, où on lit : Sachemont. Tout arrive...

Je loge dans un grenier, auquel on accède par une échelle. Un bois de lit bancal et vermoulu, c'est tout mon mobilier. Tandis que je repose, étendu sur ce bois de lit, quelqu'un frappe à la porte. C'est un ami, que je n'avais pas revu depuis la guerre. Comment est-il ici, comment m'a-t-il découvert au fond de ce grenier ? Je suis trop abruti pour le lui demander...

3-4 Juillet 1915. — Par une nuit féérique, le groupe est entré en terre alsacienne... Nuit nuptiale, où la blanche Alsace s'est donnée dans sa splendeur de vierge...

Lorsque, de grand matin, la nouvelle courut qu'on allait franchir la frontière, un frisson de joie secoua toute la batterie. D'un bond, les éclopés d'hier furent debout, les malades se mirent à chanter. A toute cette misère, il venait de pousser des ailes...

Quittant ses cantonnements vers 1 heure de l'après-midi, la colonne regagna la vallée de la Meurthe, et par Fraize, Plainfaing, la Truche, monta en direction du Rudlin. Alors, entre les

hauteurs qui l'enserraient toujours plus étroitement, elle pénétra jusqu'au cœur de la montagne ; puis, au moment où la route semblait finir, prisonnière des monts, brusquement la petite vallée s'infléchit, et soudain, s'étageant au-dessus d'un torrent, apparut le village du Rudlin, avec ses petits chalets verts. Il était cinq heures du soir. On s'arrêta au bord de la route pour faire la grand'halte.

Ensuite la colonne, abordant la montagne, s'engage sur la route du Louchbach. Déjà le soleil baisse derrière les monts, et là-bas, du côté du Valtin, l'ombre peu à peu noircit la vallée. Alors commence la lente ascension de la montagne. Par la route en lacet, au travers des grands pins, lentement la colonne s'élève. Après chaque tournant, on voit serpenter au flanc de la montagne la longue file des voitures. La colonne grimpe, silencieuse, recueillie, et l'on n'entend monter dans le soir que le souffle cadencé des attelages. Parfois, à un tournant, les roues viennent frôler le bord du précipice... De temps en temps, aux voitures lourdes, les chevaux s'arrêtent pour souffler, et, à un coup de langue, de nouveau s'allongent dans les bricoles. La colonne n'est qu'une trainée de buée, qui danse au flanc de la montagne...

Mais déjà le jour tombe, et, sous les branches basses des grands pins, déjà la nuit s'engouffre. Ça et là, par une échappée, rougeoie un peu de ciel.

Le commandant, dès le matin, est parti en

avant, me laissant le commandement de la colonne. Je marche en tête du groupe, à côté du capitaine Perrin. Devant nous s'égrènent les éclaireurs, chargés de reconnaître la route. La colonne monte toujours. « Elle est haute l'Alsace », dit un servant, à pied. — « Elle vaut bien une montée », répond un conducteur, à cheval...

Déjà au grand voile gris, là-haut, s'épinglent les premières étoiles. Une lueur indécise filtre entre les fûts : est-ce encore du jour qui meurt, ou déjà du clair de lune ? Il est 9 heures du soir. Tout à coup arrive au galop un éclaireur : « mon capitaine, le poteau frontière ! » Nous arrivions au col.

L'instant est solennel. J'arrête la colonne, je fais tirer les sabres, et d'une fière allure, avec des regards qui percent la nuit, le groupe rend les honneurs à la terre d'Alsace, et défile devant le poteau, qui gît déraciné sur le sol...

Devant nous, à mesure que nous avançons, s'ouvre une nuit d'argent, comme il y en a sur ce versant des Vosges, une de ces nuits mystiques, où rêve toute l'Alsace... Au bord de la route les grands pins allongent leurs ombres fantastiques, et de la forêt profonde monte un souffle imperceptible, où semblent s'exhaler les vieilles légendes de ce pays... Partout des taches claires, des formes blanches, qui semblent refléter je ne sais quelle vie allégorique. Dans cette nuit divine, c'est toute l'âme de l'Alsace qui se livre à nous...

Et voici qu'un peu plus loin, comme deux joyaux sertis dans la montagne, apparaissent deux petits lacs, qui scintillent dans la nuit. Pour nous fêter, l'Alsace a mis ses diamants ! A mesure que nous approchons, se révèle toute leur splendeur. Enchassés dans le roc, qui, d'un élan, se dresse jusqu'à la crête des Vosges, tout frémissons de lune, ils sont, à cette heure nocturne, ce que j'ai vu de plus beau dans la nature...

Ils se font suite. Le second, plus petit, est plus sauvage encore, et, à un tournant de la roche, recèle une ombre mystérieuse, où s'engouffre un flot noir. Autour de lui, des aiguilles de roches se dressent, comme de grandes épées, à la pointe desquelles brillerait une goutte de sang...

Ensuite commence la descente sinueuse à travers la forêt, dont, ça et là, les ombres s'allongent comme un tapis sous nos pas. Mais voici que la colonne débouche des sapins, et que, devant elle, dans un lointain de vieil argent, s'estompe le majestueux panorama des Vosges alsaciennes. A gauche, tout près de nous, se dresse une montagne nue, toute striée de raies brunes. Serait-ce des tranchées ? Il faut, paraît-il, faire silence, car, ici, nous passons tout près de l'ennemi. D'ailleurs, toutes les choses, qui nous entourent, sont si grandes, cette nuit est si majestueuse, que chacun, d'instinct, garde le silence. Maintenant, la route est devenue toute blanche, et la colonne piétine du clair de lune...

Bientôt, elle s'engage dans un petit chemin, à droite, et à peine a-t-elle parcouru quelques centaines de mètres, qu'il se produit un embouteillage. Une colonne de munitions, qui revient des positions, monte en sens inverse. Il faut s'arrêter, dégager le chemin, laisser le passage libre, ce qui n'est pas facile, car le chemin est encaissé. Il est 2 heures du matin, quand on se remet en marche ! On se hâte, car il faut passer avant le jour. C'est tout juste si l'on est rendu au fond de la vallée, et les positions sont là-bas sur la crête !...

Or, à peine a-t-on vaincu cet obstacle, qu'il en surgit un autre. La batterie de tête reste en panne devant la côte qu'elle doit gravir : la pente est trop raide, et les chevaux s'arrêtent, impuissants. Pendant ce temps, l'aube commence à poindre, et déjà se dessine, dans la grisaille du jour, le cercle des montagnes, tenues par l'ennemi. La situation devient angoissante. Tout à l'heure il fera jour, et le groupe sera surpris en flagrant délit sur la route ! Que faire ? Il faut prendre une décision. Alors, n'est-ce pas, on va sauver ce qu'on peut ! Je donne à la 29^e l'ordre de prêter ses attelages aux deux autres batteries, pour leur venir en aide. Puis, avec les chevaux qui restent, je fais traîner le matériel de la 29^e derrière une haie voisine, plantée d'arbres, avec ordre de l'y laisser tapi jusqu'à la nuit. Quant au personnel, il restera blotti dans un chalet, qu'on aperçoit un peu plus loin.

Une heure après, il faisait grand jour, mais deux batteries du groupe étaient sauvées.

Quant à moi, couché entre les roues d'un canon, j'écris ces lignes, en attendant les évènements. Devant moi, à travers la haie, s'étale la masse bleue des montagnes, émaillée de petites taches claires, semblables à des paquerettes : les chalets d'Alsace ! De petits murs bruns grimpent au flanc des montagnes, jusqu'à la lisière des sapins. Entre ces murs, de-ci et de-là, paissent des troupeaux paisibles, dont les clochettes égrènent leurs notes claires jusqu'au fond de la vallée. Autour de moi, des paysans coupent les foins, qui embaument l'espace, et des grandes herbes fauchées, pleines de soleil, monte le cri strident des cigales. Sur toutes ces choses plane un calme impressionnant, une paix qui semble indestructible...

De loin en loin, un coup de fusil part des crêtes bleutées...

4 Juillet 1915, 11 h. du soir. — La journée s'est achevée sans incident. Plusieurs taube nous ont survolés, promenant sur la vallée leur regard de proie, mais sans nous dépister. Et lorsque la nuit est venue, lui ramenant ses atterrages, la batterie a repris sa marche...

Elle a rejoint la 28^e à la cote 865, dans le petit bois de « Oberhutten », et, les pièces une fois introduites sous leurs casemates, les avant-trains ont regagné le Lac Blanc, auprès duquel sont stationnés les échelons.

5-16 Juillet 1915. — La division, venue pour attaquer, fait la reconnaissance du terrain. Le groupe s'installe sur ses positions. Singulières positions, à vrai dire, et si nous en sortons vivants, c'est que le boche n'a rien dans le ventre!

Imaginez deux crêtes se faisant face à mille mètres l'une de l'autre : sur l'une nos batteries, sur l'autre l'ennemi! Mais il paraît que, dans ce secteur, on vit très bien comme ça!...

En avant de nous, au fond d'un ravin qui n'appartient à personne, vit paisiblement le petit hameau de Quimberg. La nuit, les patrouilles françaises y alternent avec les patrouilles boches. On raconte même qu'il y a une certaine auberge, où elles viennent s'attabler les unes après les autres ! Au delà du ravin se dresse une montagne, qui a la forme d'un dos de chameau. C'est le massif du Linge. La bosse de gauche, plus pointue, s'appelle le « Linge Kopf », celle de droite, au profil légèrement incliné, est le « Schratzmoennelé ». Entre les deux, un ensellement, le « collet du Linge ». Sous ses grands pins touffus, la montagne dort mystérieuse, impénétrable. Elle est habitée par l'ennemi, qui continue à s'y organiser, à en juger par les coups de pioche qu'on y entend la nuit.

Tel est le morceau que doit enlever la division...

A droite, le massif du Linge est flanqué du « Barenkopf », qui continue le « Schratzmoennelé », et, à gauche, du « Rain des Chênes », séparé du Linge Kopf par un profond ravin.

Notre première ligne passe au pied de la hauteur, qu'occupent les batteries, à la lisière même de leur bois. Quant à la ligne ennemie, on la suppose de l'autre côté du ravin, à la naissance des sapins. Plus à droite, nos tranchées courent sur la croupe nue du « Barenkopf », au pied du « Combe Kopf », sommet qui nous sert d'observatoire avancé.

Tout ce système respire une paix profonde, un calme patriarchal. Chacun vit sous l'épais ombrage, sans curiosité malsaine...

Oui, mais maintenant ?

En attendant, nos batteries se construisent des abris. Quelques arbres, discrètement abattus en arrière des positions, sont coltinés à dos d'homme jusqu'aux pièces, où ils prennent le nom de rondins. Les équipes se croisent, silencieuses, le dos courbé. D'autres, avec des branches, bouchent ça et là une éclaircie. Dans cette guerre, avant de se battre, chacun doit commencer par être un bûcheron, un manœuvre, un menuisier !...

Pendant ce temps, notre cuisinier a installé son P. C. dans une mesure abandonnée, derrière le bois. Sous un vieux toit de chaume, la même popote réunit les officiers des 28^e et 29^e batteries. Une casemate, à côté des pièces, nous sert de cagna. D'un côté, l'emplacement du canon : c'est le bureau ; de l'autre, la soute à munitions : c'est la chambre à coucher, avec tous les courants d'air nécessaires à l'aération des obus !

Restait à trouver un poste d'observation : il n'y eut pas à aller bien loin ! D'une petite clairière qui s'ouvrait à côté de la batterie, on apercevait tout le massif du Linge. La 29^e y creusa son observatoire.

Le chef d'escadron s'était installé au pied de la hauteur 865, sur la route d'Orbey à Sulzern. Cette route contournait la position, et marquait la ligne de nos petits postes. Ça et là, elle était flanquée d'une haie artificielle, qui la masquait du Linge. La nuit, on y entendait rouler les convois, qui se dirigeaient vers Sulzern, en longeant les avant-postes...

Pour l'attaque, on avait fait venir une batterie de montagne, qui était commandée par le lieutenant du Serre. Elle s'était installée à l'extrémité de l'éperon qui domine le ravin, à côté de l'observatoire de groupe. Tapis comme des mitrailleuses, ses canons devaient tirer à vue directe sur le Linge. Il y avait aussi un groupe de Rimailho, qui s'était établi au pied du Noirmont, derrière la 27^e, voire même quelques pièces de 220, dont on chuchotait les emplacements. Enfin, pour galoper plus vite à travers la plaine d'Alsace, un groupe à cheval était venu nous prêter son concours. J'y avais retrouvé d'anciens camarades de Saint-Mihiel, le capitaine Cavalié, et le capitaine Mottet.

Quant au groupe du 31^e, il était à notre droite, dans le Mulen-Wald.

L'attaque est fixée au 18. Sous leurs casemates

les pièces alignées, la gueule béante, attendent l'heure d'ouvrir le feu. Un peu en arrière, les avant-trains de la 29^e doivent se tenir tout attelés, prêts à porter leurs canons sur la crête du Linge, dès sa conquête.

Derrière nous, de grandes montagnes rocheuses barrent l'horizon : c'est la crête des Vosges, celle qui servait de frontière avant la guerre. De loin en loin, dans la région des Lacs, claque un coup de canon, et, tout au long de la chaîne, l'écho court comme un long frémissement...

17 juillet 1915. — L'attaque est remise au 20.

19 juillet 1915. — Ce soir, au sortir de la popote, assis sur un vieux banc de pierre moussu, les officiers, silencieux, regardent tomber le jour. Devant eux, le Noirmont dessine dans le ciel une vaste échancrure noire, et, là-bas, la vallée d'Orbey s'égrène, bleuâtre, dans la nuit. A gauche, de hautes montagnes dressent leurs formes inégales, tel un grand mur ébréché. Au pied de l'une d'elles tremble une petite lueur, comme une étoile tombée.

Ah ! cette paix du soir, quelques heures avant l'orage!...

20 juillet 1915. — Le jour se lève dans un ouragan de feu. Dès quatre heures du matin, les grosses pièces se mettent à rugir, puis, par sac-

cades brèves et rageuses, crépitent les 75. Du Noirmont, de la cote 865, du Mulen-Wald, des grandes crêtes rocheuses, de partout l'orage est déchaîné ! D'ici on voit les torpilles tourbillonner en l'air, semblables à de gros maillets, et retomber avec de grands panaches blancs, qui flagellent l'espace. En même temps, frappant plus profondément, les 220 martèlent les carrières du Schratzmoennelé. C'est un spectacle magnifique. Sous les coups qui l'accablent, la montagne crie, rugit, s'affaisse... Sur ses pentes rapides, on voit, au travers des grands pins, bondir des cascades de fumée.

Pendant ce temps, la 29^e balaie de ses rafales les flancs de la montagne. Comme on ne voit rien, on frappe partout. Parfois, dans ce cyclone, un arbre s'abat, et, dans ce grand corps qui s'incline, on voit comme des bras qui se tendent... Ça et là jaillit une éclaircie, se dévoile un mystère de la forêt, mais pas une tranchée encore n'apparaît. On continue à frapper de place en place.

De leur côté, les 155 attaquent les maisons du ravin de Quimberg, où l'on soupçonne des mitrailleuses embusquées. De chacune l'obus ne fait qu'une bouchée. Bientôt les tirs s'accélèrent, et, maintenant, la montagne ressemble à un immense récif battu par la tempête...

L'assaut est pour midi. Les troupes doivent s'élançer d'une parallèle, qui a été creusée dans la nuit, face au saillant sud du Linge. Plusieurs

centaines de mètres restent à parcourir sur un glacis dénudé, avant d'aborder la lisière du bois. A mi-chemin, on voit une carcasse de maison, et à côté d'elle un petit mur, que nos troupes doivent atteindre d'un premier bond.

Midi. — Un immense roulement... comme si toutes les batteries battaient aux champs, puis, tout à coup, un grand silence... Fantassins et chasseurs s'élançent, bien alignés, la baïonnette haute. En quelques instants, ils ont atteint le mur, et déjà voici qu'ils bondissent vers le bois. En chemin, quelques uns trébuchent sous le tir de barrage, que l'ennemi vient de déclancher, et restent étendus sur le sol. D'autres les enjambent et continuent. Bientôt toutes les vagues d'assaut se sont engouffrées dans le bois, et alors, c'est le mystère, l'inconnu terrible qui commence. On ne sait plus... Sur la montagne plane un silence tragique, que fauche ça et là le cri d'une mitrailleuse. L'œuvre de mort continue.

Voici que, tout à coup, d'une petite tranchée apparue dans le bois, émerge la silhouette d'un grand boche. Il gesticule, il a l'air de commander à des hommes, que l'on ne voit pas. C'est sans doute un officier. Sur cet objectif de marque le lieutenant Monnot dirige aussitôt le tir d'une pièce. Sous les coups qui l'encadrent, le grand esco-griffe se baisse, essaie de se faire plus petit, mais son grand corps émerge toujours. L'obus se rapproche. Le boche fait un bond de côté,

cherche à fuir la trajectoire. Mais l'obus le rejoint, le nuage le recouvre, et, cette fois, c'est fini. On ne voit plus le grand corps s'agiter...

Enfin les premiers renseignements arrivent. Les nôtres sont arrêtés sur les pentes du Schratzmönnelé, devant des tranchées à peine entamées. Il en est de même au Linge-Kopf, où les chasseurs, la cisaille en main, rampent au travers des réseaux, décimés par les balles allemandes.

Et dans cette forêt mystérieuse, l'artillerie est impuissante ; elle ignore où sont ses fantassins, et ne peut les aider. Les chefs d'infanterie eux-mêmes sont aveugles, car, sous bois, ce n'est plus l'unité, c'est l'homme qui se bat.

Sur la montagne ensanglantée, la nuit descend comme un baume bienfaisant pour le petit chassur qui attend, couché dans les fils de fer. Et alors, silencieux, deux par deux, comme des petites sœurs, les brancardiers glissent dans la nuit ; jusqu'au jour, à tâtons, ils fouilleront la montagne, cherchant les blessés, ramenant les morts. Au fond du ravin de Quimberg un groupe de maisons brûle encore, et la lueur va lécher la lisière du grand bois. Il y danse alors des ombres fantastiques, que le pauvre blessé en délire doit prendre pour un bataillon de fantômes, lancé dans quelque fabuleuse contre attaque ! Sur le Rain des Chênes, une mitrailleuse glapit dans la brune, balayant le boyau du ravin, par où s'achèment les secours.

Pendant ce temps, la 29^e, ses avant-trains

attelés, attend que la voie lui soit ouverte, et ses chevaux impatients piaffent dans la nuit...

22 juillet 1915. — Cet après-midi, à 3 heures et demie, l'attaque a repris et s'est étendue à la crête du Barenkopf. Après cinq heures de préparation, durant lesquelles 155 et 220 ont martelé sans arrêt les blockaus révélés par la première attaque, tandis que les 75 s'employaient à ouvrir les réseaux, nos troupes se sont de nouveau portées à l'assaut.

Ce fut une lutte effroyable de l'homme contre la machine. On avança pied à pied, sous un feu meurtrier, dans un terrain à chaque pas tendu d'embûches; on se brisa sur de nouveaux fils de fer, on se traina d'entonnoir en entonnoir, on vint mourir sur un parapet ou au pied d'un blockhaus, la main levée pour jeter des grenades... Il y eut des actes sublimes, des corps à corps effrayants. Ce fut la lutte au revolver et au couteau. Un officier de chasseurs, prêt à sauter dans la tranchée ennemie, voit en face de lui un officier boche qui lève un bras en criant « Kamarade ». Flairant encore un piège, l'officier français l'abat d'un coup de revolver; en approchant, il s'aperçoit que la main, restée baissée derrière le parapet, tenait un browning armé.

Enfin, après de durs combats et des pertes cruelles, nos troupes sont arrivées à la route du Hohnack, qui traverse à mi-pente la montagne

du Linge, mais ne peuvent la dépasser, car, un peu plus haut, se cache une tranchée, qu'on n'avait pas repérée.

Ainsi, à travers la forêt traitresse, seule la course sanglante révèle les obstacles. Ce sont les sacrifices d'aujourd'hui qui préparent les succès de demain. Telle est la grande leçon de la guerre...

Du côté du Barenkopf, la contre attaque nous a repris les faibles avantages, que nous avions conquis.

Ce soir une grande lueur embrase le ciel. C'est le Rain des Chênes qui brûle. Le feu, allumé par un obus, se propage de place en place, et lentement dévore la forêt.

Que n'a-t-on essayé d'incendier aussi Le Linge, avant de l'attaquer ! En le mettant à nu, que de vies françaises on eût sauvées ! Cette pensée m'obsède, tandis que, là-haut, la vague de feu poursuit son assaut, qu'aucune machine ne brisera...

23 juillet 1915. — Toute la nuit, l'infanterie a demandé le barrage, toute la nuit nos obus ont martelé la crête du Linge, d'où l'ennemi tentait de se jeter sur nos lignes, à peine organisées.

Ah ! ces fusées qui montaient sans cesse, jetant à la ronde leur inquiète clarté, ces volées de grenades, que nos chasseurs lançaient comme des appels, et, aussitôt, ces rafales qui bondissaient dans la nuit, ces craquements sinistres de

l'obus, qui se brisait sur la crête, ou bien cette longue déchirure des ténèbres, quand l'obus, ayant dépassé la crête, continuait sa course dans la nuit!... Puis c'est l'aube naissante dans la fusillade qui meurt, et, là-bas, la montagne qui brûle à petits feux, car la flamme, maintenant, piétine une clairière.

Les hommes, brisés de sommeil, retournent à leurs cagnas, tandis qu'autour d'eux sifflent les dernières balles de la nuit.

27-29 juillet 1915. — Une troisième attaque, lancée pour la conquête finale de la position, se poursuit durant deux jours. Nos fantassins font des prodiges, pour s'élever jusqu'à la crête, qui est l'objectif assigné. Quelques-uns y parviennent, mais des contre attaques les délogent. Dans le remous de la bataille la ligne chancelle, s'élance, reflué à nouveau, laissant en avant d'elle quelques épaves, qui collent au terrain.

Depuis hier, un chasseur, tapi dans un entonnoir, est coupé de nos lignes. Le flot qui l'a porté jusque là, l'y a laissé, tandis qu'autour de lui la ligne a reflué. Il est entouré de boches, et devant lui se dresse l'angle d'un blockhaus. Il ne bouge pas, il se fait tout petit, à cause du créneau braqué sur lui. Il y a vingt-quatre heures qu'il est là, prisonnier... Mais voilà que notre 155 commence un réglage sur le blockhaus. Un à un, dans un fracas d'enfer, les coups s'écrasent autour du petit chasseur, puis voici qu'ils se

rapprochent de lui... Le choc est si violent, que, chaque fois, ils le soulèvent comme un fêtu de paille. Qu'adviendra-t-il tout à l'heure, quand l'obus tombera sur le blockhaus? S'enfuir? C'est la mort certaine, car le crâneau est toujours là qui veille. Alors le pauvre petit s'abandonne à son sort... Soudain, que se passe-t-il? Il n'en sait rien. Est-ce la foudre qui tombe? Une grêle de moellons s'abat de tous côtés. Le chasseur bondit de son trou, comme soulevé par un ressort, et s'enfuit à toutes jambes vers nos lignes...

30 juillet 1915. — Ce qui est étrange, c'est que le boche ait attendu dix jours avant de s'occuper de nous à Oberhutten! Il est vrai qu'il avait fort à faire avec nos fantassins! Mais, cette fois, ça y est, il y en a pour tout le monde! Autour de nous, les sapins s'abattent avec un craquement sinistre, et le long des tronçons la résine ruissèle comme du sang. Des volées de fusants viennent sabrer nos casemates, et le chemin qui longe les pièces est tout jonché de branches. Tout autour des batteries plane une lourde fumée qui s'accroche aux sapins, et du bois, mis à vif, s'exhale une acre odeur de poudre et de résine...

Le brigadier Malvert, qui porte un ordre à l'échelon, est grièvement blessé.

1^{er} août 1915. — Une nouvelle attaque est montée pour cinq heures du soir. A peine la

préparation a-t-elle commencé, que nos batteries sont violemment prises à parti. Impassible sous les coups, chacune lance sa bordée à la minute prescrite, et, aussitôt, son personnel se jette dans les abris, prêt à sortir à nouveau pour la suivante. Impuissant à nous museler, sans cesse l'ennemi déchaîne sur nous d'autres batteries. Elles sont bientôt toute une meute, à nous mordre. Explosifs et fusants aboient à pleine gueule autour de nous, d'autres mugissent au-dessus de nos têtes, se ruant vers d'autres batteries. Il y a aussi la meute lachée sur l'artillerie des crêtes rocheuses. Enfin, tout là-haut, dans les airs, quelques rapides limiers semblent filer une piste du côté des lacs : serait-ce le P. C. de la division? Partout c'est un continual laisser-courre...

De leur côté, nos batteries continuent leur besogne. D'innombrables bruits croisent dans le ciel. Départs et arrivées se confondent entre eux, et le bois n'est qu'un perpétuel gémississement. Tout à coup un ronflement inusité se fait entendre dans les airs, un corps étrange vient s'abattre à nos pieds. La chute est si violente que l'engin pénètre profondément dans le sol. C'est la culasse d'un canon, qui vient d'éclater dans une des batteries à cheval, à plus d'un kilomètre d'ici!

Sous ce déluge infernal, je suis appelé par le commandant à son observatoire. Je m'élançe dans le bois, faisant le gros dos sous les schrap-

nells qui cinglent les arbres, contourne des entonnoirs encore tout fumants, enjambe des sapins fauchés qui obstruent le passage. De temps en temps, quand la rafale siffle trop près, je me jette derrière un arbre. Ah ce sentier, comme il me paraît long! A un tournant, je me heurte à un blessé qu'on transporte, les jambes fracassées, au poste de secours. Enfin, j'arrive à l'observatoire.

A quelques pas de là, le lieutenant du Serre, en grande tenue, la poitrine constellée de décosrations, commande la manœuvre d'une pièce. Il vient de découvrir une mitrailleuse, et pour la battre, a fait sortir de sa casemate un canon, qu'on hisse au-dessus de l'observatoire. Depuis plusieurs jours cette mitrailleuse décimait nos fantassins, sans qu'il fût possible de la repérer. Elle est là, paraît-il, au pied du Rain des Chênes, en plein milieu de la prairie! En vain je braque ma jumelle, je n'aperçois à l'endroit désigné qu'une tache verte comme toutes les autres. « Vous allez la voir apparaître », me dit alors le lieutenant du Serre. Et, ce disant, il commande le tir. Le petit canon se met à l'œuvre. Sur ses roues minuscules, on dirait un jouet d'enfant, mais une fois en action, c'est un joujou terrible! Sans arrêt le servant charge la pièce, et les coups partent, rapides, nerveux, serrés, comme une rafale de mitrailleuse. Ah! petit canon, tu es bien de la même race que le 75, ton ainé! « Regardez, maintenant! » Les obus avaient fait

sauter le camouflage de rafia, sous lequel apparaissait à présent l'abri de la mitrailleuse. Quelques coups encore, et, à son tour, l'abri fut en l'air!

Tout à l'heure, le boche avait eu l'impudeur de porter à découvert une pièce de 77, pour enfoncer le boyau, qui donne accès au Linge. Aussitôt, le petit n'en avait fait qu'une bouchée. « Il va crever, si vous le faites manger tant que cela », avait dit quelqu'un en riant. — « C'est le boche qui en crèvera », avait répondu le lieutenant, en caressant son brave canon, tout fumant encore, comme on caresse un cheval après la course.

A ces tirs, la riposte ne se fit pas attendre. Elle se déclancha sur l'observatoire, où je me trouvais avec le commandant. Durant près d'une heure, ce fut un bombardement ininterrompu. Les coups se succédaient sans arrêt, frappant la toiture, qui s'ébrouait sur nos têtes. Parfois, comme si l'obus nous cherchait, une grande flamme venait lécher l'embrasure. La toiture allait-elle céder? Chaque obus l'ébranlait un peu plus. Une acre fumée s'engouffrait par le créneau, et nous prenait à la gorge. Le tir était tendu, et le coup d'embrasure allait-il se produire?

Mais bientôt les coups s'espacent, et j'en profite pour reprendre le chemin de la 29^e. Toutes nos batteries se sont tuées, car c'est l'heure où l'infanterie sort des tranchées. Le feu de l'en-

nemi vient de cesser aussi. Seules, quelques balles sifflent au travers du bois, semblant indiquer que, là-haut, le boche résiste encore. Comme j'arrive auprès de l'observatoire du groupe lourd, s'offre tout à coup un spectacle tragique. Je vois des blessés qu'on emporte, puis des corps étendus à terre, sous une toile de tente. J'entends des cris étouffés qui montent des entrailles du sol... Un obus vient d'effondrer l'observatoire, et des hommes gisent encore sous les décombres ; des brancardiers, à coups de pioche, cherchent à les délivrer. Voici un corps que l'on retire. C'est Enault qui le transporte, aidé d'un camarade. Barbé ! m'écriai-je, la gorge serrée... Je veux lui parler, savoir où il souffre, mais le malheureux est évanoui, et, tandis qu'on l'emporte, seuls, des sons inarticulés sortent de sa bouche.

Pauvre Barbé, vous étiez l'un des meilleurs d'entre nous, et quand vous apparaissiez, au plus épais de la bataille, avec votre belle humeur et votre joli courage, c'était comme un rayon de soleil qui passait dans notre ciel...

Partout on foule des branches brisées, hachées, émiettées, on marche sur un tapis d'aiguilles vertes, d'où monte une odeur acide qui vous pique la gorge. Des sapins entiers gisent sur le sol, jetés les uns par dessus les autres. Un 105 est tombé sur une casemate de la batterie, effondrant le toit ; un autre a brisé la crosse d'un canon, comme on brise un jouet ! Toutes

les lignes téléphoniques sont hachées, et l'on est sans nouvelle de l'attaque...

Sur la montagne du Linge, maintenant silencieuse, peu à peu l'ombre descend. Dans le ciel, au-dessus de la crête, flotte une grande écharpe mauve...

4-8 août 1915. — L'ennemi lance de violentes contre-attaques sur les positions que nous avons conquises, et jette dans la mêlée une division de la garde. Durant quatre jours et quatre nuits, ce ne sont qu'assauts acharnés, bombardements inouïs. L'ennemi veut nous chasser du Linge. A cette volonté fantassins et canonniers opposent leurs poitrines. Toutes les batteries sont écrasées, le bois est mis en pièces, déchiqueté, les arbres fauchés comme des épis. Devant les canons s'ouvrent des jours qui vont sans cesse s'élargissant, et chaque nuit se passe à tendre en avant des batteries des guirlandes de branches. Dans le bois déchiqueté les casemates apparaissent à nu, et, du Linge, on peut les compter à leurs orifices noirs. Un jour, même, pour atteindre de petits groupes ennemis, embusqués dans les rochers du Lingekopf, on a sorti de sa casemate une pièce de la 29°, et on l'a portée à découvert dans une clairière voisine. Il fallait voir la joie des servants cognant sur du boche, que, pour une fois, ils voyaient de leurs postes, et l'ardeur du pointeur Sanitas à le percer de sa ligne de mire!...

Et là-bas, pour nos fantassins, c'est plus dur encore. Sentinel avancée dans les lignes ennemis, reliée aux nôtres par un unique boyau, sans cesse battu, la montagne du Linge est encerclée de batteries allemandes. De face, de droite, de gauche, et même de derrière, l'ennemi l'enserre dans un étou de feu. Des obus allemands passent au-dessus de nous, venant du Bonhomme, et s'en allant grossir la meute du Linge : phénomène plus étrange encore pour ceux qui, accrochés au flanc de la montagne, voient arriver de la même direction, et parfois ensemble, deux rafales, l'une française, l'autre boche, qui déferlent l'une au-dessus de l'autre ! Et comme toute la position s'étale au vu des crêtes ennemis, les observateurs allemands aperçoivent, comme nous, les petites tentes qui jalonnent, là-haut, nos lignes avancées, et peuvent aisément y diriger leurs tirs.

Du matin au soir, le bombardement se poursuit sans répit. Sur le flanc de la montagne, le feu roule, remonte, piétine. On voit d'immenses pins s'abattre, comme des quilles au jeu de boules. La futaie s'éclaircit à vue d'œil. De-ci, de-là, se dévoile une tache brune, qui indique un P. C., et alors, c'est la curée qui commence... Tous les obus, grands et petits, se ruent sur la proie qui s'offre, et l'abri disparaît, happé par toute la meute affamée. Puis, en attendant la prochaine pâture, la meute se disperse, dévorant tout ce qui se présente, déchiquetant les petites tentes

grises qui se gonflent comme des voiles dans le vent... Sur la montagne ondule toute une mer de fumée, où, de temps en temps, la chute d'un obus vient soulever une vague un peu plus haute que les autres. Au sommet d'un grand arbre sec se balance une capote bleue, projetée par un obus...

Sortira-t-il un être vivant de cette fournaise ? Tandis qu'elle continue à rugir, je pense au frère que j'ai là-bas quelque part dans la tranchée...

Soudain, à droite, s'élèvent des cris déchirants. Un gros obus vient de tomber dans une baraque du camp de Wenstein, où logent des territoriaux du 59°. L'abbé Enault se précipite, car il a entendu l'appel des mourants..

Vers le soir l'orage s'apaise, et le calme renait pour quelques heures. Alors, comme des chauve-souris, les balles se répandent dans la nuit, où leur petit cri aigu bruisse dans le feuillage brun. Puis, un peu plus tard, c'est la montagne qui se réveille, les grenades qui crépitent, les fusées qui s'élèvent, éclairant la mort, les barrages qui crèvent la nuit, et qu'on règle à l'oreille...

Une nuit, comme je faisais les cent pas le long de la batterie, un petit groupe silencieux passé auprès de moi. Des brancardiers portent une civière. A ce moment monte une fusée, qui jette une lueur blafarde, et je vois un mort. « C'est le lieutenant Chardon de la batterie de montagne,

qu'on ramène du Linge », dit un des brancardiers. Il a été tué sur le Lingekopf, où il servait une pièce à quelques mètres du boche. Il avait gravi la montagne en portant le canon sur son épaule. Et, en voyant passer ce corps sanglant, qu'on descendait de son calvaire, je songeais au Christ qui avait porté sa croix...

9 août 1915. — Un 105 est tombé sur la popote. Tout le matériel est en l'air, avec les provisions ! Le cuisinier, jugeant que la maison a un sort, menace de rendre son tablier, si on ne l'évacue pas. Mais le plus comique de l'affaire est que dans la popote il y avait une poule, achetée dans les fermes voisines, et qu'on engrangeait pour des jours meilleurs. La poule a été tuée. Nous la mangerons ce soir.

14 août 1915. — Tout à coup, dans la nuit, un fracas effroyable nous réveille en sursaut. Encore le boche qui fait des siennes ! Sans aucun doute l'obus est tombé dans la batterie. En hâte, je me lève ; je vais voir. Dehors de grosses gouttes de pluie commencent à tomber. A peine ai-je fait quelques pas, que je rencontre le brigadier téléphoniste. Il vient m'avertir que la foudre est tombée sur l'abri téléphonique. Heureusement tout le monde est indemne, mais le choc a été si rude, paraît-il, que chacun en est resté tout étourdi. Je le vois lui-même qui titube sur ses jambes !.. « Mon capitaine j'aime mieux un 210,

c'est plus franc ! » — « Voilà un genre de marmite qui manquait encore à ta collection, mon brave Renault !... »

A la guerre, on s'habitue à négliger tous les éléments, qui ne sont pas déchaînés par l'homme. Les forces naturelles ne comptent plus, et lorsqu'elles se manifestent, c'est tout juste si on ne les accueille pas par des sarcasmes. Leurs victimes passent inaperçues dans la foule des autres. Peut-être aussi, par une loi de compensation, ou par une sorte d'élégance, la nature se montre-t-elle plus clémence envers tous ces pauvres bougres, qui vivent à son contact, et, souvent même, cherchent asile dans son sein...

Comme je rentrais me coucher, je vois arriver des caissons. « C'est le ravitaillement ? » — « Oui mon capitaine ». — « Eh bien ! Lintier, les boches vous ont laissé passer ? » — « C'est tout juste. Quelques instants avant notre passage, ils ont marmité le carrefour au bas du Lac Blanc. Un muletier, qui passait, a été tué avec son mulet. Nous avons rangé le corps sur le bord de la route, pour éviter que, la nuit, les convois ne l'écrasent. »

Besogne obscure, s'élevant souvent jusqu'au sacrifice, que celle de ces ravitaillieurs, qui s'en vont, la nuit, par tous les temps, sur les chemins battus, où les pousse la grande ombre du devoir... Le petit muletier, il est tombé seul dans la nuit noire, sans un camarade, qui l'ait pris par le bras, avant de mourir, lui ait dit seu-

lement « pauvre vieux »... Lui aussi il allait ravitailler quelque part. Il est passé quand même au carrefour battu, parce qu'on lui avait dit d'aller là-bas. Personne n'a vu son joli geste. Demain, peut-être, on le portera absent...

16 août 1915. — Ce matin, à côté des pièces, devant les servants alignés, j'ai remis quinze croix de guerre à ma batterie. J'ai même décoré un canon, car la première pièce de la 29^e, sous les ordres de son chef, le maréchal des logis Belivier, vient d'être citée à l'ordre du régiment, pour le tir hardi qu'elle a exécuté l'autre jour à découvert. Aussitôt, du peloton de pièce, un graveur a surgi, et, en quelques instants, une croix de guerre était gravée sur le manchon du canon...

17-18 août 1915. — Nous continuons à attaquer, car l'ennemi se maintient sur la crête du Schratzmoennelé, ainsi qu'au Barenkopf, d'où il domine les positions que nous avons conquises sur le Linge. Il faut, une fois pour toutes, lui arracher les observatoires, d'où il plonge encore sur nos lignes.

La 28^e, qui n'avait plus qu'un bois pelé devant elle, s'est divisée en deux sections, dont l'une s'est portée à droite de la 29^e, au-dessous de mon observatoire. Cette section a été mise, pour l'opération, aux ordres du lieutenant Debrouse, qui la commande à côté de moi. A peine a-t-elle

ouvert le feu, qu'elle est violemment prise à parti. Un 150 s'abat sur une de ses casemates, tuant le chef de pièce, et brisant le canon. L'autre pièce continue le feu, attirant sur elle tout le bombardement, dont la fumée s'engouffre dans mon observatoire. Mais, tout à coup, une lueur jaillit, un schrapnell, pénétrant par l'embrasure, vient briser la planche, à laquelle nous nous accoudons, Debroise et moi. Quelques instants après, c'est un sapin qui dégringole au-dessus de notre tête, sapé par un obus ! « Qu'est-ce que le boche nous passe » ! dit Debroise.

Du côté des batteries, c'est le même démon déchaîné. De là-bas, parfois, un morceau de sapin vient pirouetter devant nous. Il y a donc encore des arbres dans ce bois ?

L'attaque finie, enjambant à grand peine tout le fatras de branches, amoncelé autour de l'observatoire, nous remontons aux batteries. Devant elles, le bois, déchiqueté, git tout entier sur le sol. On n'aperçoit même plus le chemin qui passait derrière les pièces, tant il ressemble au reste... La nuit venue, il faudra se remettre au travail, rétablir les masques, refaire des haies artificielles, les dernières peut-être, car bientôt les matériaux feront défaut. A travers le bois mis à nu, le Linge, lui aussi, apparaît comme une grande chose grise et pelée...

Les renseignements commencent à arriver. Nous tenons le collet du Linge et la crête du Schratzmoennelé jusqu'aux carrières, d'où

l'ennemi n'a pu être délogé. Les Allemands auraient eu des pertes sévères ; un officier, qui a été fait prisonnier vers le collet, déclare être le seul survivant de sa compagnie.

On a rarement vu, il est vrai, des prisonniers qui n'étaient pas les derniers survivants de leur compagnie ! . . .

21 août 1915. — Je vais avec Debroise rendre visite au Linge. Pour franchir le ravin, deux boyaux, aujourd'hui, s'offrent aux visiteurs. L'un est enfilé par le canon, l'autre par la mitrailleuse. En artilleurs, nous choisissons le premier, et réussissons à passer entre les coups. Nous voici au pied du Linge. Devant nous se dresse l'image du chaos. Dans la montagne abrupte l'obus a mordu, taillé, creusé sans pitié. Sur la pente jadis uniforme se sont produits des trous géants, des éboulements, des solutions de continuité. Partout des sapins fauchés, des amas de branches qui obstruent le passage, des fils de fer tendus au jour le jour, pour protéger le terrain péniblement conquis ; partout des débris d'armes, des baïonnettes rouillées, des effets en lambeaux, des équipements abandonnés, et d'innombrables obus non éclatés ! A travers ce chaos, un boyau, parfois à peine ébauché, conduit en première ligne. Il faut se baisser, ramper même, par endroits. De temps en temps, du Barenkopf, une rafale de mitrailleuse s'abat sur le boyau. Devant les tranchées des cadavres gisent encore, cou-

chés dans les fils de fer, ou recroquevillés dans les trous d'obus. Puis l'ascension continue. A mesure qu'on avance, le boyau devient moins profond. Enfin, on pénètre dans la zone de la dernière attaque, où il semble que les morts vivent encore...

Longeant alors la première ligne, nous appuyons du côté du Barenkopf. A un moment donné, la tranchée aboutit à une sorte de barricade, formée de sacs à terre. « Ils sont là derrière, dit à voix basse l'officier qui nous pilotait, mais ne nous attardons pas, car, au moindre bruit, ils lancent des grenades. » Puis, revenant sur nos pas, nous nous engageons dans un boyau, qui nous conduit devant les fameuses carrières. L'ennemi, qui occupe la lèvre supérieure, a quelques guetteurs tapis au long des pentes. « Si vous voulez ramper de deux ou trois mètres sur ce talus, me dit l'officier, vous apercevrez un petit bouclier. Il y a un boche derrière. Le jour, en général, la lucarne est fermée. Ayez l'œil toutefois... » Saisissant alors le fusil de la sentinelle, je me hisse, sur le ventre, jusqu'à l'endroit indiqué. Voici, devant moi, la petite plaque grise. Oui, le guichet est fermé. Je vais tout de même lui glisser ma carte ! Et dans le judas, comme dans un carton à la foire, je décharge mon arme...

Hélas ! le bouclier, lui, n'était pas en carton, et mes balles s'étaient écrasées sur l'acier !

22 août 1915. — Ce soir, à 6 h. 45, après une préparation d'artillerie, telle qu'on voyait des boches venir se rendre sous les obus, notre infanterie s'est de nouveau portée à l'attaque. Les objectifs étaient les carrières du Schratzmoennelé et le sommet du Barenkopf, où l'ennemi se cramponnait encore.

A la tombée de la nuit, toute la montagne est à nous.

La montagne, baptême du sang de la division...

Avec l'aide de quelques unités de la 66°, nos régiments, nos bataillons, ont gravi le dououreux calvaire. Aux ronces du chemin ils ont laissé leur chair, cette chair toute palpitante, qui rêvait d'immortels assauts. Voici toute cette jeunesse fauchée... Quelques-uns seulement sont arrivés jusqu'au saite, et ceux-là, en regardant au-dessous d'eux, ont aperçu toute la trainée des corps sanglants. Mais, en levant les yeux, ils ont vu le ciel bleu d'Alsace, quelques-uns, peut-être, ont aperçu, par delà les monts, la plaine frémissante... Alors ils ont compris tous ces sacrifices, et leur pensée est retournée chercher les morts, pour leur montrer cette terre promise, qui s'ouvrait devant eux. Et tous, les vivants et les morts, d'un même élan, lui ont tendu les bras... A ceux qui sont parvenus jusqu'en haut, les morts ont dit : nous vous avons aidés à monter la côte, et, maintenant, à vous de dévaler, par les chemins fleuris, vers

la plaine dorée, vers l'Alsace qui vous attend...

23 août 1915. — On apprend que la division va être relevée...

Allons, montagnarde, ton sort sera de monter les côtes ! A d'autres la descente. Tu seras le cheval de renfort, qu'on dételle en haut de la montée, et qu'on renvoie en bas chercher les autres...

24 août 1915. — Aujourd'hui, les hommes de la batterie m'ont offert, en témoignage de leur dévouement, une petite croix de la Légion d'honneur. Ils ont eu la pensée touchante de me la remettre le jour anniversaire de notre baptême du feu. Je la garderai, comme une relique, car c'est tout le cœur de la batterie qui s'est donné avec elle...

5 heures du soir. — Un coup de téléphone nous apprend la victoire navale, que les Russes viennent de remporter sur la flotte allemande, et prescrit à toutes les batteries du Linge de tirer, à une heure fixée, une salve d'honneur.

A la tombée de la nuit, ces salves sont parties, toutes ensemble, comme les fusées d'une grande gerbe. Pendant ce temps nos chasseurs, dans les tranchées, entonnaient la Sidi-Brahim !...

Le boche est resté coi.

25 août 1915. — Les ordres de relève sont

arrivés. Le groupe doit quitter ses positions dans la nuit du 27 au 28, et rejoindre les échelons, où des instructions lui seront données. Les premiers permissionnaires s'acheminent vers le Col du Louchbach.

27 août 1915. — Les batteries, tout à l'heure, vont rouler vers d'autres destinées. Elles vont quitter cette terre d'Alsace, où elles avaient pénétré il y a deux mois, le cœur battant d'enthousiasme. Elles vont gravir dans d'épaisses ténèbres la route descendue dans la splendeur d'une nuit d'argent, alors que, devant elles, l'avenir s'ouvrait comme ces blondes clartés, dans lesquelles elles s'avançaient. Elles vont quitter ce petit bois pelé, meurtri, empesté, qu'elles avaient trouvé tout fleuri, et dans lequel elles avaient vécu de si durs moments...

Comme le jour tombait, je voulus jeter sur le Linge un dernier regard. Dans le crépuscule violet, la montagne, avec ses chicots et ses moignons, ressemblait à un grand cimetière, tout hérissé de croix. Qu'étaient devenus les grands pins, l'orgueil de ces monts ? Sur l'un d'eux se balançait une dépouille humaine, comme si la nature eût voulu associer dans un même symbole tous ces beaux hommes, tous ces grands arbres fauchés ensemble...

28 août 1915. — Du Louchbach, je roule vers

la gare voisine, d'où un train me conduira auprès des miens.

Huit jours de vie de famille, puis on reviendra pour une autre attaque!...

C'est drôle la guerre, tout de même !

CHAPITRE IV.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

7 septembre 1915. — Journée grise d'un retour de permission...

On a beau vouloir « crâner » à la gare, en attendant le départ ; quand le train démarre, qu'on envoie de la main un dernier adieu à ceux qu'on laisse là, et qu'on ne reverra plus peut-être, ça vous secoue tout de même !

Et l'heure qui suit, on la passe comme une brute, affalé dans son coin, à voir défiler des choses vagues, des choses grises comme ses pensées... .

Je débarque à Rosières-aux-Salines, petite gare de la ligne Epinal-Nancy, où le groupe est au repos depuis son retour d'Alsace. « Eh bien ! quels sont les tuyaux de l'arrière, s'écrient les camarades, en se ruant sur le pauvre permis-
sionnaire ? » « Comment, vous ne savez pas ? La grande offensive de Champagne... On ne parle

que de ça à l'arrière. Il paraît que ça va être épantant! » Et je raconte ce que j'ai entendu. Que ne dit-on pas à l'arrière? Je cite des mots de Joffre, de nos généraux... C'est effrayant ce qu'à l'intérieur on fait parler nos grands chefs! « D'abord, pour moi, déclare le sous-lieutenant Gailledrat, tout ça c'est des histoires de femme!... »

26 septembre 1915. — On s'arrache les journaux qui annoncent le déclanchement de la fameuse offensive. Partout, dans la rue, se forment de petits groupes qui commentent le communiqué. « Tu parles d'une purge... 10,000 prisonniers! » — « Dis donc, vieux, ce qui z'ont dû être gourde, eux autres, de se faire chauffer à leurs pièces par les poilus! » Et aussitôt les stratèges se réunissent. « Moi d'abord, si j'étais Joffre »... — « T'as le temps, pour le quart d'heure t'es encore 2^e bibi », lui rétorque un petit gros, qui déchaîne l'hilarité générale. — « Dis donc, de c't'affaire là, on pourrait bien, nous autres, mettre à vite les voiles », ajoute quelqu'un d'autre, qui pourrait bien avoir trouvé le mot de la situation! — « Aussi les gars, propose un sage, si on veut boire encore un litre, on fera bien de ne pas trop tarder!... » Et à peine cette forte parole est-elle dite, que le petit groupe s'engouffre chez un mastroquet...

Telle est, entre les poilus, la conclusion à laquelle on arrive en général!

27 septembre 1915. — A sept heures du matin, la 29^e, qui a revêtu son accoutrement de guerre, quitte Rosières pour gagner le quai d'embarquement d'Einvaux. Les deux autres batteries, parties dans la nuit, roulent déjà vers la Champagne.

A 13 heures, le train démarre aux acclamations de tous. Les hommes chantent à tue tête, comme s'ils partaient pour Berlin...

28-29 septembre 1915. — A 9 heures du matin, arrivée en gare de Châlons. Débarquement sous une pluie torrentielle. Puis, défilant à travers la ville, où règne une agitation fiévreuse, la batterie prend la grande route de Suippes. Elle doit rallier le groupe au mont Frenet, entre Châlons et Suippes.

Dans l'immense camp en vain le touriste chercherait-il un mont, mais le militaire aperçoit, au voisinage de la route, une légère ondulation dans laquelle il a reconnu le mont Frenet. C'est là, au fond d'une étroite lande, que la 29^e retrouve ses deux sœurs.

Sur la grande route roule un flot ininterrompu de convois. Les troupes à pied, montant vers la bataille, cheminent sur des pistes de chaque côté de la route.

Dans la soirée, distribution de casques. Les premiers casques de la guerre ! Chacun pêche dans le tas. On voit sortir des poches quelques morceaux de verre ébréché, derniers vestiges de coquetterie, dans lesquels chacun contemple sa

nouvelle coiffure. En attendant la bataille, les hommes ont déjà trouvé son emploi. « Si ça protège des marmites, comme ça protège de la flotte, c'est une chouette invention », dit un canonnier, qui bat la semelle avec un camarade, son casque enfoncé jusqu'aux oreilles, et le dos recouvert d'un sac à distribution !

La journée se passe à attendre. Vers le soir, comme la pluie tombe toujours, on allume quelques feux, autour desquels se forment des cercles sympathiques. Là, les tuyaux partent en gerbes compactes, car rien ne fait monter, comme l'air chaud, cette petite chose légère et vaporeuse qu'est le tuyau !

« Vous savez, les copains, qu'y a toute une division de cavalerie boche encerclée dans un bois. Les artilleurs ont la défense de tirer dessus, parce qu'on veut avoir les chevaux vivants. C'est certain, je le tiens d'un caporal du 114^e qu'est mon pays ». — « Les gars, reprend un autre sur un ton confidentiel, je vas vous dire une chose que je tiens de source sûre, attendu que c'est un pot' du ravitaillement lui-même qui m'y a dit. Depuis hier, l'intendance de la division est établie à Sedan. Et même que le copain m'a ajouté que c'était bien loin, pour s'aller ravitailler!... »

Quelques tentes sont montées pour la nuit, et les cercles se resserrent autour des feux, où les tuyaux continuent leur fantaisiste ascension.

A 3 heures du matin, alerte. En hâte, on

démonte les tentes, on refait les paquetages, on attelle. Puis on attend. Une heure, deux heures se passent. Toujours pas d'ordre. Le jour se lève, humide et gris. Sur les crêtes se dessinent quelques sapins étiques, auxquels se déchirent des nuages, qui rasent le sol. Sur la route, c'est le même flot qui roule, les mêmes gerbes de boue qui vous aspergent...

Le groupe attend, tout attelé, jusqu'à 3 heures de l'après-midi. C'est alors seulement que lui parvient l'ordre de se porter en avant. Les batteries marchent en bataille à travers la lande, largement espacées, se dirigeant sur le clocher de Suippes. Devant elles, nos saucisses, alignées, se balancent dans le vent, comme des ballons d'enfant au bout de leur ficelle. A l'horizon crèvent, ça et là, de petits flocons blancs, qui s'émettent dans le ciel. Sur la route, le grand flot gris déferle toujours...

Bientôt on arrive devant Suippes. Les batteries, rejoignant alors la route, pénètrent dans le bourg, encombré de troupes. Ça et là des ruines, encore fumantes, indiquent que l'ennemi tient le village sous son feu. Au sortir de Suippes, nous croisons une colonne de prisonniers, escortée par des cavaliers. Au bord de la route, les faisceaux formés, des Marocains, l'œil farouche, regardent passer les boches. Leurs officiers ont peine à les contenir. L'un d'entre eux, un grand diable, gesticule, brandissant un couteau. Son capitaine le retient par le bras. « Il veut tran-

cher la tête au grand, qui a des lunettes » ! me dit l'officier, comme je passe devant lui...

Puis on longe la route de Souain, on passe sous une saucisse, qui étale dans les airs son ventre violacé, tout ridé par le vent. Enfin, à mi-chemin, peut-être, entre Suippes et Souain, un officier d'état-major vient arrêter le groupe. Il faut décliner ses noms et qualités. « Groupe du 44, 129^e division ? qu'est-ce que c'est que ça ? » Après qu'on eût parlementé quelque temps, il fut décidé que le groupe irait bivouaquer à la cote 165. C'était une manière polie de se débarrasser de nous. J'ai remarqué qu'à la guerre, quand on ne savait pas quoi faire d'une troupe, on la collait au bivouac !...

Nous voici donc ce soir dans un autre boqueteau... En attendant les événements, on a dressé les tentes, défait les paquetages, sorti les marmites, car, chacun le sait, rien ne dure tant que le provisoire ! Devant nous s'étale une crête, striée de longues raies blanches, où fourmille toute une ruche humaine. De temps en temps, on y voit éclater un fusant. C'était la 1^e ligne allemande, avec ses tranchées creusées dans la craie. Et ces hommes penchés sur ce sol bouleversé, ce sont des territoriaux, qui nettoient le champ du bataille et enterrant les morts.

Pendant ce temps, nos chefs frappent de porte en porte pour offrir nos services. Tout à l'heure, il était convenu que le corps colonial nous embaucherait. A présent, c'est un autre. Ainsi

nous passons de main en main, en attendant que s'engage notre infanterie. De temps en temps un grand bruit métallique passe au-dessus de nos têtes, et là-bas, du côté de Suippes, crève un gros nuage noir, qui tourbillonne au-dessus du village...

1^{er} octobre 1915. — 2 heures de l'après-midi.

Nouvelle alerte. On appelle les reconnaissances. En hâte chacun fait seller son cheval, et le petit groupe s'élance au galop sur la lande. Il se dirige vers la crête blanche, qu'on aperçoit là-bas, il franchit nos anciennes tranchées sur des ponts improvisés, qui fléchissent sous le poids des chevaux. Puis il pénètre dans la zone, où se sont abordées les deux infantries, et alors défile l'effroyable cortège des cadavres. Ils sont là, des gris, des bleus, dans la pose où ils sont tombés. Quelques-uns tiennent encore en main leur fusil ; d'autres ont trébuché dans leur course, les genoux piqués en terre, les mains à plat sur le sol : on dirait qu'ils vont repartir. Dans la tranchée béante des corps à corps semblent continuer... Un peu plus loin, devant un petit bois, tout un rang bleu a été fauché ; on voit encore, à la lisière, la sinistre machine qui git brisée sur son trépied. Parfois, en passant à côté d'un cadavre, nos chevaux font un écart, comme s'ils appréhendaient un geste de ces hommes immobiles... De temps en temps, une volée d'obus vient cingler un de ces petits bois, où il

n'y a que des cadavres, et sur la mort continue à passer le souffle de la mort...

Le groupe se porte de boquetau en boquetau, pauvre épave de vie tourbillonnant à travers l'immense champ de mort ! On lui avait dit d'aller, là-bas, relever des batteries du 47°... Où étaient-elles ces batteries ? Où passaient nos lignes seulement ? Jusqu'où pouvait-on aller ainsi ? On avait franchi déjà plusieurs lignes de tranchées, et voici maintenant qu'on chevauchait dans l'espace libre. Seul, ça et là, un boyau continuait vers l'avant, un boyau qui reliait sans doute d'anciennes positions ennemis. Un peu plus loin, nous arrivons auprès d'une carcasse de bâtiment. « La ferme des Wacques », nous dit un fantassin. Nous sommes sur le bon chemin. Bientôt, nous franchissons un deuxième dédale de tranchées, où la lutte dût être acharnée. Partout des armes, des équipements, des havresacs, des chargeurs, des bandes de mitrailleuse, qui traînent pêle-mêle dans la boue. Autour d'un boquetau le réseau est intact, mais voici, un peu plus loin, la brèche par laquelle durent s'engouffrer nos vagues d'assaut. Ça et là, au fond de la tranchée, apparaît un abri souterrain, où l'on descend par un escalier. Un peu plus loin, c'est un élégant chalet, avec un balcon orné de fleurs grimpantes. « Villa Barbara ! » Le logement d'une grosse huile, sans doute. Combien de bouchons de champagne ont dû sauter là, à la santé du Kaiser ou du Waterrhein ?

Enfin, resserrée entre deux lisières de bois, dont l'une est suivie par un long boyau, voici une lande nue qui s'allonge jusqu'à la crête d'horizon. C'est là que sont les batteries, que nous devons relever.

La nuit venue, le groupe s'achemine vers la position, laissant ses échelons à la ferme des Wacques.

2 octobre 1915. — Ce matin, dès l'aube, je me rends à l'observatoire de première ligne. Je longe le petit bois qui monte à la crête, et dont l'ombre matinale vient lécher le milieu de la lande. Derrière moi s'allonge l'immense plaine, ça et là striée de raies blanches, qui ressemblent à des flots immobiles...

Ah ! cette terre aride qui sent la petite fleur sauvage, cette steppe navrante, où il ne pousse que de pauvres sapins, malingres et tordus ; ces grands horizons ondulés, où courent de longs et minces boqueteaux, pareils à des rubans, qui relient les crêtes successives ; ces landes brunes, qui s'allongent à perte de vue, serrées entre deux lisières, comme des canaux entre leurs berges !...

Petits sapins à l'âme mélancolique, comme ces pauvres enfants qui ont mené la vie rude, et n'ont pas eu de parents riches pour les choyer, chacun de vous a lutté pour grandir, et de cette lutte vous avez gardé un peu l'air de souffrir toujours ! Vous êtes sur ce sol aride ce qui a poussé quand même, vous êtes un geste de vie parmi toutes ces choses mortes, et vivre c'est

encore de la beauté!... A travers vos branches rudes, il souffle un air robuste et sain, il monte un éternel murmure, qui ressemble au bruit de la vague, et plus d'un Breton, la nuit, à vos pieds, a dû rêver de sa grève...

Sur la crête que j'atteinds, des cimes s'élèvent au-dessus des maigres sapins avoisinants. C'est un bois que l'ennemi avait fortement organisé. On y trouve toutes sortes d'ouvrages, reliés par des tranchées. Dans l'un de ceux-ci le commandant a établi son P. C. Voici, un peu plus loin, une batterie de 15, dont les pièces sont encore tournées vers nos lignes. A côté, d'énormes tas d'obus qui seront déversés sur le boche. En arrière, des abris creusés en sape, confortables logements aux couchettes superposées, comme des cabines de paquebot! Puis, le P. C. du capitaine, pièce vaste et claire, toute tapissée de boiseries. Sur le plancher traînent des cartes postales immondes; aux murs sont crayonnées de grosses Allemandes charnues. Un peu plus bas courrent des galeries souterraines. « On y a trouvé un cadavre de femme, qu'ils avaient laissé en s'enfuyant », me dit un fantassin. Quel drame horrible s'est passé là?... Plus loin, c'est une autre batterie, dont le matériel a été enlevé, et dont les abris témoignent du même luxe. Il s'y trouve même un poulailler, mais les poules ont disparu! Partout des lignes à voie étroite, par lesquelles se ravitaillaient leurs batteries.

Ah ! les cochons, ils s'étaient installés là pour longtemps !

Arrivé au bas de la lande, je me dirige vers un boqueteau, qui s'allonge vers la crête suivante, et doit conduire à l'observatoire. A la corne de ce boqueteau, sous l'ombre étique des sapins, repose un petit cimetière. Chaque tombe porte une croix de fer. Que de héros qui dorment !... Un peu plus loin, dans le même bois, gisent des cadavres réséda, moins fortunés que leurs voisins...

Tandis que je longe la lisière, des volées d'obus passent au-dessus de ma tête, et vont s'abattre dans le grand bois, vers la batterie, que le boche ne se résigne pas à nous abandonner ! L'une d'elles, plus courte, tombe dans le petit cimetière. Se refuseraient-ils aussi à nous laisser leurs morts ?

Après une autre lande, où nos compagnies de deuxième ligne creusent des tranchées, voici un petit bois haché par les obus. C'est là qu'est l'observatoire. A vrai dire, on n'y voit pas grand chose, car le terrain en avant est coupé d'autres boqueteaux, qui se projettent les uns sur les autres. Pour mieux voir, je descends à la tranchée de première ligne, qui passe un peu plus bas. Le commandant de compagnie, auquel je rends visite, m'explique que l'ennemi résiste dans une dernière tranchée à contre-pente, sur laquelle est venue se briser l'attaque du 25 septembre. De nos lignes cette tranchée est invisible. « Mais ceux-ci l'ont vue »,

ajoute l'officier, en me montrant la ligne de cadavres, qui jalonnent la petite crête, en avant de nous...

3 octobre 1915. — Partout arrivent de nouvelles batteries pour l'attaque, qui doit avoir lieu le 6 octobre. Il y en a même une, qui vient s'installer juste derrière nous, braquant ses canons au-dessus des nôtres. Tout à l'heure, par dessus nos têtes, bondiront des rafales endiablées.

Ah ! les aurait-on traités de fous ou d'assassins, les commandants de batterie, qui, avant la guerre, dans ce même camp, auraient voulu tirer ainsi par dessus les camarades ! Mais la guerre est arrivée, et bien des fous sont devenus des hommes de génie !...

Des voisins plus gênants, par contre, que ces mortiers de 240, qui viennent s'établir à côté de nous ! Ils arrivent avec leurs plate-formes, leurs madriers, leurs grandes bâches vertes. On dirait un cirque qu'on déballe !

Car c'est demain la foire...

4 octobre 1915. — Toute l'artillerie, comme une mer déchaînée, gronde depuis ce matin. Pendant deux jours et deux nuits, la grande marée de feu roulera là-bas, et alors, sur la grève piétinée par le flot, l'infanterie s'élancera... Les groupes de 75 ont pour mission d'ouvrir une brèche dans le fameux réseau, où se sont brisés les derniers assauts. Au-dessus de nous, à inter-

valles réguliers, claquent, comme de grands coups de fouet, des rafales qui bondissent entre les nôtres.

Ce soir, d'un bout à l'autre du front, palpite une immense lueur. De la nuit entr'ouverte monte une clamour ininterrompue, et le sol tremble, comme si des milliers d'escadrons chargeaient dans la plaine...

6 octobre 1915 : 3 h. 1/2 du matin.

Je mets le nez dehors, à la porte de ma cagna. Dans la nuit fulgurante mille canons vomissent la mort. Le feu roulant est déchaîné, et sa violence croitra d'instant en instant jusqu'à 5 h. 20, heure à laquelle l'infanterie doit se porter à l'assaut. Toute la plaine gronde comme une mer démontée, qui roulerait là-bas... Mais, voici que d'autres flots montent en sens inverse, et les deux courants, s'affrontant, se brisent avec un cri rageur. L'ennemi, sentant l'imminence de l'attaque, a déchaîné ses barrages. Devant moi des rafales de 15 et de 21 balayent la lande obscure, tandis que, sur les cimes violettes des sapins, les fusants crèvent en globes de feu. Dans la nuit palpitent de grands souffles, battent d'immenses ailes noires, qui vous frôlent en passant...

Et maintenant il faut aller là-bas. Il faut sauter dans ce gouffre béant, qui vous happe déjà. Il faut être en place quand l'attaque partira.

4 heures. — Il est temps de partir. Dans une nuit pareille, on ne va pas vite, on n'arrive pas

toujours... Me voici sur la lande sombre. Devant moi, par saccades, la nuit s'ouvre et se referme. Je me dirige sur la cime des grands sapins, dont la silhouette noire jaillit à chaque éclair. Mais plus d'un obus me fait dévier de la ligne droite, et ma démarche doit être, j'imagine, un peu celle de l'ivrogne !... Puis j'arrive au grand bois, je descends dans la tranchée, qui tortille à travers les sapins. Autour de moi, des arbres gémissent, se balancent, puis on entend leurs grands corps qui s'abattent.... La tranchée est obstruée. Il faut remonter, marcher en plein bois. Ensuite, c'est le ravin qu'il faut franchir à travers le barrage, la lande sur laquelle les rafales se ruent en charges folles... Dix fois, vingt fois, je me jette à terre, les éclats cinglent au-dessus de moi. Je suis seul dans la nuit qui rugit, seul avec une petite médaille... J'erre de flot en flot, comme ces épaves ballottées dans la tempête.

Dieu que l'homme est peu de chose !... A mesure que j'avance, une odeur acre me prend à la gorge. On dirait des gaz ! A toutes les horreurs de cette nuit celle-là s'ajouterait-elle encore ?

Me voici devant le petit cimetière. Il me semble entendre, à mon passage, le ricanement des morts ! Je suis la lisière du bois. Au-dessus de ma tête battent de grandes ailes invisibles ; à côté de moi, le flot noir hurle toujours. Ça et là, dans un éclair, jaillit la figure grimaçante d'un cadavre.

Ah ! ces ténèbres qui s'ouvrent et se referment, cette nuit qui se donne et qui se reprend, cette nuit hideuse qui ricane, elle aussi, car elle sait qu'une vie, ça se prend dans un éclair...

Devant moi des ombres cheminent le long du bois. Sans doute de pauvres gueux égarés dans la nuit ! Tout à coup, un globe de feu s'abat sur le petit groupe, je vois des silhouettes qui chavirent, puis la nuit se referme, et je n'entends plus rien, que le cri d'autres obus, qui passent autour de moi. Mais aussitôt jaillit un autre éclair, et j'aperçois un tas informe à quelques pas de moi : des hommes et des mulets gisent les uns sur les autres... L'obus a tout fauché.

A l'horizon se forge une barre rose. C'est le jour qui se lève. Une sorte de brouillard flotte au ras de la lande, et ce brouillard pique atrocement les yeux. Un homme, que je croise, a son masque au visage. Au bord du bois, à quelques pas de l'observatoire, git un fantassin, le crâne vidé...

9 heures. — Le bois de l'observatoire n'étant plus tenable, j'ai fait creuser en pleine lande, au ras de la crête, une petite tranchée dans laquelle je me tiens accroupi, à côté de mon téléphoniste, et d'où je dirige les tirs du groupe... Devant nous le drame se déroule. Des torpilles tourbillonnent au-dessus du ravin, devant lequel sont encore nos premières lignes. Rasant la petite crête, au-dessus de nous, des obus

vont s'abattre par volées sur les boquetaux voisins. Sur la lande, qui nous environne, s'élèvent de grands panaches noirs: on dirait une cité d'usines!

13 heures. — Dans un boqueteau qui s'étage devant moi, j'observe tout à coup des mouvements. D'une crête voisine, des hommes, un à un, se jettent dans le bois. Ils sont coiffés du casque, et leur équipement ressemble au nôtre. Je vois briller des quarts, suspendus à la courroie du bidon. Seraient-ce des Français? Pourtant le bois est bien dans les lignes ennemis! Mais ces casques, ces quarts pareils aux nôtres?... Le doute est angoissant. Et, pendant ce temps, la course continue. Si c'était une contre-attaque boche qui se prépare! Ah! comment savoir! Je bondis au téléphone, j'appelle l'infanterie. Par miracle la ligne marche, et bientôt j'ai la certitude que ces hommes sont des boches... A moi la 29^e!...

Il y a longtemps que je n'ai eu un pareil objectif au bout de mes canons! Je téléphone qu'on y aille de tous ses muscles... Quelques instants après, une bordée d'explosifs s'abat sur le bois, le piétine, le hache, le dévore. On voit les boches se précipiter vers des abris voisins. La bête traquée rentre dans sa tanière. Elle y crèvera. Alors, saisissant l'écouteur, je commande un tir à gaz, et, bientôt, je vois une nappe verdâtre flotter au-dessus des abris. Par un tir continu la batterie fait pénétrer

sous terre le poison, tandis que d'autres pièces, chargées en explosifs, montent bonne garde à l'entrée des abris, fauchant tout ce qui essaie de sortir...

Ce soir, comme je rentre au groupe, circulent sur l'attaque les tuyaux les plus fantaisistes. Nos voisins de droite se seraient portés jusqu'à la Py... Mais hélas, au dire des blessés qui passent, il faut en déchanter. A gauche, on est toujours devant l'épine de Vedegrange, comme nous devant la fameuse tranchée, mordue seulement en quelques points.

Ah ! les bandits ! Depuis nos derrières attaques, ils n'avaient pas chômé, et derrière cette tranchée, soit disant la dernière, combien d'autres avaient-ils creusées !...

10 octobre 1915. — Le groupe se creuse des abris, car, sur sa lande nue, les avions ne tarderont pas à le répétrer. Auprès des pièces s'allongent dans le sol crayeux de grandes saignées blanches, qu'on recouvre, au fur et à mesure, de branches vertes. Puis, peu à peu, les tranchées donnent naissance à des abris, que chaque pièce se flatte de creuser plus profonds que les autres. On cite comme modèle l'abri de la première, qui semble défier toute concurrence ! On y descend par une échelle, qui, chaque jour, laisse un de ses barreaux à la bataille !

Surl'alignement des pièces, à la lisière du bois, se trouve la cagna des officiers, un ancien P. C.

boche, dont l'ameublement a suivi la vague d'assaut, ou tout au moins celle des nettoyeurs ! Il y reste un poêle, dont les occupants s'étaient déjà munis en prévision de l'hiver. Je doute que ce soit nous qui l'allumions ! Nous autres, les errants.....

11 octobre 1915. — Nous partons, Debrouise et moi, régler un tir en première ligne. Quelle vie nos fantassins mènent là-bas, depuis la dernière attaque ! C'est la même tranchée qui sert aux deux adversaires. Car les nôtres ont pris pied, en plusieurs points, dans la tranchée allemande, sans que l'ennemi consente à l'évacuer. Alors, depuis ce temps-là, c'est la vie commune, sinon la vie de famille ! Une simple traverse de sacs à terre sépare le côté français du côté allemand. Ici les places de coin ne sont pas les plus recherchées, car les petits cadeaux, qu'on s'envoie de part et d'autre, ne sont pas de ceux qui entretiennent l'amitié !

Pour l'artilleur qui veut régler son barrage, le phénomène est plus curieux encore, car le terrain est tel, qu'il doit, à cet effet, se porter en avant de la tranchée. Là seulement, en se retournant, il aperçoit les fils de fer allemands. Nous voici donc tous deux, rampant, avec notre brigadier de tir, sur ce sol déliquescient d'un lendemain de bataille ! A droite, à gauche, devant l'invisible réseau, des corps sont étendus, déchiquetés par les balles. Enfin, nous

découvrions les premiers fils de fer. Le brave Loisel, déroulant à mesure le fil sous son ventre, nous a reliés à la batterie. On chuchotte dans l'appareil, pour ne pas être entendu de l'ennemi, et, un à un, les obus arrivent, comme tirés par le fil...

Ah! le petit frisson qui vous chatouille, lorsque, ayant appelé l'obus, vous entendez son souffle qui se rapproche, accourt, vous rase comme une flèche, et que, relevant la tête, vous apercevez deux grandes ailes noires, qui rebondissent devant vous ! Le tireur sait que, s'il se trompe d'un seul cran de hausse, il tuera ses deux officiers...

Mais le boche, qui a l'oreille fine, a entendu nos voix, et voici que son tir, à lui aussi, se déclanche. Un par un ses obus viennent frapper la tranchée derrière nous. Les feux se croisent au-dessus de nos reins... A quelques brassées de là, c'est la mort. Comment sortir de cette impasse ? Le tir boche continue sans arrêt, nous coupant toute retraite. Nous sommes à la merci d'une patrouille. Avons-nous seulement nos revolvers ? La situation est angoissante...

Peu à peu, cependant, les coups s'espacent. Peut-être avons-nous le temps de passer ? D'un bond, nous gagnons la tranchée, mais à peine l'avons-nous atteinte, que déjà siffle un nouvel obus... Ah ! sentir qu'on ne peut plus l'éviter, qu'il accourt, qu'il est là... Ah ! l'instant

effroyable où le corps se raidit, comme pour refuser la mort...

Que s'est-il passé?

Quelle force soudaine m'a envoyé rouler au fond de la tranchée, et quelle main amie me relève, me prend par le bras, m'entraîne hors de ce mauvais lieu?...

13 octobre 1915. — Splendide matinée d'automne. Dans le soleil les avions scintillent comme des libellules. Quelques-uns égrènent à travers le ciel bleu une imperceptible trainée d'or, qui doit être l'écailler de leurs ailes...

Mais voici que là-bas, au-dessus des lignes, se livre un combat acharné. Deux avions se poursuivent, s'atteignent, piquent l'un sur l'autre, s'échappent d'un coup d'aile... La mitrailleuse crétète, égrénant ses notes claires dans la brume du matin. Tout à coup une flamme jaillit dans le ciel, et l'on voit descendre une hélice de feu. L'autre avion, plongeant vers le sol, où gît son adversaire, tire une dernière salve, pour lui rendre les honneurs.

14 octobre 1915. — On vient d'arrêter deux espions dans une division voisine. Déguisés en officiers français, ils interrogeaient les hommes des échelons sur les emplacements de leurs batteries. On suppose que ces messieurs ont été déposés la nuit par des avions.

En voilà deux qui ne s'en retourneront pas par la voie des airs!

19 octobre 1915. — Le groupe exécute des réglages par avion sur des nids de batteries signalés dans la région de Sainte-Marie-à-Py. Avant chaque tir, le lieutenant d'Amecourt, notre sympathique aviateur, nous présente les photographies de nos futures victimes, comme, au restaurant, on vous présente un poulet, avant de le découper!...

Peut-être, en face, l'aviateur boche fait-il nos honneurs, à nous aussi, comme cela !

24 octobre 1915. — Ce matin arrive l'ordre de se tenir prêts à partir. Comme toujours, destination inconnue, mais qui, cette fois, a ceci de particulier qu'on ne la connaît pas. Le secrétaire de l'officier d'approvisionnement, lui-même, demeure perplexe. Il y a là quelque chose d'anormal, qui trouble les esprits. Aussi chacun chuchotte-t-il qu'on part pour Salonique au secours des Serbes. Plus on y réfléchit, plus la chose paraît évidente, car enfin, si notre destination était normale, chacun la connaît, et le secrétaire de l'approvisionnement, en particulier, n'aurait pas l'air d'une gourde comme aujourd'hui !

En vérité ces arguments demeurent troublants. Quoiqu'il en soit, il faut se préparer au départ, il faut, une fois de plus, résoudre le problème ardu de faire entrer dans un contenant plus étroit un contenu plus volumineux ! D'autant que notre bien s'est encore accru, pendant

ce séjour, de quelques souvenirs boches! On tient à emporter, notamment, à l'approche de l'hiver, une provision de poèles, qui sera utile dans la plaine du Vardar, où les communiqués annoncent un froid exceptionnel. Il y a aussi les animaux variés, qui sont venus à nous dans cette bataille: un chien, qui a adopté la première pièce, pour le compte de laquelle il a chassé tant de lapins à travers les petits bois ! une mule, fuyant éperdue devant les tirs de barrage, et qui est venue chercher asile à l'échelon de la 29^e, mule hargneuse, à la dent prompte, qui a su trouver parmi nos conducteurs le maître débonnaire qu'il lui fallait...

Chacun était dans la fièvre de cette envolée vers l'inconnu, qui comblait la soif d'aventure inhérente au soldat, lorsqu'un coup malheureux vint frapper le groupe. Un obus de 130, à la suite d'un ricochet inattendu, qui le dévia de sa course, faucha une pièce de la 27^e, tuant et blessant plusieurs canonniers.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, dont la tombe fut creusée au poste même où ils avaient servi, le groupe se met en route.

Il avait l'ordre de se diriger sur Cuperly. Une partie de la nuit il chemina par les landes obscures, entre les bois de sapins, dont les lisières noires lui servaient de repère. Une pluie torrentielle cinglait les ténèbres, et chacun, sur son cheval, allait, le dos courbé, la

tête basse, vers cet inconnu qui déjà perdait de son charme! Il était près de minuit, lorsqu'on arriva à Cuperly. Là on trouva un officier chargé de conduire le groupe à son cantonnement. Il nous arrêta à la corne d'un bois, sur une hauteur voisine. L'ironie fut amère, et le logement vite fait. On alluma de grands feux, et, sous la pluie battante, on attendit le jour.

27 octobre 1915. — A 6 heures du matin la 29^e démarre de son bois pour aller embarquer à Saint-Hilaire-au-Temple. Les deux autres batteries sont parties dans la nuit, la précédant sur le chemin de Salonique, qui paraît de plus en plus devoir être le nôtre.

28 octobre 1915. — « Les montagnes de la Cannebière ! » s'écrie un loustic, en se frottant les yeux. Les Vosges ! riposte tout le train, en voyant se dessiner, dans le jour naissant, la silhouette bleue des montagnes. Et alors se déchaînent des clameurs enthousiastes, qui ne s'arrêteront qu'en gare de Laveline, avec le train... « C'est encore nous ! » s'exclame un poilu, en apercevant, sur le quai, le chef de gare, avec sa casquette blanche et son air solennel. — « On s'en fait toujours pas dans vot' pays ? » lui demande-t-on. Les hommes l'entourent, le pressent de questions. « C'est-y encore à Bruyères que vous nous envoyez ? » Chacun s'imagine que cet homme, qui représente l'au-

torité, dispose de nous à son gré. Mais bientôt arrive le commissaire militaire, qui me remet un papier, où je lis le nom de Corcieux. Ce fut une déception générale.

Ah! Bruyères!...

Au fond de la vallée apparaît la montagne du Hohneck, toute blanche au-dessus de son corsage de bois noirs. L'hiver est déjà sur les sommets...

29 octobre 1915. — Les batteries sont logées dans les baraquements de l'ancienne garnison, où elles voisinent avec le 297^e. Quelques-unes de ces baraques ont servi de bois de chauffage, pendant le dernier hiver, et, à travers leurs murs à jour, on aperçoit le paysage, fort beau d'ailleurs!...

Quant aux officiers, ils se réunissent, le soir, dans un hôtel de la localité, où un bataillon féminin, aux effectifs de guerre, distribue grâces et consommations, aussi frelatées les unes que les autres!..

16 novembre 1915. — Aujourd'hui, grande revue de la division passée par Joffre sur le plateau de Chandrey. Le départ à quatre heures du matin par un solide verglas; la route qui monte, toute droite, et, à mesure qu'on s'élève, la nuit qui pend de chaque côté de la crête. La première halte, les hommes qui battent la semelle. Le jour qui se lève, découvrant l'immense solitude blan-

che. Le soleil naissant, le givre qui pend des arbres, comme de grands doigts roses. La traversée de Granges aux son des trompettes ! Aux fenêtres des femmes en bigoudis et en camisole, qui s'écrient : « Mon Dieu donc ! les petits artilleurs ! » Puis la lente ascension du plateau par la route en lacet, tout le monde à pied à cause du froid. Les canons et leurs six chevaux, qui, d'en haut, ressemblent à des jouets d'enfant, qu'on tire par une ficelle !...

Là-haut, l'inévitable attente des troupes qu'on rassemble trop tôt, et qui sont elles-mêmes en avance sur l'heure fixée ! L'alignement laborieux sur une unité, qu'ensuite on change plusieurs fois de place ; les ordres, les contre-ordres, la cascade des garde à vous pour tous les chefs qui se présentent ! Tout à coup, les clairons qui sonnent, l'arrivée du grand chef, les mains qui se crispent sur la poignée glacée du sabre. Le général qui passe devant le front des troupes, vous dévisage sans vous voir ! La file des militaires à décorer, plantée comme une haie dans la neige. La « roulante » qu'on fait avancer, le cuistot maladroit qui trempe ses doigts dans la sauce, avant de la faire goûter au général !...

Enfin les troupes qui s'ébranlent pour le défilé. Des officiers qui galopent de tous côtés, avec des brassards de toutes les couleurs. Les dernières recommandations. La neige qui botte aux pieds des chevaux, le canon qui demeure en panne, et le reste éperdument lancé à travers le bled nei-

geux, où chacun, sur les coffres, danse une gigue effrenée ! Puis les regards qui, ne sachant auquel se donner des deux chefs qui se font vis-à-vis, finalement se fixent sur la croupe du porteur de derrière !

Malgré tout les félicitations du grand chef...

Ensuite le retour ; la halte avant le village. Sur le pas des portes, les mêmes femmes qu'aux fenêtres ce matin, avec leurs faux cheveux. Enfin, la rentrée à Corcieux, à dix heures du soir, les trompettes sonnant à pleine gorge. Le cantonnement tout noir, avec quelques lueurs discrètes qui filtrent derrière les volets de l'hôtel du Commerce ! ...

20 novembre 1915. — La petite vallée dort ensevelie sous la neige, au pied des grandes montagnes blanches. Il gèle dur. De longues aiguilles de glace pendent des abreuvoirs, léchés par tous les chevaux qu'on mène boire. Des batteries de montagne, qui descendent d'Alsace, défilent dans le bourg avec leurs mulots, qui plient sous les bâts. Elles partent pour la Serbie. En les voyant passer, on songe à l'horreur que doit être la retraite d'un peuple en plein hiver, dans des montagnes perdues, sur des pistes couvertes de neige...

En attendant les prochains combats, les officiers du groupe se livrent aux sports locaux. On voit chaque jour notre cher toubib, le docteur Goiffon, s'en aller, armé d'une longue paire de

ski, vers les horizons blancs. C'est un débutant, mais il a la foi. Il sait terminer un parcours sur son derrière...

Devant nous se dresse la grande muraille des Vosges, franchie de loin en loin par un avion, qui apporte, sur ses ailes, un rayon du soleil d'Alsace...

CHAPITRE V

LES COMBATS DU VIEIL-ARMAND

3 décembre 1915. 11 heures du matin. — Dans la cour du quartier, le groupe, alerté, ses bagages chargés, attend, dans la tempête, l'heure du départ.

Où l'appelle-t-on ?

Pour le voir passer, la population de Corcieux est accourue à la sortie est du bourg, car elle sait, elle, qu'il doit prendre la route de Gérardmer. Et, en effet, voici qu'il traverse le petit village de Gerbepal, et bientôt pénètre dans la forêt. Puis la colonne, ruisselante, défile dans Gérardmer, et, par une route pittoresque, qui serpente parmi les grands pins sylvestres et les roches moussues, s'élève au-dessus du lac, pauvre chose grise, toute chiffonnée par la pluie ! Elle franchit le col de la Grosse Pierre, d'où elle n'aperçoit en bas qu'une mer de nuages, avec un coin de vallée qui émerge, ça et là, comme un îlot. Puis elle aborde la longue descente en

lacet, qui conduit à la Bresse, et baigne peu à peu dans la nuit. Au fond de la vallée, de petites lueurs humides scintillent comme des étoiles. La colonne descend, silencieuse, transie, harassée. Chacun va, le visage fouetté par la pluie, les yeux fixés sur les petites lueurs qui marquent là-bas, notre gîte. Il est plus de sept heures, quand on pénètre dans la Bresse. Le parc est formé au bord de la route, le long de la Moselotte.

4 décembre 1915. — Le vent souffle en tempête, balayant les nuages, qui crèvent au flanc des montagnes. Par une côte rude le groupe s'achemine vers le col de Bramont. Sous la pluie qui le cingle, sous le vent qui l'essouffle, maintes fois il s'arrête, pour reprendre haleine. Au col, il franchit l'ancienne frontière, et, à nouveau, pénètre en terre d'Alsace. Le spectacle est grandiose. C'est la montagne sauvage, surprise en plein hiver, la montagne violée qui se révolte, jette à la face de l'homme tout ce qu'elle peut faire jaillir de son sein : vent, pluie, neige, tout est jeté pêle-mêle sur la colonne ! Les chevaux affolés se cabrent dans les traits.

Mais le groupe passera quand même, parce que c'est l'Alsace qui l'appelle...

Une fois engagée dans la descente, la colonne s'arrête pour la grand'halte. C'est le repas froid dans toute son horreur, car impossible d'allumer le moindre feu ! Puis la descente continue, le montage se déroule... Un peu plus bas, jaillit

la source de la Thur, et, bientôt, c'est la petite vallée qui commence, les premières usines, la prairie qui va s'élargissant, le torrent qui devient rivière, puis les premiers villages alsaciens, au clocher fin et mince, aux maisons moitié pierre, moitié bois, avec leurs petites niches, où des saints semblent sourire au passant qui vient de France. Enfin c'est Kruth, le premier bourg de la vallée ; c'est là que le groupe forme le parc, au pied d'un grand Christ, qui ouvre ses bras sanglants à l'Alsace...

5 décembre 1915. — La 29^e doit être détachée pour une mission spéciale. On veut une batterie qui cogne dur ! Alors on a pensé à elle... Nous partons en reconnaissance, Debrouse et moi. Nous suivons la vallée de la Thur.

La vallée de la Thur !... Cette main si fine tendue à la France, et parée de bijoux comme Oderen, Wesserling, Saint-Amarin !

Nous traversons tous ces villages, égrenés le long de la route, et sur chacun desquels flottent de grands drapeaux tricolores. A Willer, nous quittons la vallée, pour nous engager dans le ravin de Baerenthal.

Durant plus de deux heures, nous escaladons la montagne, traînant nos chevaux par la bride, et nous dirigeant vers l'Herrenfluh, où nous devons trouver un guide. Quelle n'est pas alors ma surprise de rencontrer sur ces sentiers perdus mon vieux camarade Walfard !

La Providence a de ces attentions charmantes de placer, ça et là, un ami sur les chemins ardus... Le capitaine Walfard commande devant le Vieil Armand une batterie de montagne. Il connaît le pays depuis longtemps : il sera l'aimable guide, que nous cherchons. Il nous conduit d'abord à la montagne de l'Herrenfluh, où un observatoire a été taillé dans le roc. Devant nous, l'Hartmannswillerkopf, que nos poilus appellent le Vieil Armand, grand volcan en perpétuel travail ; à droite, l'Hirtzenstein, vieille ruine perchée sur un rocher, comme un nid d'aigle ; plus à droite encore, l'échappée sur la plaine d'Alsace, avec ses petits villages aux toits rouges, qui se succèdent comme les grains de corail d'un chapelet...

Puis, revenant sur nos pas, nous nous dirigeons vers la position de batterie qui nous est assignée. C'est à une demi-heure de marche, sur les pentes nord du Wolskopf, au point où la ligne de faite, s'infléchissant, marque un ensellement entre deux sommets voisins. La position est sur la crête elle-même. Seuls, de grands sapins la masquent en partie aux vues de la plaine. De grands sapins comme au Linge !... Mais les arbres, ça ne tient pas longtemps, ça n'a guère la vie plus dure que les hommes !... Elle a d'ailleurs été déjà occupée, car on y voit des arbres décapités et des branches roussies, emblème habituel des bombardements ! Il paraît même que la batterie, qui l'occupait, n'a pas pu y rester ! Bref, c'est la position d'invité... Immé-

diatement en arrière, s'ouvre un ravin abrupt, qui empêche tout recul, et toute possibilité de défillement. En avant, dans un repli de la montagne, habite une batterie de 155, pourvue de confortables abris. Ainsi, de tous côtés prisonnière du terrain, la batterie n'a qu'à « encaisser » sur place !

Et maintenant il faut rentrer, si nous ne voulons pas être pincés par la nuit en pleine montagne. Walfard nous indique un chemin, qui doit nous conduire à Bitchswiller, où est cantonné son échelon. Et même, fort aimablement, il nous propose une voiture qui, de là, nous ramènera à Kruth.

Dans le soir qui descend, nous allons, silencieux, et chacun de nous songe au petit bois déchiqueté du Linge, à ses batteries mises à nu, qui s'offraient à la destruction... En chemin, nous croisons des muletiers, qui montent ravitailler. Pour nous laisser passer, ils font appuyer leurs mulets au bord du fossé, et, alors, un tonneau de pinard apparaît suspendu au-dessus de l'abîme. Déjà l'ombre se glisse aux tournants du chemin, déjà la nuit rôde au flanc de la montagne. Derrière nous, nos chevaux, heurtant des cailloux invisibles, trébuchent à chaque pas. En bas, dans la vallée, de petites lueurs s'allument, se groupent, forment un essaim : Bitchswiller sans doute ?

Depuis longtemps la nuit est tombée, lorsque nous arrivons à l'usine, où est cantonné l'échelon

de la batterie Walfard. Une demi heure après, nous roulons vers Kruth dans une élégante victoria...

6 décembre 1915. — La 29^e quitte le groupe, et se porte à Bitchswiller, dernier village de la vallée avant Thann. C'est le cantonnement qui lui est assigné, en attendant qu'elle occupe la position du Wolskopf. Partout, les hommes sont reçus à bras ouverts. Les officiers sont logés dans une coquette villa, où des fleurs les attendent.

Le soir, dans toutes les maisons, le vin d'Alsace coule à flots. Sur la place du village, de joyeux couples tournent éperdument, au son d'un vieux biniou. Alors, de ces couples en liesse, de cette jeunesse bleue, mes regards se portent là-haut, vers la montagne qui se dresse, mystérieuse, impénétrable, comme notre destin, qu'elle porte...

7 décembre 1915. — Les servants montent au Wolskopf, pour aménager la position et y construire des abris. Le chariot meusien, attelé de dix chevaux, transporte leurs vivres et leurs bagages. D'autres voitures, chargées de planches, suivront dans la journée. Le petit groupe chante à tue-tête, poussant aux roues du chariot, poussant aux fesses des chevaux... Tous les cent mètres le cortège s'arrête pour souffler, puis les fouets claquent à nouveau, les attelages

se couchent dans les bricoles, et le petit groupe repart pour un nouveau bond ! Attelée en flèche devant les chevaux, la mule couche les oreilles, et s'Imagine tirer à elle seule toute la voiture !

De station en station on arrive au carrefour de Thomannsplatz, qui marque le sommet de la côte. Là, deux routes se présentent. L'une, par Pastetenplatz, conduit dans un tortueux ravin, d'où des sentiers abrupts rayonnent vers le sommet de Wolskopf ; l'autre mène à l'Herrenfluh, d'où un chemin, réputé praticable aux voitures, conduit vers la position. C'est celle-ci que prend le détachement. Des territoriaux, recouverts de vêtements de toile huilée, qui ressemblent à des chasubles, d'un geste sacerdotal travaillent à élargir la voie. « C'est rapport à l'attaque, répond un de ces prêtres de la route... » Le lourd chariot chancelle sur le sol meuble, égrenant son chargement tout le long de la route. Enfin on parvient cahin-caha à l'Herrenfluh. Là, il faut changer de route, et faire attention au tournant. On dételle les attelages de devant, on exhorte les autres, on pousse aux roues. Seul, le tonneau de pinard roule dans le fossé.

Mais tout cela n'est rien à côté de l'aventure, qui nous attend un peu plus loin. Voici, en effet, qu'au tournant suivant le meusien dérape, et verse avec ses dix chevaux ! Tout est sens dessus-dessous, chevaux, voiture, bagages,

vivres, pinard ! Et ceci en pleine nuit, sous la pluie battante, au milieu de convois incessants, qui achèvent d'encombrer la route ! « Encore faut pas se plaindre, les gars, on pourrait recevoir des marmites ! » dit un philosophe à côté de moi. A la guerre, en effet, il y a toujours pire. C'est ce qui fait le charme des mauvais moments !

Sur ces entrefaites, arrive le maréchal des logis Lintier, avec ses voitures de planches. Il me raconte la misère qu'il a eue pour monter jusqu'ici. Je lui montre la nôtre ; et pour éviter pareille aventure, je fais décharger les matériaux, qu'on viendra reprendre demain au petit jour.

Ah ! ces chemins « praticables aux voitures ! »

10 décembre 1915. — Le commandant Milicher, sous les ordres duquel est placée la 29^e, vient de me mettre au courant de la situation. Une opération est montée pour la conquête du Vieil Armand. La batterie doit y prendre part. C'est même pour cela qu'on l'a fait venir. Sa mission sera de bombarder les villages et les routes de la plaine, qui servent de cantonnement ou de point de passage à l'ennemi, et d'engager la lutte avec les batteries allemandes, qui viendraient à se révéler. « Vous allez vous attirer les foudres du boche, avait ajouté en riant le commandant, car personne, jusqu'ici, n'a tiré sur ces villages. Aussi, un bon conseil : creusez

vous de solides abris. Vous avez cinq jours avant l'attaque. »

Dès l'arrivée on s'était mis à l'œuvre, car je pensais bien que, si l'on nous avait envoyés ici, ce n'était pas seulement pour contempler la vue, d'ailleurs magnifique, dont on y jouissait ! Depuis deux jours l'usine fonctionnait à plein, les équipes avaient chacune leur chantier. Il y avait les bêcheurs, qui creusaient le sol ; il y avait les bûcherons, qui abattaient les arbres dans le ravin ; il y avait la mule, enfin, qui, attelée d'une longue corde, trainait jusqu'à la position les arbres abattus ! J'allais oublier l'équipe des menuisiers, qui construisaient la baraque destinée à loger le personnel, baraque adossée à la crête, sur le flanc de la batterie.

Tout le monde travaillait. Dans un coin voisin du cantonnement, l'abbé Enault, en bras de chemise, creusait son poste de secours...

12 décembre 1915. — Décidément, cette guerre aura bouleversé toutes les habitudes ! Ce matin, après un violent orage, et toute la cascade des coups de tonnerre, il s'est mis à neiger à gros flocons. Et maintenant, comme un grand suaire, la neige enveloppe les montagnes. En quelques heures l'hiver s'est répandu... A l'observatoire de l'artillerie lourde, où me conduit le lieutenant de Pierrefeu, le spectacle est féerique. Devant nous, avec une netteté impressionnante, se déroule la chaîne de la Forêt Noi-

re. Par je ne sais quel sortilège de la nature, elle semble toute proche, presque à portée de canon. Instinctivement on cherche à se défiler de ses sommets neigeux. Et pourtant, d'ici là, n'y a t-il pas toute l'étendue de la plaine d'Alsace ? Un peu plus à droite, au fond du tableau, pointe une dentelle d'hermine. « Les Alpes du Tyrol », dit le lieutenant de Pierrefeu. Déjà, au soleil couchant, quelques-uns des pics apparaissent effleurés de rose. Plus près, brille un ruban de feu, qui s'incurve vers le Nord. « Le coude du Rhin à Bâle ». Sous nos yeux s'étale la plaine d'Alsace, toute grouillante de vie. Là-bas, c'est Mulhouse, avec ses longues cheminées, qui laissent suspendue dans l'air immobile leur épaisse fumée noire ; la forêt de Nonnenbruch et le Nieder Wald, repaires des batteries allemandes. A nos pieds s'égrène tout un chapelet de villages ; quelques-uns sont aux trois quarts démolis, tels ces bourgs de Cernay et d'Uffoltz, que lèche le flot de nos tranchées. Plus au nord, en partie cachés par les monts, se déroulent, intact, les villages de Berrwiller, Bollwiller, Hartmannswiller, nos objectifs de demain. Enfin, blotti dans un repli de la montagne, apparaît, à droite, le petit hameau de Steinbach, où se sont livrés de durs combats en 1914....

14 décembre 1915. — L'attaque devenant imminente, les canons ont été montés sur la position, où les travaux sont activement poussés. Chaque

jour s'approfondissent les abris, s'épaissit la couche de rondins. Mais la neige, qui, elle aussi, s'accumule, gène les travailleurs, et le sol crie sous les pioches. Les hommes ont quitté leurs petites tentes, où ils dormaient à même sur la dure, au souffle rude de la montagne. Maintenant tout le monde à un gite. La mule, elle même, se prélasser dans un confortable box, œuvre du fidèle Chenard. Car ses services ne se comptent plus ! C'est elle qui va à l'eau. Telle Rebecca avec sa cruche, chaque jour elle descend à la fontaine avec un tonneau, brûlé sur son bât, qu'elle remonte plein d'eau.

16 décembre 1915. — Je vais à l'observatoire de l'Herrenfluh exécuter quelques réglages « discrets », suivant la recommandation qui m'a été faite.

Allez donc envoyer discrètement quelques obus sur une place publique ! Et puis le boche ne sait-il pas déjà à quoi s'en tenir ?

Dans un de nos secteurs précédents, où se montait une attaque, il y avait un boche qui, chaque matin, s'écriait de la tranchée, avec un fort accent faubourien : « Eh ! bien les Français, c'est-y pour aujourd'hui ? On en a marre d'attendre ! »...

La 29^e, elle, est prête.

19 décembre 1915. — Dans leur cabane les officiers, autour du poêle, parlent de l'attaque

prochaine. « Est-ce pour demain cette fois ? » — « Oui, comme chez le coiffeur ! » « Enfin qu'attend-on, les fantassins, ou les artilleurs ? » — « Le beau temps. » — « Il n'y a pas de temps pour les braves ! » — « Sait-on qui attaque ? » — « Le 152, l'as des as, le régiment chasseur de l'armée française »... — « C'est égal, qu'est-ce que la batterie va prendre, quand elle va ouvrir le feu ! » — « Mais non, le boche a été très sage, l'autre jour, quand on a réglé. » — « Pas si bête, le boche, que de nous faire changer de place ! Il nous garde pour la bonne bouche... pour le jour de l'attaque ». — « Il nous laisse mariner ». — « Dans ces cochons de secteurs, on consomme à crédit, et, un beau jour, le boche vous tend la note ! » — « Alors c'est demain qu'on reçoit la douloureuse ? » — « Tiens, Barre, si tu nous photographiais, pendant que nous sommes encore en vie ? » Et aussitôt, sur le terre-plein de la cabane, un petit groupe se forme, en béret, peau de mouton, bottes de tranchée, l'alpinstock à la main !..

Pour finir le rouleau, l'opérateur, se retournant, croque au passage quelques scènes villageoises : un petit groupe qui joue au bouchon sur la neige, la mule qui remonte du ravin, des territoriaux qui passent, vêtus de peaux de bête, projetant sur la neige leur silhouette barbue... Puis chacun rentre dans la cabane, on recharge le poêle qui s'éteint. Sur un coin de la table, Debroise commence une réussite; sur un autre, Barre entame une longue lettre mauve qu'il finira

demain. Quant à Viallefond, assis sur sa cantine, il se plonge dans sa prochaine plaidoirie, car il n'est pas seulement médecin, il est aussi, dans la vie civile, défenseur des faibles, ce qui lui vaut l'honneur de cumuler, à la guerre, les fonctions de médecin auxiliaire et d'avocat au conseil de guerre !

Tout ce calme enfermé dans la petite cabane, cette vie de famille, penser que tout ça peut se briser d'un seul coup, comme un bibelot de Saxe ! . . . Quelle drôle de chose que la guerre !

5 heures. — La grisaille du soir... La pensée aime à faire un dernier vol autour de la maison. Doucement, j'entrouvre la petite fenêtre. Tout ce blanc silence... Les branches chavirent sous le poids de la neige. Un homme siffle dans le crépuscule. Puis ce sont les derniers pas ouatés, les sabots qu'on secoue, les portes qui se ferment. Et c'est fini. Le petit village s'endort sous la neige, si calme...

Demain ? . . .

21 décembre 1915. — Le jour se lève, gris et sale. Il tombe une petite pluie fine. Sous les branches qui s'égouttent, se forment sur la neige de grandes plaques noires, où apparaît l'humus. Et pourtant, un jour comme celui-ci, c'est un pan de ciel bleu qu'il faudrait au-dessus des tranchées ! Avec un rayon de soleil et un quart de pinard, le soldat de chez nous enlèverait le

monde... La planchette sous le bras, comme l'ouvrier se rend à son chantier, je pars pour l'Herrenfluh, tandis que Debrouise, de son côté, se porte au Wolskopf, pour surveiller la zone sud. Mais voici qu'au moment d'atteindre l'observatoire, un 130 vient fouetter les rochers, qui le dominent. L'un d'eux se détache, et vient rouler à mes pieds.

J'entre et trouve un brillant aréopage d'observateurs, véritables commis voyageurs en calibres, allant du 65 de montagne au 370, autant de maisons que chacun s'empresse de vous recommander ! « Eh bien, moi, leur déclarai-je, je ne suis pas mécontent du 75 !... »

9 heures. — Soudain, un bruit de wagon franchit les airs au-dessus de nous. C'est l'obus de 370 qui roule dans l'espace. Il s'abat sur le bourg de Wattwiller, jetant au vent la carcasse d'une maison. C'est le signal qui déchaîne l'ouragan. En quelques instants toute la montagne de l'Hartmann se hérissé de panaches. De nos tranchées s'élèvent de grandes ailes gauches, qui vacillent comme des oiseaux de proie dans la tempête, et retombent avec fracas, piquetant de gros nuages blancs les flancs de la montagne. Le volcan est rallumé.

A l'observatoire tout le monde travaille. C'est un brouhaha de sonneries, d'appels, de mots téléphonés. Chacun a son appareil et sa ligne, chacun nuance, module son tir.

Tandis que dans Wattwiller la grosse pièce s'adjuge les morceaux de résistance, des batteries de petit calibre couvrent le bourg de projectiles, et bientôt voici que, là-bas, plane une sorte de nuage grisâtre, que le vent commence à rabattre vers nous. Des gaz ! s'écrie quelqu'un. Le poison, que nous venons de jeter sur le bourg, va-t-il remonter sur nous ? Heureusement, dans l'immense remous de l'atmosphère, la nappe, saisie par des courants contraires, lentement tournoie au-dessus du ravin, et peu à peu glisse vers la vallée.

De son côté, la 29°, qui a deux paires d'yeux braqués sur la plaine, surveille les routes et les villages, prête à ouvrir le feu sur les réserves, que l'ennemi pourrait lancer vers la bataille. Mais le boche, jusqu'ici, ne réagit que par quelques coups de canon. Pour le moment, c'est à nous qu'il s'en prend. Lentement, à intervalles réguliers, il marmite l'observatoire. Chaque coup le rase comme une flèche. Machinalement on baisse la tête, mais il y a belle lurette que l'obus est passé ! Déjà, il s'est brisé sur les rochers, derrière nous, et une poignée de cailloux a cinglé la porte, comme un coup de cravache. « Entrez », a dit quelqu'un de distrait.

Cependant la grosse pièce continue sa besogne. Voici, à présent, qu'elle pilonne l'usine où, dit-on, s'abritent des réserves. Et l'autre ? demandai-je, car il y en avait deux. Alors l'officier, qui réglait celle-ci, me raconte que l'autre

pièce « travaille » sur le château d'Ollwiller, où réside un gros état-major boche. C'est le capitaine qui la commande, assisté d'un officier, parent du propriétaire, qui lui indique les bons coins, le renseigne sur l'épaisseur des voûtes, etc...

Que d'étranges situations cette guerre a fait naître ? Que de drames intimes aussi elle a soulevés, comme le suivant, que me conte un autre camarade. Dans cette même attaque, un capitaine d'artillerie a reçu l'ordre de bombarder un certain village, dont le nom me fut cité, et dans ce village, effroyable coïncidence, habitait sa vieille mère.

Les tiges de torpilles continuent à se balancer dans les airs, jetant partout leurs bulles blanches : telles des pipettes lancent des bulles de savon !... Là-haut, rugit toujours le grand flot noir, sans cesse alimenté par d'autres flots. Comme pour estomper cette vision d'horreur, une neige fine se met à poudrer l'espace...

A ce moment, se dessinent des mouvements de troupe dans Hartmannswiller, et aussitôt, sur un coup de téléphone, bondissent les rafales, toutes prêtes, de la 29°. La fumée une fois dissipée, le village apparaît désert. Tout est rentré dans l'ordre. Quelques instants après, ce sont des caissons au trot, se dirigeant vers l'Hartmann. Le tir les surprend au moment où ils pénètrent dans Berrwiller. Alors que se passa-t-il ? Nul ne les vit ressortir...

14 heures 30. — Une immense secousse ébranle l'espace. C'est une mine qui saute au sommet de l'Hartmann. Du cratère, qui vient de s'ouvrir, jaillit une fumée crépue, qui ondule au sommet de la montagne, comme une épaisse chevelure... C'est la dernière convulsion du volcan. A ce signal, l'infanterie s'élance des tranchées, et, piétinant l'immense nuage, franchit d'un seul bond le chaos qui la sépare des lignes ennemis. Puis elle disparaît derrière la crête. Et c'est fini. Un silence tragique s'abat sur la montagne, au sommet de laquelle se dresse encore un mince panache de fumée, planté comme un drapeau. Ça et là, seulement, des bruits de fusillade, qui s'égrènent dans le lointain... Seule, la 29^e continue à lancer quelques bordées sur les routes de la plaine, où sont signalés des groupes ennemis en marche vers l'Hartmann.

Dans la soirée commencent à circuler quelques nouvelles confuses. Nos troupes, dans un style splendide, auraient enlevé toute la position, et même, un bataillon du 152, la dépassant, aurait dévalé jusque dans la plaine. Mais, emporté par sa fougue, et perdant toute liaison avec ses voisins, ce bataillon aurait négligé de nettoyer les tranchées, à mesure qu'il les franchissait. Alors, une fois le flot passé, les boches seraient sortis de leurs abris, fusillant les nôtres dans le dos. Puis, passant à la contre attaque, ils auraient, sans trouver personne devant eux, repris tout le terrain perdu, et seraient même arrivés devant

nos tranchées, où secrétaires et cuistots se seraient alignés pour faire le coup de feu. Quant au bataillon, on ne l'aurait pas revu...

Mais ce qui reste acquis, c'est la colonne de 1300 prisonniers, que j'ai rencontrée, comme je rentrais à la batterie. Pas d'erreur, c'étaient bien des boches ! Parmi eux quelques-uns manifestaient bruyamment leur joie d'en avoir fini avec cette guerre. Mais la plupart, ahuris et hagards, avaient des airs de bêtes traquées. Il est vrai que cinq heures d'un bombardement comme celui-là, ça vous tasse un homme...

Ainsi le coup était nul ! Suivant la forte expression d'un homme de la 29^e, il fallait « remettre ça ! »

23 décembre 1915. — Spectacle étrange du haut du Wolskopf, aujourd'hui. Une brume opaque recouvre toute la plaine d'Alsace, et cette brume semble à peine plus large qu'un fleuve.

Elle s'étire, comme encaissée dans un étroit couloir, par delà lequel apparaissent les montagnes de la Forêt Noire, aussi nettes que les nôtres...

Singulier phénomène d'optique qui rapproche ainsi les barrières de la nature, et donne, certain jour, à toute une province l'aspect d'une étroite vallée !

25 décembre 1915. — Ah ! un Noël au sommet des Vosges, on voudrait ça tout blanc, avec des

sapins qui ploient sous la neige, et des paillettes d'argent qui flamboient sur toutes les branches ! Celui-ci est gris et pluvieux. C'est un Noël païen. La forêt s'égoutte, la montagne a repris sa teinte fauve et son odeur de feuilles mortes. Sous la pluie des derniers jours la neige a fondu, et partout, sur la montagne nue, courent des bruits de source. Mais voici que d'autres bruits, moins champêtres, commencent à errer au flanc de la montagne. Depuis hier des marmites rôdent autour de la 29°.

Dans l'après-midi je me rends à l'observatoire du Wolskopf, pour tenter de repérer quelques unes de ces batteries. Depuis un moment, du bois de Bussière, on voit s'élever, à intervalles réguliers, un mince filet de fumée. Quelques instants après pointe un sifflement, qui grossit à mesure qu'il s'approche, et se termine par une violente explosion du côté de la batterie lourde. Alors, en bonne camarade, fière de défendre sa puissante voisine, la 29° prend les armes, et, par un tir conduit à limite de portée, réussit à museler le gros dogue.

Ce soir, toute la popote de la 29^e est invitée par celle du commandant Milicher à manger un lièvre, que la dernière attaque a jeté dans les collets du Wolskopf. A l'heure prescrite, casquée et bottée, armée de puissants alpinstoks, elle affronte les sentiers abrupts de la montagne. Un éclaireur, muni d'un falot, éclaire la marche, et annonce les embûches.

La soirée fut fort gaie. On parla des familles absentes, du bombardement qui nous guettait demain, des abris qu'on nous faisait espérer pour la belle saison... Puis on se quitta, en se promettant de recommencer au prochain Noël. Mais cette fois ce fut la 29^e qui invita, à cause du ravin qu'il y avait à remonter...

26 décembre 1915. — Le tir se rapproche, nous enserre. Sur la planchette boche le triangle d'incertitude se rétrécit terriblement ! Une batterie, surtout, n'a plus grande correction à faire. C'est elle qui vient de placer un obus devant une de nos pièces. De la droite, le tir est moins ajusté, et paraît plutôt destiné à la batterie lourde. De temps en temps, pourtant, une rafale s'égare au-dessus des autres, et vient faucher un arbre au bord de la clairière.

27 décembre 1915. — Plusieurs officiers se sont réunis à l'observatoire, pour en finir avec cette batterie de Bussière, de plus en plus aggressive. On va faire un coupage de 75 et de 155, et servir au boche le grand crû du Wolskopf ! Comme on calcule le dosage qui sera le plus efficace, une marmite égarée vient tomber à mi-pente, en avant de nous. « Que diantre le boche va-t-il chercher par là ! » s'écrie le lieutenant de Pierrefeu. Au bout de quelque temps, le nuage, qui lentement a gravi la pente, passe au-dessus de nous. « Elle pue, leur camelote », dit De-

broise. A peine le nuage nous a-t-il dépassés, qu'arrive un deuxième coup, plus près celui-là. « Etes-vous bien sûr que ce ne soit pas pour nous ? » demande le commandant Milicher. — « C'est impossible, mon commandant, répond Pierrefeu, l'observatoire n'a jamais été repéré. » Puis, en voici un troisième, un quatrième. Le dernier est tombé sur le sentier de l'observatoire, et a brisé les lignes téléphoniques. Instinctivement chacun lève les yeux, comme pour mesurer l'épaisseur de la toiture. On voit un simple carton bitumé... Puis, un long moment se passe. Déjà les conversations reprennent, comme il arrive chaque fois qu'un danger semble s'éloigner. C'est alors qu'une formidable explosion nous jette les uns sur les autres. Un obus vient de s'effondrer devant l'observatoire, arrachant les piliers qui le soutiennent, et éboulant la terre du remblai. Cette fois il faut partir. En hâte on escalade l'amas de débris, qui obstrue la sortie, on vient en aide au commandant, contusionné par sa chute, lorsque déjà s'annonce un nouvel obus. A peine a-t-on le temps de se jeter à terre, que le monstre s'est abattu, emportant ce qui restait de la cabane.

« Je crois bien, cette fois, qu'ils ont repéré mon observatoire », dit Pierrefeu en se relevant. C'est la note, qu'ils nous tendent, pensai-je en moi-même. Pendant ce temps, le commandant a disparu. En vain, on le cherche, on l'appelle, on fouille le bois. D'autres coups sont tombés.

Serait-il blessé ? On fait venir les brancardiers qui commencent à battre la montagne, lorsque, soudain, il apparaît. Il s'était rendu à la batterie de 155.

De retour à la position, nous apprenons, que, là aussi, le boche s'est fâché. Un obus est tombé sur la quatrième pièce, dont les servants, heureusement, venaient de rentrer à la baraque. La casemate s'est effondrée, et les rondins, arrachés comme des fetus de paille, se hérissent dans tous les sens. Le chef de pièce, Morin, les bras croisés, considère avec stupeur la casemate, qu'il avait si laborieusement édifiée. « Tiens, mon capitaine, me dit Gouhier, vous avez un trou dans votre manteau ». Et, ce disant, il retire un éclat d'obus, encore tout chaud...

Après déjeuner, on se mit à la recherche d'un nouvel observatoire. On trouva, vers le sommet du Wolskopf, un amas de rochers découverts, d'où la vue plongeait sur la plupart de nos objectifs. On choisit celui qui parut le plus propice à l'observation, et on y porta un téléphone, petit appareil qui dut fort étonner ce représentant de l'âge préhistorique...

28 décembre 1915. — Dans la cabane obscure le téléphone vient de vibrer. Debroise, dans un demi sommeil, a saisi l'écouteur. « Le boche attaque ! » s'écrie-t-il. A ces mots lapidaires, chacun saute de son grabat, va réveiller les hommes, se précipite aux pièces. Des lueurs

étranges traversent la nuit. De toutes les montagnes les barrages roulent comme des torrents. Des commandements s'élèvent. Feu! répondent les chefs de pièce. La gueule des canons vomit des gerbes d'étincelles, qui tourbillonnent dans la nuit. Puis, peu à peu, le calme renait. Des dos courbés, des coups emmitouflés se glissent vers la baraque. L'aube se lève, glaciale, violette. Au ciel, des nuages, chassés par le vent, défilent comme des éclatements d'obus. Une rafale attardée fauche un sapin devant la batterie...

Midi. — C'est nous, maintenant, qui attaquons. Nouveau tonnerre d'artillerie. Le roulement des grands jours. Accoudé à mon rocher, je surveille la plaine. Autour de moi, les obus miaulent, sifflent, rugissent. Dans le bois s'élèvent de formidables explosions, entrecoupées par les rageuses volées de la 29°. Des éclats ricochent sur les rochers.

Puis le roulement s'arrête brusquement, comme un orchestre. Les chasseurs sortent des tranchées. Seul continue le duel des deux artilleries...

1^{er} janvier 1916. — L'année commence mal! A peine a-t-on fini de se congratuler, et de s'affirmer mutuellement, comme l'an dernier, que la nouvelle année verra le retour vainqueur dans les foyers, que la danse reprend. C'est une bat-

terie de 77 qui ouvre le bal. A intervalles réguliers, on voit se poser quatre flocons blancs sur la cime des sapins, exactement au-dessus de la batterie. « Tiens, le boche qui nous jette des papillottes ! » dit un servant à côté de moi. Quelques instants après, ce sont les 150 qui font leur entrée. « V'là les marrons maintenant ! » répond un autre. D'ici, on entend le grand cri rauque des arbres qui s'abattent. Des éclats de bois viennent pirouetter jusqu'à nos pieds... Puis, c'est au tour des 105. Un obus rase les baraques. « Vraiment, quelle abondance de vœux ! » s'écrie l'un de nous. Bientôt voici la 29^e aux prises avec cinq batteries... Mais, à la longue, les canons s'échauffent, et ne peuvent suffire à la besogne. Alors, à tour de rôle, les batteries se passent la main. Dès que l'une nous lâche, une autre nous reprend, et ainsi, sans trêve, s'accomplit l'œuvre de destruction. « Tu parles d'un jour de l'an ! » dit un homme, qui, pour la vingtième fois, peut être, « se planquait », au passage de l'obus, devant la porte de la cabane...

Vers le soir, comme il se produit une sorte d'accalmie, toute la batterie, d'un même élan, se précipite aux pièces. « Il ne faut pas que ces cochons là s'imaginent qu'ils nous ont démolis ! » Et aussitôt, avec les canons qui lui restent, la 29^e, dans un geste de défi, administre une raclée à tous les cantonnements boches ! « Tas de salauds, reprenez vos marrons ! » s'écrie le

servant Petit, qui charge à pleines mains son canon...

La nuit venue, je fis creuser à côté de la baraque une tranchée, dans laquelle on irait se jeter, chaque fois que la maudite pièce se mettrait à tirer. Car il était possible que, demain, il fit un peu plus froid, et que, de ce fait, la pièce tirât 50 mètres plus court!...

3 janvier 1916. — Encore une fois la 29^e est prise en destruction. Toutes les batteries du 1^{er} janvier se sont à nouveau jetées sur elle...

Vers dix heures, l'infanterie fait savoir que le boche a attaqué, et repris une partie des tranchées conquises le 28 par nos chasseurs. En même temps, elle signale des rassemblements de troupe dans les villages. En hâte, de mon rocher, je téléphone qu'on envoie deux pelotons de pièce à la position. On tirera entre deux bordées. Mais l'intervalle est court. Qu'importe, c'est assez pour lancer une rafale, et dans celles qui claquent à mes oreilles, je sens vibrer toute l'âme de la 29^e.

L'ennemi, fou de rage devant cette misérable petite batterie qui le mord jusqu'au sang, veut en finir avec elle. Ses coups, maintenant, se succèdent, ininterrompus. Je téléphone qu'on ne tire plus, qu'on reste abrité. Mais aussitôt, comme un cri de défi, jeté à la face rugissante des monstres, bondit une volée de 75. « Ce sont les hommes qui m'ont supplié de les laisser

tirer », répond Barre de la batterie. « Ils sont chic tout de même », murmurai-je dans le téléphone...

« Mon capitaine, je vous amène une nouvelle recrue!... » Je me retourne. C'est Debrouise qui me présente un grand aspirant, tout neuf, l'air profondément heureux de son sort. « L'aspirant Babinet, qui vient d'être affecté à la batterie ». — « Dans quelle galère vous voilà tombé ! » Mais c'est inutile, déjà il a le sourire de la 29^e. Il me dit qu'il préfère le Wolskopf au dépôt, où il a dû passer quelques jours à sa sortie de Fontainebleau. « Eh bien ! qu'est-ce qu'on dit au dépôt ? » — « On trouve la guerre longue ». — « Est-ce qu'on tiendra?... Ici, on tient. » A ce moment, nouveau coup de téléphone. C'est Barre qui m'annonce qu'une marmite vient de démolir un autre canon, blessant le servant Mauguin. « Ah ! par exemple, ce qui ne tient guère à la 29^e, ce sont les canons ! Le moral, vous verrez, est en meilleur acier... »

Le soir, en rentrant, le petit groupe s'arrête à la position. Toute la batterie est là, qui tend des branches de sapin sur des fils de fer. « Nous posons les décors pour demain », dit Gouhier. Les obus avaient fait le vide devant les pièces, qui se dressaient toutes nues au bord de la plaine. Sur le sol c'était un fouillis de branches cassées, d'arbres couchés en travers des entonnoirs. On piétinait une mixture étrange, faite de poudre, de terre effritée, d'aiguilles de sapins,

et de tout cela s'exhalait une odeur que nous connaissions bien... Sous sa casemate effondrée, le canon de la deuxième pièce gisait au milieu des décombres, ses boucliers tordus comme des cornettes de nonne. « Mon pauvre tube ! » disait Lintier. En avant de la batterie, au bord de la petite clairière, des cadavres d'arbres profilaient sur le ciel rouge leurs silhouettes tronquées. Un pinceau lumineux s'élevait tout là-bas, au fond du soir...

Une fois rentré, je téléphone au colonel de la Fontaine, pour lui demander de remplacer mon tube. « Ah ça la 29^e, ce n'est pas possible, vous les vendez vos canons ! » Et même, on les fait payer cher, mon colonel!...

4 janvier 1916. — Décidément il faut songer à résilier le bail ! Mais où aller ? Ici, on laissera une pièce avec de forts abris. On la fera tirer de temps en temps, pour que le boche croie la position toujours occupée, et continue à y vider ses coffres!...

En attendant, il faut tenir sur cet emplacement. Déjà, de la baraque aux pièces, on a commencé à creuser une tranchée à la place du sentier. Ah ! ce sentier toujours battu, où dix fois par jour, on s'élançait, tête baissée, sans savoir jamais si l'on arriverait au bout!...

5 janvier 1916. — Le brave Chenard est bouleversé. Il vient de découvrir dans le dos de sa

card sur la neige. Devant cette belle figure de soldat, devant ce visage impassible dans la mort, comme il l'avait été devant elle, toute la batterie se découvre. Ces hommes, qui ont vu tant de morts, ces hommes durcis par la misère, ce soir, pleurent comme des enfants... Puis, sur la piste toute blanche, le fourgon s'éloigne, emportant le mort. Là-bas, sous les grands arbres sombres, il disparaît, et, bientôt, les pas des chevaux s'égrènent dans la nuit...

C'est le dernier chef de pièce de la mobilisation qui s'en va. Une petite tache rouge, là, sur la neige, c'est tout ce qu'il en reste...

Silencieux, les hommes, un à un, regagnent la baraque.

9 janvier 1916. — Oh ! ce calme de la vallée toute blanche, ce silence du petit village, ce bonjour souriant des passants, cette paix empreinte sur les visages, et, à côté de cela, nos traits tirés, à nous, nos yeux hagards, nos oreilles encore bourdonnantes de la fournaise !...

Devant le petit cimetière de Bitchswiller la moitié de la batterie est réunie : l'autre moitié veille là-haut... Au-delà de l'étroit espace, entouré de murs, où les monuments s'élèvent entre les cyprès, s'allonge le champ libre des morts aux croix de bois, avec leurs petites tombes, toutes pareilles, qui se profilent les unes sur les autres, comme les sillons d'un même champ, et d'autres qui attendent, encore béantes. Ils sont là des

centaines, tous descendus de la montagne, un soir, par des sentiers de neige, ou des chemins fleuris...

Ils sont venus dormir dans le grand calme de la vallée, au murmure berceur de la Thur. Parfois, pourtant, quand la bataille fait rage, là-haut, la terre tremble sous eux, et alors tous ces corps raidis, alignés comme dans la tranchée, peut-être, encore une fois, sentent-ils passer le frisson de l'assaut !...

Devant la petite tombe ouverte le fourgon s'arrête. Un bruit d'armes, quatre hommes déposent à terre le cercueil. Puis je m'avance pour un dernier adieu.

« Mon cher Belivier, je viens au nom de toute la batterie apporter sur votre tombe le salut de nos armes, et le témoignage de notre fraternelle affection. Vous étiez un des meilleurs d'entre nous, toujours prêt à rendre service, toujours souriant à la peine. Brave jusqu'à la témérité, vous aviez su communiquer à votre pièce ce courage élégant, cette belle humeur si française, qui vous animaient, quand, debout à votre poste, où la mort vous a frappé, vous rendiez coup pour coup à l'ennemi. Avec nous depuis le commencement de la guerre, vous avez connu les heures tragiques, et aussi les moments d'enthousiasme, dont furent illuminées les premières souffrances. Le chemin de la Victoire est ardu, il est semé de sacrifices sanglants comme celui-ci. Ceux d'entre nous, qui arriveront jusqu'au bout, garderont le

culte sacré des camarades tombés en route. Le vôtre, mon cher Belivier, est enraciné dans nos cœurs. Votre pièce restera la plus belle de la batterie, parce que vous serez toujours autour d'elle par l'invisible force de votre exemple : la croix de guerre, gravée dans l'acier de votre canon, en est la fidèle gardienne. De là-haut, où vous êtes monté tout droit, martyr de la France, regardez-nous, nous qui souffrons encore, et priez avec nous le Dieu des armées, pour qu'il nous envoie sans tarder la victoire, dans laquelle nous avons tous une foi inébranlable. »

Et maintenant, c'est fini. Ceux qu'unissaient tant de liens, se séparent. L'un reste là, étendu sous quelques pelletées de terre, et les autres continuent leur route. C'est bête tout de même, la vie!...

Une dernière fois, je me retourne. Déjà le silence a reconquis le petit cimetière. Les derniers pas s'éloignent. Les morts ont repris possession de leur fief. La neige tombe, effaçant les pas des vivants, étendant partout son grand suaire glacé...

Puis le petit groupe s'achemine vers la montagne, son chantier. À mesure qu'il s'élève, les regards, d'eux-mêmes, se portent sur la vallée, vers le petit bouquet de cyprès, que, la neige engloutit peu à peu. Mais voici que là-haut, la gueuse rugit. Les hommes ont compris. Se tournant alors vers la montagne qui les appelle, ils

pressent le pas, ils escaladent les sentiers neigeux, car maintenant une pensée a jailli en eux : « en être » ce soir, pour venger celui qui reste couché là-bas, sous la terre glacée...

11 janvier 1916.— La 29^e joue un tour de sa façon à une insolente batterie qui, depuis quelque temps, se moque d'elle ! De la lisière d'un petit verger, situé aux abords d'Hartmannswiller, l'effrontée bombardait nos tranchées à la face de tous les observatoires. Impossible de la museler. La prenions-nous à parti, elle cessait aussitôt de tirer, mais dès que notre feu s'arrêtait, elle reprenait le sien ! Pourvus de solides abris, ses servants laissaient passer nos rafales, puis, en nous narguant!... ils remontaient à leurs pièces.

L'honneur de la 29^e était engagé...

L'idée me vint alors de demander le concours d'une des pièces de 370, que j'avais vu travailler sur Wattwiller. Ce concours accordé, restait à répartir les rôles. La 29^e, qui avait levé le lièvre, n'entendait pas le laisser manger tout entier par un autre. Elle voulait avoir sa part. Voici donc ce qui fut convenu. Pendant que la pièce ferait le gros ouvrage, en démolissant les abris, la 29^e, elle, se chargerait du personnel, donnant le coup de grâce à quiconque tenterait de s'échapper.

Le programme est de point en point exécuté. A l'heure dite la 29^e a fait rentrer le gibier. Elle

a ses quatre pièces réglées, prêtes à rouvrir le feu. A ce moment, un grand bruit métallique, que je reconnaiss, rouleau-dessus de nos têtes. Les yeux dans leur jumelle, les officiers guettent leur proie, tandis que là-bas, aux abords du verger, le grand nuage tourbillonne.

Pas un boche n'apparaît. Les canons restent chargés. Puis un deuxième, un troisième obus s'abattent à leur tour. La bête reste toujours terrée. Mais au coup suivant, qui écorne un des abris, voici que deux ou trois boches tentent de s'évader. Aussitôt la rafale bondit, balayant les fuyards. Puis la grosse pièce entame la destruction, et alors commence la besogne infernale. Chaque fois, à l'instant précis, où elle entend souffler le monstre dans les airs, la 29^e lâche sa bordée. Là-bas le grand nuage noir s'élève, tacheté de flocons blancs. Et à peine commence-t-il à se dissiper, que déjà un autre le remplace, comme la vague remplace la vague...

Quel genre de mort le boche a-t-il choisi ? Combien sont sortis de leurs trous ? La fumée n'a pas permis de l'apprécier. Mais ce qui est certain, c'est que, depuis lors, la batterie n'a pas donné signe de vie.

Cette nuit la 29^e fera bonne garde autour du petit verger. La veillée du mort !...

12 janvier 1916. — Un 210 tombe dans une baraque occupée par des artilleurs lourds pen-

dant une revue d'habillement. Aussitôt jaillissent des cris déchirants, que j'entendrai toujours. On se précipite au secours des malheureux.

Ah ! l'effroyable vision... De la bouillie humaine, dans laquelle remuent des êtres vivants, des troncs qui se traînent sur leurs moignons, des membres arrachés, des paquets de chair plaqués aux murs !... On commence par éteindre le feu qui s'est mis à la baraque !... Puis dans l'atmosphère empestée s'accomplit la funèbre besogne. On se penche sur le tas immonde, où morts et vivants s'étreignent à bras le corps... On trie tout ce qui vit encore. On fait un tas des morts, un autre des vivants. Dans le premier quelques-uns remuent encore. On les change de tas... Tout autour de la baraque, des lambeaux de chair gisent épars sur la neige. Un bras se balance à la branche d'un sapin. Un grand sac à la main, l'abbé Enault rassemble tous les morceaux humains. Je donne un coup de pied à un chien qui rôde dans le fourré, flairant toute cette chair pantelante...

Pauvre corps, voilà donc ce que tu deviens : de la pâture pour les bêtes !..

14 janvier 1916. — Cette nuit occupation de la nouvelle position, et ce matin réglage des pièces. Cette fois, le boche peut y aller de ses grosses marmites ! Il ne défoncera pas nos casemates. Il peut tondre la forêt autour de nous, il ne rasera pas la crête qui nous masque !

18 janvier 1916. — Dès qu'une position s'améliore, c'est en général le signe qu'on va la quitter. Une fois de plus, le principe se vérifie. Dès demain la batterie doit se mettre en route, pour rejoindre le groupe à Kruth...

Ce soir, autour du poêle qui ronfle, les officiers échangent leurs impressions sur le départ. Les uns se réjouissent de retrouver la vie civilisée ; les autres regrettent ce séjour, où la tâche était âpre, mais où l'on n'avait d'autre maître que la nature. Maître rude, maître acariâtre, forgeur de caractères, grand façonneur d'hommes...

Et puis, de temps en temps, l'âme a besoin d'effleurer la blancheur des cimes ; les grands profils neigeux sont des guides sûrs pour elle. Dans la vie, aussi, il y a, comme cela, de grandes lignes simples, nettes, lumineuses, qu'il faut suivre. Dans la vie, aussi, comme ces pics étincelants de la Forêt Noire, par dessus les brumes, des sommets émergent, qui nous éclairent et nous orientent. Ne dirait-on pas que le terrain donne sa ligne aux âmes ? La montagne, elle, a produit une race d'hommes rudes, orientés vers l'effort, courbés sur la grande côte du devoir...

Dehors, le bois siffle sous la neige. Des rafales de vent dévalent en charges impétueuses jusqu'au pied de la montagne. Sur le ciel noir se profilent des squelettes d'arbres, avec des moignons en croix. On dirait ces mannequins, qu'on place dans les champs pour faire peur aux

oiseaux ! Là-bas, au fond de la nuit, étincellent, comme un lustre, les lumières de Mulhouse...

19-22 janvier 1916. — Le groupe, quittant la terre d'Alsace, s'achemine vers le col d'Oderen, puis descend dans la petite vallée de la Moselotte. Il cantonne à Cornimont. Le lendemain, il remonte vers le nord, fait étape au Tholy. Il défile de nouveau à travers Gérardmer, et s'engage dans l'étroit couloir de la Vologne, où se côtoient ces trois reptiles des vallées, la route, la rivière et le chemin de fer. Puis le couloir s'élargit. Voici Granges, avec ses coquettes villas. Là-bas, au fond de la vallée, c'est Bruyères, c'est la terre promise ! Mais le groupe demeure au seuil du paradis. Il s'arrête à Jussarupt ; la 27^e pousse jusqu'à Herpelmont.

On dit que nous sommes ici pour un long séjour. On dit... Mais que ne dit-on pas ?
